

## INFORMATION TO USERS

The most advanced technology has been used to photograph and reproduce this manuscript from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book. These are also available as one exposure on a standard 35mm slide or as a 17" x 23" black and white photographic print for an additional charge.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

# U·M·I

University Microfilms International  
A Bell & Howell Information Company  
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA  
313/761-4700 800/521-0600



**Order Number 9000697**

**La formation du concept de sentimentalisme dans la littérature  
russe: L'influence de J.-J. Rousseau sur l'oeuvre de N. M.  
Karamzine. [French text]**

**Gorbatov, Inna, Ph.D.**

**City University of New York, 1989**

**U·M·I**  
300 N. Zeeb Rd.  
Ann Arbor, MI 48106



La Formation du Concept de Sentimentalisme dans la Littérature  
Russe : L'Influence de J.-J. Rousseau sur l'Oeuvre de N.M.Karamzine

by

Inna Gorbatov

A dissertation submitted to the Graduate Faculty in French in partial  
fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of  
Philosophy, The City University of New York.

1989

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirement for the degree of Doctor of Philosophy.

April 11, 1989  
Date

*Madeleine P. Morris*  
Madeleine P. Morris, Ph.D  
Chair of Examining Committee

April 11, 1989  
Date

*Marcel Gutwirth*  
Marcel Gutwirth, Ph.D  
Executive Officer

*Madeleine F. Morris*

Alex Szogyi, Ph.D *Alex Szogyi*

Elizabeth K. Beaujour, Ph.D  
Supervisory Committee

*Elizabeth K. Beaujour*

The City University of New York

## Abstract

La Formation du Concept de Sentimentalisme dans la Littérature  
Russe : L'Influence de J.-J. Rousseau sur l'Oeuvre de N.M.Karamzine

by

Inna Gorbatov

Adviser: Professor Madeleine P. Morris

Le sentimentalisme, qui a eu son épanouissement en Russie dans les années 1790-1800, a connu son expression la plus brillante dans les oeuvres littéraires et critiques de N. M. Karamzine, qui fut le premier à formuler ses principes théoriques et à en donner les exemples littéraires les plus caractéristiques.

Karamzine était né pendant la période historique où la civilisation russe ne cessait de s'inspirer des idées politiques, sociales et culturelles de la France. Erudit, intellectuel et versé en littérature mondiale, il resta un grand admirateur de Rousseau à travers toute sa carrière littéraire. C'est la conception rousseauiste du sentimentalisme au contenu social qui laissa son empreinte la plus profonde sur toutes les idées littéraires et philosophiques de Karamzine. Le but de cette étude est de montrer l'influence de l'oeuvre et de la philosophie de Rousseau sur ce grand écrivain russe.

Les idées psychologiques et sociales de Rousseau habitaient la pensée de Karamzine lorsqu'il écrivit les Lettres du voyageur russe. Dans le lyrisme de La Nouvelle Héloïse, Karamzine trouve les formules et les moyens nécessaires à la création d'un nouveau genre

littéraire : la nouvelle psychologique. Ses nouvelles sentimentales, Pauvre Liza et Natalia, la fille du boyard, sont marquées par l'originalité nationale mais, en même temps, elles sont nourries de l'éloquence exaltée des oeuvres rousseauistes. Dans son oeuvre Karamzine a créé la langue "moderne russe", qui a été profondément influencée par la langue française et par le style romantique et émotionnel de Rousseau.

L'attitude de Karamzine envers Rousseau est loin d'être cohérente tout au long de sa vie créative, mais sa discussion avec Rousseau se poursuit sans relâche à travers toute sa carrière littéraire. Les oeuvres publiées entre 1791 et 1803 exposent publiquement et ouvertement la crise personnelle de Karamzine, sa critique des événements européens de l'époque et son changement d'attitude envers Rousseau, qui étaient influencés par le mouvement révolutionnaire en France. On trouve chez Karamzine deux tendances contradictoires : d'un côté, le désir de s'opposer à Rousseau, et de l'autre, d'en être le continuateur. A travers toute l'oeuvre de Karamzine, son attitude envers Rousseau apparaît comme l'une des formes principales de la définition de sa propre position artistique.

Grâce à Karamzine et aux autres écrivains russes de l'époque, l'héritage littéraire et philosophique de Rousseau devint une partie intégrale du développement de la culture russe.

## Table des Matières.

<b>Introduction</b> .....	1
<b><u>Premier Chapitre</u></b> .....	4
<b>"La réception russe de l'oeuvre de Rousseau au XVIIIème Siècle".</b>	
1. L'influence française en Russie au XVIIIème siècle;	
2. Catherine II et les philosophes français;	
3. L'attitude des hommes de lettres russes envers Rousseau (Sumarokov, Emin, Fonvizine, Radichtchev, Novikov, Krylov).	
<b><u>Deuxième Chapitre</u></b> .....	49
<b>"La formation de Karamzine"</b>	
1. Le Siècle des Lumières en Russie et le mouvement du sentimentalisme;	
2. La franc-maçonnerie en Russie et son inspirateur Novikov;	
3. N.M. Karamzine, sa biographie et les débuts de sa carrière littéraire.	
<b><u>Troisième Chapitre</u></b> .....	92
<b>"Karamzine et sa connaissance de Rousseau : Le Journal de Moscou. Années 1790-1792".</b>	
1. <u>Le Journal de Moscou</u> , son programme, son plan, son contenu;	
2. Les analyses critiques de Karamzine et la formulation de sa théorie de base du sentimentalisme russe.	
3. Le concept de sentimentalisme chez Rousseau et chez Karamzine.	
<b><u>Quatrième Chapitre</u></b> .....	137
<b>"La Nouvelle Héloïse et les nouvelles sentimentales de Karamzine"</b>	
1. <u>La Pauvre Liza</u> ;	
2. <u>Frol Silin</u> et <u>Ulia</u> ;	
3. <u>Natalia, la fille du boyard</u> .	
<b><u>Cinquième Chapitre</u></b> .....	191
<b>"Les Lettres d'un Voyageur russe".</b>	
1. L'histoire de la publication des <u>Lettres</u> ;	
2. Les récits de voyage dans la littérature russe et les <u>Lettres</u> ;	
3. Rousseau et <u>Les Lettres d'un Voyageur russe</u> .	
<b><u>Sixième Chapitre</u></b> .....	234

**"La critique de Rousseau. Les années 1794-1803".**

1. L'almanach Aglaya ("Quelques mots sur les sciences..."; Le Cadeau; Au pauvre poète; "L'auteur, de quoi a-t-il besoin?");
2. l'attitude de Karamzine envers la Révolution française et Le Messager de L'Europe;
3. Ma Confession.

**Conclusion** ----- 264

**Bibliographie** ----- 269

## **INTRODUCTION**

Le but de cette étude est de montrer l'influence de l'oeuvre et de la philosophie de Rousseau sur le grand écrivain russe N. M. Karamzine. Le sentimentalisme russe, qui a eu son épanouissement dans les années 1790-1800, a connu son expression la plus brillante dans les oeuvres littéraires et critiques de Karamzine. Connaissant plusieurs langues étrangères, traducteur de génie, Karamzine a créé dans son oeuvre la langue "moderne russe", qui a été profondément influencée par la langue française et par le style romantique de Rousseau. L'oeuvre romanesque de Rousseau est plus monumentale que celle de Karamzine. Elle est caractérisée par le genre du roman extraordinairement long, aux intrigues compliquées et détaillées, avec de nombreux personnages secondaires, roman qui nous peint l'image de la société tout entière. Karamzine, par contre, nous offre généralement de courtes nouvelles ou des collections de lettres de voyages. Son style est encore primitif, il y manque la perfection et le poli de celui de Rousseau.

L'attitude de Karamzine envers Rousseau est loin d'être cohérente tout au long de sa vie créative, mais sa discussion avec Rousseau se poursuit sans relâche à travers toute son oeuvre. On trouve chez Karamzine deux tendances contradictoires : d'un côté, le désir de s'opposer à Rousseau, et de l'autre, d'en être le continuateur. A travers toute l'oeuvre de Karamzine, son attitude envers Rousseau apparaît comme l'une des formes principales de la définition de sa propre position artistique.

L'influence de Rousseau sur l'oeuvre de Karamzine est mentionnée dans de nombreuses critiques. Nous ne connaissons pourtant que deux études, déjà anciennes, entièrement consacrées à ce thème. Ce sont : De Karamzinio Laurentii Sternii et J-J Rousseau nostri discipulo. Thesim facultatum litterarum parisiensi proponebat Jules Legras. Paris, 1897; et A propos du bi-centenaire. Karamzine et Jean-Jacques Rousseau par le baron de Baye et le marquis de Girardin, Paris, 1912. Le premier ouvrage n'est qu'une compilation superficielle de faits biographiques et d'opinions des critiques sur les oeuvres des deux écrivains. Le deuxième ouvrage, de 46 pages, contient de nombreuses erreurs; par exemple la traduction de la Henriade de Voltaire, celle du Voyage d'Anacharsis de Barthélemy et celle de Clarisse de Richardson sont incorrectement attribuées à Karamzine. Les auteurs de ce deuxième ouvrage ne prétendent pas avoir présenté une analyse profonde, mais seulement avoir écrit "quelques pages" sur le sujet et "une modeste esquisse sur Karamzine et Jean-Jacques Rousseau." Ils reconnaissent aussi que tous les détails sur la vie et l'oeuvre de Karamzine ont été glanés par eux soit dans la Grande Encyclopédie soit pendant la séance littéraire des "professeurs Ikonikoff de Kiev et Platonoff de Saint-Pétersbourg qui avaient parlé de Karamzine après l'inauguration du monument érigé à la mémoire du grand écrivain par le comte Serge Sheremetieff à Ostafievo"<sup>1</sup> en 1911. Ce curieux ouvrage pourrait être négligé, s'il n'avait pas une valeur scientifique selon les experts français de Rousseau. Par exemple, Charles Dédeyan l'inclut dans la petite liste des monographies de la littérature recommandée pour son cours sur Rousseau et la sensibilité littéraire à la fin du XVIII siècle, publié à Paris comme faisant partie des Cours de Sorbonne en 1961. Les deux ouvrages sur Rousseau et Karamzine ont

<sup>1</sup>Le Baron de Baye et Le Marquis de Girardin, Karamzine et Jean-Jacques Rousseau. (Paris : Librairie Henri Leclerc, 1912), 13.

cependant une certaine valeur pour les lecteurs français car ils contiennent tous deux plusieurs citations de Karamzine et peuvent donner une idée, au moins limitée, de l'oeuvre et du style de cet écrivain si important dans l'histoire de la littérature russe, mais pratiquement inconnu en France.

Il ressort d'une exploration de la critique consacrée à ce sujet que la relation Karamzine - Rousseau est un thème reconnu, admis même, mais insuffisamment étudié. Cette relation mérite d'être analysée car elle est importante non seulement pour comprendre toute l'oeuvre de Karamzine, mais aussi pour pouvoir apprécier une autre facette de l'influence de la pensée de Rousseau dans le monde entier.

Dans notre étude sur Karamzine et Rousseau, nous allons nous limiter à la carrière littéraire de Karamzine, carrière qui se poursuit jusqu'en 1802-1803. L'Histoire de l'Etat Russe, tâche d'historiographe à laquelle l'écrivain s'attela pendant les vingt dernières années de sa vie, est une oeuvre unique par sa beauté et son originalité et qui exigerait une recherche séparée; elle ne fera donc pas l'objet de la présente étude, qui nous a amenés à consulter les textes originaux de Rousseau en français et ceux de Karamzine en russe. La traduction française de tous les textes russes, mentionnés dans l'étude, est la nôtre. Pour la translittération des noms russes en français, nous avons utilisé le guide "d'orthographe et de prononciation" d'André Mazon, Grammaire de la Langue Russe (Paris: Institut d'Etudes Slaves, 1963)<sup>10</sup>.

## Premier Chapitre

### La Réception russe de l'oeuvre de Rousseau au XVIIIème Siècle.

1. **L'influence française en Russie au XVIIIème siècle;**
2. **Catherine II et les philosophes français;**
3. **L'attitude des hommes de lettres russes envers Rousseau (Sumarokov, Emin, Fonvizine, Radichtchev, Novikov, Krylov).**

La Russie, pays ruiné par l'invasion des mongols au XIIIème siècle, liée à la civilisation byzantine par la religion orthodoxe, resta longtemps fermée aux relations internationales. L'influence française commence à y être apparente assez tard, mais nulle part en Europe cette influence n'a joué un rôle aussi important dans tous les domaines de la vie sociale et culturelle qu'en Russie.

Avant le règne de Pierre le Grand, les rapports des Russes avec les étrangers, et surtout les Français, sont très épisodiques. Pierre, le tsar visionnaire, comprit à quel point son pays était arriéré. Il eut l'idée de réformer la Russie sur le modèle des états progressistes de l'Europe de son temps. A vrai dire, la France n'était pas son exemple préféré. Quoique ses envoyés aient trouvé la culture et la langue française dominant toute l'Europe, la civilisation française sembla toujours trop étrangère à l'esprit du tsar, qui désirait le progrès en général mais restait utilitaire dans ses applications. Pour ses réformes administratives et militaires Pierre cherchait plutôt des exemples chez les Anglais, les Hollandais et les Allemands.

L'influence de l'Allemagne resta dominante pendant les règnes des souverains insignifiants qui ont succédé au trône après la mort de Pierre le Grand. Enfin, en 1741, un coup d'état nationaliste, dont l'ambassadeur de France était l'âme, détrôna le jeune Ivan IV en faveur d'Élisabeth Petrovna, fille de Pierre et de Catherine Ier. La jeune souveraine qui avait vainement espéré épouser d'abord Louis XV, puis le duc de Chartres, fils du Régent, puis le duc de Bourbon, puis le comte de Charlois, avait toujours gardé l'habitude de tourner les yeux vers Paris. C'est vraiment de son règne que date l'influence française en Russie. Les manières françaises commencent à être acceptées, la mode française est scrupuleusement suivie et copiée, les décors à la française entrent dans les maisons des aristocrates et le théâtre français, dirigé par Serigny, ouvre ses portes à Pétersbourg. La langue française devient une partie intégrale de l'éducation de la noblesse.

Catherine II la Grande succéda à Elisabeth en 1762.<sup>1</sup> Née princesse allemande (Sophie d'Anhalt-Zerbst), elle appartient à cette élite cosmopolite dont la langue d'expression est le français. Elle fut élevée à Stettin par une française, Mme Gardel, et, à Pétersbourg, par le "plus français des Polonais", Stanislas Poniatowski, qui devint son amant, et qu'elle imposa sur le trône de Pologne en 1764. Pendant ses années de formation, Catherine n'a toutefois aucune préférence affective pour la France. Elle est plus

---

<sup>1</sup> Le mari de Catherine II, Pierre III Fédorovich succéda à sa tante Elisabeth en janvier 1762, mais son règne ne continua que quelques mois, car son mystérieux assassinat porta sa femme au trône le 28 juin 1762.

intéressée par les théories politiques que par la littérature proprement dite. Elle a étudié ce que la mode imposait en ces années qui ont vu le triomphe de Montesquieu et la maturité de Voltaire.

Devenue adulte, Catherine développe une attitude négative pour tout cet "éclat de la Cour de France". D'un autre côté, elle devient une véritable admiratrice de la culture et de la civilisation anglaises. Pourtant, cette femme supérieure était loin de méconnaître la valeur spirituelle de la France. On se souvient qu'à son instigation, Voltaire écrivit L'Histoire de la Russie; d'Alembert fut invité pour faire l'instruction du Grand Duc de la Russie, et Diderot rêva d'une Encyclopédie nouvelle pour la Russie et fit le voyage de Pétersbourg. Pendant les trente-quatre ans de son règne, Catherine ne cessa de s'inspirer des idées politiques et sociales de la France, de peupler ses palais d'œuvres d'art françaises et d'accueillir les représentants de l'élite aristocratique et intellectuelle française. Malgré ses antipathies, ce qui l'attire, c'est le génie artistique français et, avec les idées françaises, les idées cosmopolites et universelles du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

La Tsarine fait du théâtre français une institution d'État, où le répertoire français était le seul traité sur un pied d'égalité avec les pièces russes et était joué deux fois par semaine. Les représentations étaient d'abord réservées à la Cour mais, en 1767, les comédiens furent autorisés à donner des spectacles publics. La tsarine se hasarda même à écrire des pièces de théâtre en français. Ces pièces ont été publiées plus tard dans le Théâtre de l'Hermitage.

La langue française devient de plus en plus importante dans l'éducation. Les langues étrangères sont introduites dans les écoles

régulières. Dans les gymnases de Moscou et de Pétersbourg le français et l'allemand font partie du programme en même temps que les langues mortes. L'Institut de Smolny, créé à l'image du Saint - Cyr de Mme de Maintenon, reçut quatre cent quatre - vingt jeunes filles de la noblesse. C'est une Française, Mme Lafond, qui était chargée d'y diriger l'éducation. On y donnait des représentations en français.

A l'Académie des Sciences, le français, exclu auparavant, fut admis à côté du latin et, de fait, depuis 1776, les Actes et les Mémoires furent la plupart du temps rédigés en français. D'ailleurs, cette Académie était enseignante et comprenait une véritable Université, formée de trois Facultés. Les études des jeunes aristocrates à Pétersbourg ou à Moscou étaient complétées par un voyage obligatoire à Paris. On peut dire que la noblesse russe du XVIIIème siècle, qui a donné plus tard naissance à la classe de l'intelligenzia russe, a dû être infailliblement francisée.

Avec le français à ce point répandu dans l'éducation, la Russie avait le besoin d'un grand nombre de professeurs. Pour cette raison et grâce à quelques "ukaz"<sup>2</sup> de Catherine, accordant aux étrangers des privilèges considérables, aussi bien que par suite des événements révolutionnaires en France, la colonie française en Russie grandit énormément. Mais, à la différence de celle du temps de Pierre le Grand, elle comprenait beaucoup moins d'artisans et beaucoup plus d'artistes et d'intellectuels, dont la plupart gagnaient leur vie en enseignant la langue. Le français enseigné par la

---

<sup>2</sup> "un édit", "un décret".

méthode directe entra spontanément dans la conversation. Les Russes se sont appliqués au français, comme jadis les Français s'étaient appliqués au latin, en oubliant et en dédaignant dans ce processus leur langue natale. Le français devint l'expression de la culture et de la civilisation et le russe devint le symbole de la régression et de la sauvagerie. Le français n'était pas emprunté, mais totalement assimilé par toute une classe, pour laquelle cette langue devient la seule forme d'expression de la pensée. Il suffit de se souvenir du texte de La Guerre et la Paix de Léon Tolstoy, où les conversations en français sont tellement nombreuses, pour se rendre compte de l'importance de cette langue dans la vie de l'aristocratie russe de la fin du XVIIIème et au commencement du XIXème siècle.

Un des premiers signes de la diffusion et de l'assimilation du français en Russie a été l'apparition rapide d'un nombre de publications françaises qui sont reçues et lues non seulement à Moscou et à Pétersbourg, mais qui pénètrent même les domaines éloignés de la province. Dans son livre, The Business of the Enlightenment, Robert Darnton conclut, que les librairies à Moscou et à Pétersbourg commandaient en Suisse les oeuvres françaises en grande quantité et spécialement "de grandes doses de Voltaire et Rousseau"<sup>3</sup>. Presque toutes les librairies importantes avaient un rayon de littérature étrangère. La demande était si grande que dès 1780 le journal Moscovskie Vedomosti publiait régulièrement

<sup>3</sup> Robert Darnton, The Business of Enlightenment: A Publishing History of the Encyclopedia, 1775-1800 (Cambridge : Belknap, 1979), 302-303.

les annonces sur les livres récemment reçus de l'étranger. Le public qui lisait les oeuvres étrangères dans le texte original était si nombreux, que l'Académie et le Corps des Cadets publiaient leurs propres oeuvres en langues étrangères.

De plus, beaucoup de littérature étrangère était traduite en russe. Entre 1769 et 1779, la Société des Traductions de l'Académie des Sciences publia quatre-vingt-quinze titres différents. "On a calculé", dit Ferdinand Brunot, "que sous Catherine II, on avait traduit de l'anglais six romans, de l'italien sept, de l'allemand cent sept et du français trois cent cinquante. Kivastov traduisit : Andromaque, L'Art Poétique, plusieurs satires ou épîtres de Boileau; Kniajnin, Tancrede, Karabanov, Mohamet et Alzire; l'Académie russe s'employait surtout à des traductions du français. Une des premières fut celle de Candide"<sup>4</sup>

Suivant l'exemple de la France et de l'Angleterre, les premières bibliothèques ouvrent leurs portes en Russie vers 1771. Elles étaient presque totalement consacrées à la littérature étrangère. N. G. Martinova - Poniatovskaya décrit l'histoire d'un des propriétaires de la librairie des livres français. François de Maret ouvrit une telle bibliothèque à Moscou en 1778<sup>5</sup>. T. Tastevin suggère que cette initiative a été immédiatement soutenue par

<sup>4</sup> Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à nos jours (Paris : A. Colin, 1933 - 1953), 7 : 520.

<sup>5</sup> Н. Ж. Мартинова - Понятовская, Материалы к истории французской книжной торговли в Москве (Москва : Собрание Библиотеки Ленина № 1, 1928), 115.

presque toutes les librairies françaises en Russie<sup>6</sup>. Ainsi, vers les années 1790, les bibliothèques des livres étrangers sont devenues partie intégrale de la vie culturelle de la Russie.

Selon Ferdinand Brunot, quelques journaux étaient publiés en français à Moscou et à Pétersbourg<sup>7</sup>. Parmi eux, l'auteur cite la Gazette de St. - Petersbourg, Le Caméléon littéraire, Le Mercure de Russie, L'Agréable et l'Utile et, en plus, quelques journaux de mode, tels que La Publication mensuelle de modes et La Bibliothèque pour la toilette de dames.

Malgré tout, le nombre de personnes qui pouvaient jouir des publications françaises était assez restreint. Dans la Russie du XVIIIème siècle le public cultivé était peu nombreux, et il était surtout concentré dans les capitales : St. - Pétersbourg et Moscou; la grande majorité de la population ne savait même pas lire ou écrire sa langue natale, et ne participait pas à la vie culturelle du pays. Cependant, la classe cultivée de "l'intelligenza" avait atteint un niveau intellectuel très élevé.

Cette partie de la société russe connaissait bien l'activité des Encyclopédistes. Voltaire était même lu comme "l'un des siens", comme un écrivain familier. Sa philosophie était devenue une mode, mais elle ne fut assimilée que superficiellement. C'est plus tard qu'on a découvert Rousseau. Sur le fond des idées voltairiennes, il fut reçu comme un représentant de la nouvelle génération, comme un

<sup>6</sup> T. Testevin, Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812. (Paris : Librairie F. Testevin, 1908), 70.

<sup>7</sup> Brunot, 7 : 521.

novateur. Cependant l'attitude envers Rousseau dans les cercles intellectuels russes de la période était plus complexe et plus controversée qu'envers les autres écrivains français.

Dans son oeuvre bibliographique sur Rousseau, Jean Senelier présente la liste des éditions de Rousseau en Russie au XVIIIème siècle.<sup>8</sup> Un article important de Léonard N. Beck fournit les spécifications et les suppléments sur les publications et leurs dates exactes.<sup>9</sup> Selon ces deux listes, presque toutes les oeuvres importantes de Rousseau étaient traduites en russe à l'époque. Il est toutefois difficile de juger de la popularité du philosophe français en Russie au XVIIIème siècle en se basant seulement sur la liste des traductions en russe, car, comme on l'a vu plus haut, la majorité du public cultivé connaissait le français et lisait les oeuvres dans le texte original. Cependant, la considérable quantité de traductions témoigne que l'oeuvre de Rousseau était d'une grande actualité en Russie à cette époque. A cause de cette popularité, les idées et l'art de Rousseau furent profondément assimilés et sont devenus une partie intégrale du développement culturel et intellectuel du pays. Ce n'est pas par hasard, que Alexandre Ivanovitch Gertsen, le grand philosophe, critique et écrivain russe de la moitié du XIXème siècle, a dit:

---

<sup>8</sup> Jean Senelier, Bibliographie Generale des Oeuvres de Jean - Jacques Rousseau (Paris : Encyclopédie, 1949).

<sup>9</sup> Leonard N. Beck, "Rousseau in Russian : Additions to Senelier", Modern Languages Notes 67 (1952) : 247-249.

"Nous avons éprouvé Rousseau.....comme les Français".<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> " Мы также пережили Руссо ..... как французы".  
А. Н. Герцен, Собрание Сочинений, 30 т. (Москва : Академия Наук,  
1959), 28 : 322.

On peut dire que c'est d'abord du côté du pouvoir que les idées de Rousseau rencontrent une grande opposition. La situation en 1762 était difficile pour Catherine II, dont la légitimité était contestée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Son époux, Pierre III, n'avait régné que quelques mois, et était mort dans des conditions si suspectes, qu'on pouvait même discuter la participation de Catherine à son assassinat. Un autre rival, Ivan VI, le successeur légitime, jadis détrôné par le clan anti-allemand, disparaît aussi dans les conditions très étranges en 1764. Enfin Catherine n'était que régente provisoire jusqu'à la majorité de son fils Paul, fils de Pierre III.

Dans les affaires extérieures, la France lui était hostile. Louis XV et Choiseul, suivant le sentiment national, voulaient préparer une revanche contre l'Angleterre. Pour cela, il fallait couvrir ses arrières et retenir la Russie le plus loin possible à l'Est, en soutenant les pays faibles ou en perte de puissance, qu'étaient la Pologne, la Suède et la Turquie. Mais quel allié la Russie pouvait-elle trouver pour faire opposition à la puissance de la France? Tout autant que la Russie, la Prusse et l'Autriche s'intéressaient également au contrôle de la Pologne. L'Angleterre était éloignée par sa position géographique. Catherine, prit alors la décision géniale d'utiliser l'arme presque moderne de la propagande et d'influencer l'opinion publique.

En France, à ce moment-là, était née tout une opposition au pouvoir, de caractère extraordinaire et non traditionnel. C'était la "secte des philosophes" et économistes, qui tournaient les yeux avec envie vers les pays nordiques et protestants, où les écrivains et les

intellectuels jouissaient de beaucoup plus de liberté. Peu à peu, les "philosophes" deviennent de plus en plus hostiles au gouvernement français et au Vatican. Au moment de l'ascension de Catherine sur le trône, la situation devient encore plus sérieuse. Bien qu'en 1757, le succès de l'Encyclopédie paraisse assuré, en 1759, le privilège est révoqué, elle est condamnée par Rome et un procès de plagiat lui est intenté. Tout une campagne anti-philosophique commence en France. Les "philosophes", de leur côté, attaquent leurs ennemis avec un arme puissante - leur plume vindicative.

Pour la nouvelle souveraine de la Russie, une alliance avec les "philosophes" était alors très souhaitable. A l'extérieur, avec leur aide, elle pourrait faire opposition aux gouvernements hostiles de la France et de la Pologne en portant le masque d'une championne des Lumières. En même temps, elle pourrait contrôler l'opposition des écrivains russes à l'intérieur du pays en montrant qu'elle avait le support entier des "philosophes" français infiniment plus prestigieux. Il ne s'agit pas ici de goûts, de préférences, d'amitiés, mais plutôt d'une alliance diplomatique avantageuse à ce moment particulier, et qui peut être résiliée le jour où elle cesse d'être profitable.

Dès le début de son règne, Catherine II a créé toute une politique pour attirer les "philosophes" français à ses côtés car elle attend d'eux la consolidation de son propre pouvoir. Les "philosophes" sont ses alliés parce qu'ils enseignent ce qui est indispensable à la sécurité de son règne; ce sont aussi des alliés parce qu'ils sont gens de plume et de voix, et que, si on les a dans

son camp, ils écriront, chanteront et claironneront vos mérites. Croyant que la vanité et l'intérêt sont les deux mobiles de l'humanité, Catherine multiplie les gestes de flatterie et les libéralités monétaires envers les grands hommes du siècle. La plupart des encyclopédistes : Voltaire, Galiani, Grimm, D'Alembert, Diderot et Marmontel jouissaient de grandes faveurs venant de Russie et n'ont cessé pendant de longues années, de flatter l'Impératrice.

La correspondance entre Voltaire et Catherine continua pendant 34 ans. Commencée en 1763, elle ne s'acheva qu'à la mort de Voltaire en 1778, sans subir d'interruption notable (sauf en 1776). Cette correspondance remarquable par sa durée et sa continuité fut échangée entre deux personnages d'âges très différents ( en 1763 Voltaire avait 69 ans et Catherine n'en avait que 34), dont les préoccupations et les soucis n'étaient pas les mêmes. Ce fait pourrait suggérer des affinités assez exceptionnelles. Pourtant, ces lettres innombrables n'abordent sérieusement aucun grand thème. On n'y trouve aucune discussion de la littérature, de la morale, de la politique (alors que le contraire eût pu sembler naturel). Quand il s'agit des lettres de Voltaire, ce n'est que la flatterie presque grossière qui les traverse, cousue de fil blanc.<sup>11</sup>

On peut admirer le génie de Voltaire, l'universalité de son savoir, la finesse de son esprit, l'humanité de sa philosophie. On ne

---

<sup>11</sup> Les lettres de Voltaire à Catherine II, l'Impératrice de Russie, 24 janvier, 1766; 21 juin, 1766; 22 décembre, 1766; 15 novembre, 1768; 26 février, 1769; 30 octobre, 1769; e.c.t., Recueil des lettres de M. de Voltaire et de l'Impératrice de Russie (Paris : Kehl, 1785).

peut tout de même pas lire sans tristesse et irritation les lettres adressées à Catherine, cette "Sémiramis du Nord, d'où vient toute la lumière". On peut donc dire que si les oeuvres de Voltaire exercèrent une influence considérable sur la vie culturelle de la Russie, sa longue correspondance avec l'Impératrice n'a rendu aucun service à l'influence française. De plus, on peut dire qu'il travaillait contre la France, ne perdant aucune occasion de ridiculiser son pays pour faire ressortir la grandeur de l'oeuvre de Catherine.<sup>12</sup> Aujourd'hui, ayant toutes les pièces en main, avec le recul du temps et les révélations des archives, on peut vraiment voir à quel point les grands hommes français du XVIIIème siècle ont été exploités par cette "Sémiramis du Nord".

Il y avait malgré tout quelqu'un qui restait toujours en dehors, et son nom est Rousseau. Citoyen de la ville de Genève, soucieux de conserver son indépendance, Rousseau ne fit jamais la moindre démarche pour flatter "l'Impératrice de toutes les Russies"; il ne lui dédia ni même ne lui adressa aucun de ses ouvrages. Il ne saisit aucune occasion pour faire envers elle acte d'hommage philosophique. Rousseau, un moment collaborateur de l'Encyclopédie, n'appartenait pourtant ni au milieu des encyclopédistes ni au cercle du "roi Voltaire"; ni le secrétaire de l'Académie Française, d'Alembert, ni le bibliothécaire de Catherine II, Diderot, ni son commissionnaire, Grimm n'étaient restés ses amis. Loin d'être des révolutionnaires, ces "philosophes" luttaient contre la corruption, le

---

<sup>12</sup> Les lettres de M. de Voltaire à Catherine II, l'Impératrice de Russie, 7 août 1771.  
Ibid.

fanatisme et l'injustice, mais en recherchant le soutien et la coopération des monarques éclairés et de la noblesse. Rousseau appartient à la deuxième génération des "philosophes" français, celle des "philosophes - démocrates". Voltaire jouait au grand seigneur, mais Rousseau n'était que simple citoyen de Genève; Voltaire correspondait avec les rois, mais Rousseau proclamait qu'il était "l'ennemi des monarques".

Instinctivement, Catherine éprouvait de l'antipathie envers Rousseau. Elle semblait pressentir en lui non seulement Saint-Just et Robespierre, mais dans une certaine mesure Radichtchev. Elle avouait qu'elle n'aimait pas "Emile".<sup>13</sup> Dans un entretien avec la princesse E. R. Dachkova, sa confidente, elle dit de Rousseau qu'il était "un auteur fort dangereux, dont la manière d'écrire séduit et exalte les jeunes têtes".<sup>14</sup> Dès 1763, elle avait signé de sa main un ordre interdisant la vente en Russie de l'Emile, qu'elle jugeait comme une oeuvre "à l'encontre de la loi et des bonnes moeurs".<sup>15</sup> Mais cette interdiction ne pouvait que stimuler l'intérêt du public russe à l'égard des oeuvres de Rousseau. Le secrétaire de l'ambassade de France en Russie, Rulhière, écrivait à Rousseau en 1763: "Il n'y a encore en Russie que trois exemplaires de vos

<sup>13</sup> Сборник Императорского Русского Исторического Общества (Петербург : Типография Императорской Академии Наук, 1874), 13 : 34.

<sup>14</sup> Архивы Воронцова (Москва : Типография Императорской Академии Наук, 1881), 21 : 296.

<sup>15</sup> Сборник, 7 : 318.

derniers ouvrages qui y ont été apportés par des occasions particulières. En attendant on s'arrache des mains tous les tomes".<sup>16</sup>

Il n'est pas étonnant que Catherine II n'aimât pas davantage Le Contrat Social, car, dans cette oeuvre, Rousseau critique les réformes de Pierre le Grand. Il écrit:

Les Russes ne seront jamais vraiment policés parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avait le génie imitatif; il n'avait pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quelques - unes des choses qu'il fit étaient bien, la plupart étaient déplacées; il a vu que son peuple était barbare, il n'a point vu qu'il n'était pas mûr pour la police; il a voulu le civiliser quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes; il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être, en les persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne sont pas, c'est ainsi qu'un précepteur français forme son élève pour briller un moment dans son enfance et puis n'être jamais rien. L'empire des Russes voudra subjuguier l'Europe et sera subjugué lui même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres; cette révolution me paraît infaillible. Tous les rois d'Europe travaillent de concert à l'accélérer.<sup>17</sup>

Catherine II a interprété cet extrait comme un véritable attaque dirigée contre elle - même. Elle écrivit à Voltaire:

<sup>16</sup> Charles de Larivière, "Jean - Jacques Rousseau et la Russie", Annales de la Société J - J. Rousseau (1932), 20 : 194-212.

<sup>17</sup> Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres complètes 4 vols (Paris : Gallimard, 1959), 3 : 386.

Il n'y a pas longtemps que vous aviez en France un nouveau Saint - Bernard qui prêchait une croisade contre nous autres, sans , je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce Saint - Bernard s'est trompé dans ses prophéties, comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit : il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but, cependant, ne paraît pas digne d'un aussi grand saint! <sup>18</sup>

Remarquons en passant que Catherine II n'avait pas bien compris le sens de cet extrait du Contrat Social. Rousseau n'avait pas vraiment parlé en faveur de la destruction de la Russie. Il essayait de prédire la chute de la civilisation européenne (et de la Russie, qui à cause des réformes de Pierre le Grand était devenue partie de cette civilisation) et la future conquête de cette civilisation par l'Asie. Selon Rousseau, les rois de l'Europe accélèrent ce processus en "civilisant" leurs peuples et, par là, en détruisant leurs propres pays.

A travers la correspondance de Catherine II avec Grimm, il devient clair, qu'elle reprochait à Rousseau d'avoir travaillé à l'éclosion des idées révolutionnaires. Mais il apparaît qu'un des principaux motifs du recul de Catherine vint de l'ouvrage de Rousseau Considérations sur le Gouvernement de Pologne. Elle dut être vivement troublée en entendant Rousseau clamer aux Polonais qu'ils ne seront "jamais libres tant qu'il restera un seul soldat russe en Pologne;" et qu'ils seront "toujours menacés tant que la

---

<sup>18</sup> La lettre de Catherine II à M. de Voltaire, 14 mars 1771. Recueil.

Russie se mêlera" de leurs affaires. Et elle aura de la peine à contenir son irritation quand Rousseau formulera la prédiction d'une Pologne qui deviendra formidable et d'une Russie qui sera subjuguée et démembrée par les Tartares ou par ses voisins. Elle ne fut pas alors trop surprise quand elle lut dans le livre de Rousseau : "La police est bonne, mais la liberté vaut mieux".

Malgré sa réputation de "sentimentale", elle ne fut pas même touchée par la mort solitaire de l'écrivain. Elle écrit à Grimm le 17 décembre 1778, quelques mois justement après la mort de Rousseau : "Vous ressemblez .....à feu Jean - Jacques ....., qui croyait que toute l'Europe s'occupait à imaginer des persécutions contre lui, tandis que personne n'y pensait." <sup>19</sup>

Cette disposition des esprits dirigeants à l'égard de Rousseau trouva son expression dans la presse. Notamment, en avril 1763, la revue académique Ежемесячные Сочинения (Oeuvres Mensuelles) sous la rubrique " Nouvelles du monde des sciences" annonça la parution à Amsterdam d'un "Recueil d'oeuvres diverses de M. Rousseau, citoyen de Genève". A la suite de la liste de ses principaux ouvrages, figurait cet avertissement : "Nous donnons cette notice détaillée, car M. Rousseau, un des plus brillants auteurs de notre temps, possède le grand don de présenter sous un jour flatteur, grâce à son éloquence, non seulement les vérités les plus sérieuses, mais aussi des vues fort dénuées de fondement...". Le lecteur était prévenu tout particulièrement "de ne pas retenir, à la lecture de ses livres, ce qui en est contraire à la loi divine et aux

---

<sup>19</sup> Сборник, 23 : 117

devoirs civiques". On signalait, en outre, que ses deux dernières oeuvres, Emile et le Contrat Social, avaient été "interdites, sous peine de confiscation de tous les exemplaires, tant en France qu'en Hollande".<sup>20</sup>

On ne doit pas penser pourtant que la discussion ou même l'appréciation des idées de Rousseau indique l'opposition au gouvernement. L'attitude négative de Catherine envers Rousseau était bien connue en Russie à l'époque. Cette attitude n'est cependant pas devenue la ligne officielle, ou plutôt l'existence d'une telle ligne en ce qui concernait les questions de littérature ou de philosophie était tout à fait absurde à ce moment de l'histoire, car la tsarine n'avait jamais eu pour but d'unifier l'opinion publique. Le gouvernement de Catherine n'empêchait ni la discussion des problèmes soulevés par Rousseau ni l'approbation de ses idées.

J.J. Betski, l'un des proches collaborateurs de la jeune impératrice et l'un des plus ardents à prôner ses plans dans le domaine de la pédagogie, était très influencé par les idées de Rousseau sur la rééducation de l'homme Il écrivait en 1764:

L'éducation est la racine de tout bien et de tout mal. Un esprit seulement orné ou éclairé par les sciences ne suffit pas à faire un bon et loyal citoyen, mais bien souvent conduit plutôt au mal celui qui, dès l'âge le plus tendre, ne fut pas élevé dans l'amour de la vertu, et si elle ne poussa pas de profondes racines dans son coeur.<sup>21</sup>

<sup>20</sup> Ежемесячные Сочинения (1763), 27 : 376

<sup>21</sup> I.I. Betski, Institution Générale de l'Education de la Jeunesse des Deux Sexes, (Petersbourg : Perviy Radetskiy Korpus, 1766), 10.

Catherine elle même faisait exception en ce qui concerne les théories de Rousseau sur l'éducation . Elle avait sur l'éducation des vues bien différentes de celles qui avaient cours en Russie, et elle songeait sérieusement à doter la Russie d'une réforme de l'enseignement. C'est ainsi qu'elle s'attacha à créer diverses fondations dont la Russie du XVIIIème siècle eut à se féliciter : par exemple, l'Institution du Corps des Cadets et Smolny Institute, établissement pour l'éducation des jeunes filles. Il est indiscutable que, en ce qui concerne, l'éducation Catherine s'inspirait des idées de Locke et de Jean - Jacques Rousseau.

Elle avait adopté avec enthousiasme les vues de Rousseau sur le retour à la nature et sur les procédés d'éducation des jeunes. Pour son petit -fils - le futur Alexandre 1er - elle fit venir le Suisse, César de Laharpe, qui était tout imprégné des idées de son compatriote de Genève. La lecture de Rousseau n'était pas exclue des études du grand prince Pavel Petrovich. En décembre 1764, quand le futur empereur avait dix ans, son professeur, Semion Porochine écrivait:

Le prince s'est assis avec moi près de la table des leçons et a examiné les estampes dans les œuvres

du M. Rousseau, que je venais d'acheter  
aujourd'hui.<sup>22</sup>

Il est intéressant de noter qu'au retour de son voyage en Europe, le futur empereur Pavel, a offert à Catherine un nombre de précieuses statues et peintures, parmi lesquelles il n'y avait que deux bustes d'écrivains modernes: ceux de Voltaire et de Rousseau. Frederica Dorotea, la mère de l'Impératrice Maria Fedorovna, admirait beaucoup Rousseau. Elle se référait à l'Emile pour l'éducation de ses enfants. Une fois, en relisant Rousseau, elle écrivit à Maria Fedorovna, qu' Emile était pour elle "une toute première lecture".<sup>23</sup> Il n'est pas surprenant alors qu'elle ait choisi de faire cadeau à son petit-fils Alexander Pavlovich des bustes de Voltaire et de Rousseau. Elle écrivait que chacun de ces grands hommes avait des qualités exceptionnelles, mais "le dernier (Rousseau) surtout en possédait de bien estimables".<sup>24</sup>

L'oncle de Maria Fedorovna, le prince Lwudvig - Yevgeniy Vurtembergskiy, renonça à ses droits de famille et s'installa en

---

22

Государь изволил сесть со мною к  
учительскому столу и смотрели эстампы в  
сочинениях господина Руссо, которые сегодня  
купил я.

Семён Порошин, Записки (Петербург : Типография В. С. Балашёва, 1881), 183

<sup>23</sup> La lettre de Frederica Dorotea à sa fille, l'Impératrice Maria Fedorovna, 9 Janvier, 1779, Arkhiv Pavlovskogo Dvortza (Petersbourg : Akademia Nauk, 1781).

<sup>24</sup> Ibid., 25 Novembre, 1780.

Suisse comme un simple citoyen. Il resta toujours grand amateur de Rousseau et eut une correspondance agitée avec le philosophe. C'est à lui que Rousseau a adressé sa fameuse lettre: "Si j'avais le malheur d'être né prince".

Le favori de l'impératrice, Grégoire Grigoriévich Orlov (1734-1783), adressa en 1767 une invitation à Rousseau pour qu'il vienne s'établir dans son Château de Gatchino près de Pétersbourg. Voici sa lettre:

Monsieur,  
Vous ne serez point étonné que je vous écrive ... car vous savez, que tous les hommes sont enclins aux singularités. Vous avez les vôtres, j'ai les miennes; cela est dans l'ordre : le motif de cette lettre ne l'est pas moins. Je vous vois depuis longtemps passer d'un endroit à l'autre; j'en sais les raisons par les voyes publiques, et peut être les sais - parce qu'elles peuvent être fausses. Je vous crois en Angleterre chez M. le Duc de Richmond et je suppose, que vous y êtes bien : cependant il m'a pris fantaisie de vous dire que j'ai une terre éloignée de soixante Verstes de St. Petersbourg, ce qui fait près de dix lieues d'Allemagne, où l'air est sain, l'eau admirable, les côteaux, qui entourent différents lacs forment des promenades agréables très propres à rêver, les habitans n'entendent ni l'Anglois, ni l'Allemand, ni le François, encore moins le Grec et le Latin, le curé ne sait point disputer ni prêcher et ses ouailles, en faisant le signe de la croix, croient bonnement que tout est dit. Hé bien, Monsieur, si jamais vous trouvez ce lieu là à votre goût, vous pouvez y venir demeurer : vous y aurez le nécessaire, si vous le voulez; sinon, vous vivrez de la chasse et de la pêche. Si vous voulez avoir à qui parler, pour vous désennuyer, vous le pourrez; mais entout et surtout vous n'essuyerez aucune gêne sur rien, ni n'aurez aucune obligation à personne. De plus toute publicité sur ce

sejour, si vous le souhaitez, pourroit être encore évitée; et, dans ce cernier cas, vous feriez bien selon moi, si vous pouvez supporter la mer, de faire le trajet par eau; aussi bien les curieux vous importuneront moins sur ce chemin, que sur la route de terre. Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu vous faire savoir, et ce que je me suis crû en droit de vous mander, d'après la reconnaissance, que je vous ai pour les instructions que j'ai puisées dans vos livres, quoiqu'ils ne fussent pas écrits pour moi. Je suis avec beaucoup d'estime,

Monsieur,  
Vôtre Serviteur  
Comte Grigoire Orlow.

St Petersburg  
1767 :  
Le 2 janvier v.s.  
à M. Rousseau

P.S. Si la description de l'endroit, dont je vous ai parlé dans ma lettre, vous plaît assez, pour que vous pensiez à y venir, je vous prie de me le faire savoir, afin que je sache à quoi m'en tenir avant le printemps. Si vous refusez ma proposition, je me dirai : du moins en as - tu agi sincèrement; et tel étoit mon but en vous écrivant cette lettre."<sup>25</sup>

Orlow était devenu vers 1760 l'amant de Catherine II, qui le combla d'honneurs et qui lui donna un enfant né le 11 avril 1762, qui porta le titre de comte de Bobrinski. Après une vie brillante, Orlow eut une fin triste. En effet l'impératrice lui donna un successeur en 1771, et il s'abandonna à la débauche. Il est bien évident qu'Orlow n'aurait jamais fait une telle invitation à Rousseau, s'il avait craint le déplaisir de l'impératrice. De plus, il est bien possible que

<sup>25</sup> Correspondance Complète de Rousseau (Banbury, Oxfordshire : Cheney&Sons Ltd, 1978), 22 : 45-46.

cette lettre d'Orlow ait été inspirée par l'impératrice elle-même, car il est bien douteux qu'il fût guidé par son propre intérêt puisqu'il ne parlait même pas le français<sup>26</sup>.

Rousseau n'accepta pas cette invitation. Il répondit au comte le 28 février, car il n'avait reçu cette lettre que vers le 12. Il écrivait:

A Wootton le 28 février 1767

Vous vous donnez, Monsieur le Comte, pour avoir des singularités. En effet, c'en est presque une d'être bienfaisant sans intérêt, et c'en est une plus grande de l'être de si loin pour quelqu'un qu'on ne connoit point. Vos obligeantes offres, le ton dont vous me les faites, et la description de l'habitation que vous me destinez, seroient assurément très capables de m'y attirer, si j'étois moins infirme, plus allant, plus jeune, et que vous fussiez plus près du soleil. Je craindrois, d'ailleurs, qu'en voyant celui que vous honorez d'une invitation, vous n'y eussiez quelque regret : vous attendriez une manière d'homme de Lettres, un beau diseur qui devrait payer en frais d'esprit et de paroles votre généreuse hospitalité, et vous n'auriez qu'un bon homme bien simple, que son goût et ses malheurs ont rendu fort solitaire, et qui pour tout amusement, herborisant toute la journée, trouve à commercer avec les plantes cette paix si douce à son coeur que lui ont refusé les humains. Je n'irai donc pas, Monsieur, habiter votre maison, mais je me souviendrai toujours avec reconnoissance que vous me l'avez offerte, et je regretterai quelquefois de n'y être pas pour cultiver les bontés et l'amitié du maître. Agréez, Monsieur le Comte, je vous supplie, mes remerciements très sincères et mes très humbles salutations.

---

<sup>26</sup> А. Голомбьевский, "Князь Г. Г. Орлов", Русский Архив (1904) 2 : 394.

JJRousseau.<sup>27</sup>

Après la mort du philosophe, sa veuve, Thérèse Levasseur, essaya d'utiliser les moyens que Rousseau avait refusé d'utiliser pendant sa vie. En 1790 Thérèse fit adresser la lettre suivante à Cathérine II :

Madame,

Ce n'est point au prix des éloges que Votre Majesté accorde ses bienfaits. La vraie gloire est au - dessus de toute louange.

Depuis l'époque heureuse où Vous êtes montée sur le trône, les sciences et ceux qui les cultivent ont été l'objet de Votre estime et de Votre bienveillance.

Semblable à Titus, Vos jours ont été marqués par des bienfaits; et la France a vu ses principaux savants prévenus par Vos libéralités, il en était un parmi eux, dont l'âme austère semblait se refuser à toute espèce de bienfait.

Mais il n'était pas moins admirateur du vrai mérite; il le fut du Vôtre, Madame. Jean Jacques Rousseau paya le juste tribut, dû à cette grandeur d'âme qui Vous a fait travailler constamment au bonheur des Vos peuples, en Vous attachant par des honneurs et des largesses, tout les savants, dont les lumières pouvaient seconder Votre Majesté dans ce noble dessein. Il en vit avec le plus vif intérêt, éclore les fruits dans le chef-d'oeuvre immortel, l'Instruction qui trace un nouveau code de lois et dans tous les autres projets d'un gouvernement humain et philosophique.

Ce vertueux philosophe, auquel mon sort fut uni pendant plus de trente années, ne respirait que pour l'humanité et s'oubliait lui-même. Tant qu'il a vécu j'ai supporté cette généreuse abnégation. Heureuse

<sup>27</sup> Correspondance Complète de Rousseau, 22 : 188.

de sa gloire je n'étais pas malheureuse de sa pauvreté.

Mais depuis qu'il m'a été ravi, seule, abandonnée, calomniée même, comme il le fut durant sa vie, je sens toute ma détresse. Un regard de Votre Majesté peut soulager mes maux. Permettez, Madame, que je l'invoque; je me flatte que ce ne sera point en vain.

Votre Majesté peut quelquefois porter ses regards sur les traits de celui qui fut mon époux; Vous avez donné place à son buste dans l'enceinte de Votre palais. Daignez, Madame, donner place à sa veuve sur la liste de Vos protégés. Cette bonté de Votre part sera une leçon pour les souverains auxquels Vous en avez données tant d'autres.

Je suis avec le plus profond respect  
de Votre Majesté Impériale  
la très humble et très obéissante servante

Marie Thérèse Levasseur, veuve de J. J. Rousseau.<sup>28</sup>

Comme on a déjà montré, les relations de Catherine II et Rousseau n'avait jamais été chaleureuses. Il est compréhensible alors que Catherine n'ait jamais répondu à son "obéissante servante, veuve de J.-J. Rousseau".

De nombreux documents témoignent que l'attitude envers Rousseau dans les milieux artistiques de l'époque n'était pas

---

<sup>28</sup> Cette lettre fut envoyée à Catherine II par son ambassadeur à Paris N.M. Simolin avec son rapport numéro 94 de 4 (15) octobre 1790. L'original de cette lettre est toujours préservé à Gosudarstvenniy Arkhiv Feodanl'no-krepostdnicheskoy Epokhi à Moscou.

homogène. Il est intéressant de remarquer que cette attitude des hommes de lettres russes envers Rousseau est devenue l'un des indicateurs des contradictions dans le développement de la pensée sociale en Russie au XVIIIème siècle.

La majorité des grands écrivains russes de XVIIIème siècle étaient fascinés par les idées et par l'art de Rousseau. Il fut estimé en Russie, d'abord comme connaisseur de l'âme humaine, puis comme sage éducateur de la jeunesse (les problèmes pédagogiques sont un thème d'un vif intérêt dans la littérature russe du XVIIIème siècle), comme porteur d'une critique sociale radicale et, enfin, comme chantre du "siècle d'or" et propagandiste de l'état naturel de l'homme. Presque tous les problèmes essentiels posés dans les oeuvres de Rousseau rencontrèrent un vif écho en Russie. Comme connaisseur et analyste de l'âme humaine, Rousseau fut une révélation pour les écrivains russes. A partir de 1760, la littérature russe atteste de plus en plus un courant nouveau, le sentimentalisme. Rousseau, qui appartenait à ce courant, a beaucoup influencé son développement en terre russe.

La seconde moitié du XVIIIème siècle fut aussi pour la Russie une époque de grands conflits sociaux; c'est une période historique où les penseurs se mirent de plus en plus à méditer sur les problèmes de la vie et de la civilisation modernes. C'est pourquoi les oeuvres de Rousseau furent également bien reçues par rapport à la "Question russe", et leur contenu fut étudié en fonction de la situation réelle en Russie. Très peu d'hommes cultivés dans la Russie du XVIIIème siècle réussirent à entrer en contact direct avec

Rousseau, bien qu'ils aient été ses contemporains. Malgré tout, pour eux tous, Jean-Jacques était un ami, ou un ennemi, bien vivant.

Aleksandr Petrovich Sumarokov (1718-1777) est le premier écrivain , qui mit la polémique avec Rousseau au centre de la pensée sociale russe. Dans ses célèbres articles " Sur la nouvelle secte philosophique", "L'homme est - il né pour le bien où pour le mal", "Sur le mot " la morale"".29 Sumarokov discute avec Rousseau les questions de culture, d'éducation et de nature humaine. Il est évident que Sumarokov connaissait bien, non seulement les ouvrages importants de Rousseau, mais qu'il était aussi au courant du débat autour de ses oeuvres. Quoi qu'il en soit, sa critique de la plupart des idées de Rousseau ne l'empêcha pas d'être fortement impressionné par le Contrat Social.

Rationaliste au fond du coeur, Sumarokov n'a pas reconnu l'unité de la philosophie de Rousseau. Il ne voit que le nombre des pensées contradictoires et paradoxales. Il ne comprend pas comment Rousseau, l'homme des Lumières, peut proclamer l'inutilité de la connaissance. Selon Sumarokov, Rousseau ne veut pas trouver la vérité, mais essaie de montrer que la vérité n'existe pas, car on peut logiquement prouver l'idée la plus paradoxale:

---

<sup>29</sup> "О новой философской секте", "К добру или к худу человек рождается", "О слове "мораль""

**Nous voyons l'apparition d'une nouvelle secte philosophique, qui n'a encore aucun nom. Voilà leur système : 1) aimer la base du discours, et ne pas avoir de base; 2) n'avoir aucune compréhension, en croyant que tout dans le monde est incompréhensible; 3) se coller de toute sa force à la vertu et croire qu'elle n'existe pas dans le monde, car toutes les qualités, positives ou négatives, existent seulement dans notre imagination.....; il faut étudier, mais la science n'est pas nécessaire. On doit étudier parce que la raison et l'expérience prouvent que les études éclairent l'homme, mais il ne faut pas étudier parce que Jean - Jacques Rousseau a dit que les sciences sont malsaines, et ceux qui ne le croient pas doivent être maudits"<sup>30</sup>**

Sumarokov critique les disciples de Rousseau pour leur haine de la société, leur amour de la solitude et leur misanthropie. Il écrit:

---

30

Проявилась новая философическая секта, неимущая ещё никакого названия. Система их сия : 1) любить основания суждения, и никакого в нём основания не иметь; 2) ни о чём не иметь понятия, полагая, что всё на свете сем не понятно; 3) прилепляться всею силою к добродетели и полагати, что её нет на свете, ибо де все качества, как худые, так и добрые, состоят только в воображении нашем....; надобно учиться, а науки не надобно. Учиться надобно ради того, что здоровое рассуждение и опыты доказывают то, что сказал Жан Руссо, это науки вредны, а кто де ему не верит, тот да будет проклят.

А. П. Сумароков, Полное Собрание Сочинений, типография Новикова, Москва, 1782, т. 10, стр. 143-144.

Ils discutent seulement quand il y a du vent; quand il fait tranquille ils lisent le livre de Jean - Jacques Rousseau, qu'ils ne comprennent pas, sur le siècle de diamant, pendant lequel les gens s'ornaient d'une ignorance crasse.<sup>31</sup>

L'une des idées centrales de la philosophie de Rousseau est la croyance que la nature humaine est bonne. Sumarokov discute cette idée dans son article "L'homme est - il né pour le bien où pour le mal" : <sup>32</sup>

L'homme est né pour le bien seulement pour lui-même, mais pour le mal vis à vis d'un autre homme et d'un autre animal ..... notre vertu ne vient pas de notre nature, mais de ce feu divin, que nous appelons la Morale, et de la Politique basée sur cette Morale. <sup>33</sup>

---

31

Они в беседах только во время ветра бывают, а в тихое время читают они книгу Жана Руссо, которого они не понимают, об алмазном веке, в котором люди крайним невежеством украшались.

Ibid, стр. 144.

32 "К добру или к худу человек рождается"

33

Человек рождается ради себя к добру, а ради другого человека и ради всякого другого животного к худу ..... добродетелью мы должны не естеству нашему, но сей искре божества, которую мы Моралью именуем, и на ней основанной Политике.

Ibid, стр. 148 - 149.

Et plus loin:

La Morale sans Politique est inutile, la Politique sans Morale est honteuse . . . Si Dieu n'existait pas, l'honnêteté n'existerait pas non plus et la Morale serait inutile, seule la Politique serait nécessaire. Et s'il n'y avait pas de dépravation dans le monde, la malhonnêteté n'existerait pas et la Politique serait inutile. <sup>34</sup>

L'article "Sur le mot 'la morale'" ["О слове `Мораль`"] ouvre une polémique avec l'oeuvre de Rousseau : Sur l'origine de l'Inégalité. Sumarokov contredit Rousseau en soutenant que l'existence de la politique est nécessaire pour la connaissance, le bon sens et le contrôle par le gouvernement des forces individuelles dans la société:

On doit avoir telle Morale, qui est utile : est-ce que ça veut dire que le monde a besoin d'une seule Morale? Si tous les hommes étaient honnêtes, et si toutes les querelles, les discordes, les jurons, les guerres et tous ceux qui s'arment contre Dieu et l'humanité n'existaient plus, nous verrions tant de bonheur dans le monde que nous serions tous honnêtes, et, de plus, ce bonheur serait pour tout le monde. Les sciences seront nécessaires car, sans elles, la société ne peut pas rester ferme. Les

---

34

Мораль без Политики бесполезна, Политика без Морали бесславна . . . Ежели бы не было бога, не было бы честности и Мораль не надобно была, а была бы надобна одна Политика. А ежели бы не было бы на свете развращения, не было бы бесчестности и не надобна бы была Политика.

ibid, стр. 150.

sociétés seront détruites, les peuples se disperseront, le siècle extraordinaire, dont Jean-Jacques Rousseau fait l'éloge commencera, quand les gens vagabonderont dans le désert, et sans le support des autres, ils deviendront faibles, seront dévorés par les bêtes sauvages et, enfin, ils disparaîtront tous. Même si on est honnête, mais si on n'est pas utile pour l'humanité, on est digne de mépris. <sup>35</sup>

La polémique avec Rousseau découvre le côté fascinant de l'évolution intérieure de la pensée philosophique de Sumarokov. Rationaliste et critique ardent de la sensualité au début de sa carrière artistique, Sumarokov essaie de préserver l'éthique et la politique du bon sens et de l'absolutisme. Vers la fin de sa vie

---

35

Но пусть Мораль такова будет, какая требуется; следует ли из того, что только едина Мораль миру потребна? Ежели весь род человеческий честен будет, и все ссоры, раздоры, брани, войны и всё то, что против божества и человечества вооружается, пресечётся и только благополучия увидим на свете, что все мы честные будем, мало ещё для общия пользы сие благополучие. Потребны будут знания, без которых общества устоять не могут. Общества разрушатся, люди рассеятся, и настанет небывалый век, Жаком Руссом похваляемый, человеки странствовать будут по пустыням и, без вспоможения друг другу будучи малосильны, предадутся на снадение зверям и все напоследок исчезнут. Кто как ни честен, но, ежели он бесполезен роду человеческому, достоин презрения.

Ibid, стр. 153-154.

artistique il découvre pourtant que l'état est beaucoup plus menacé par le despotisme du tyran que par l'égoïsme de l'individu.

En Russie, apparaissent au milieu du siècle de nombreuses imitations de La Nouvelle Héloïse de Rousseau. Les sujets de ces romans russes sont empruntés à Rousseau. L'intrigue et les caractères des jeunes héros ressemblent beaucoup à ceux de l'histoire de Julie et de St - Preux. Comme chez Rousseau, on y trouve des descriptions de voyages, des moralisations, de longs monologues.

Le premier signe important de l'influence de La Nouvelle Héloïse sur la littérature russe fut le roman de Fedor Aleksandrovich Emin (1735-1770), Les lettres d'Ernest et de Doravra (Письма Эрнеста и Даравры). Parmi tous les auteurs - imitateurs, Emin était peut être le plus populaire. On continua à lire ses oeuvres même au début de XIXème siècle, et son nom fut mentionné par Pouchkine lui-même dans son petit poème La Maissonette à Kolomna, dont l'héroïne, Parasha, "avait formé ses goûts en lisant les oeuvres d'Emin". <sup>36</sup>

Emin était une figure intéressante non seulement en tant qu'écrivain, mais aussi en tant que personne. Véritable aventurier, il a beaucoup voyagé et visité l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il était né orthodoxe mais, à un moment particulier de sa vie, il s'est converti

---

<sup>36</sup> А. С. Пушкин, Полное Собрание Сочинений, Академия Наук СССР, Москва - Ленинград, 1950.

à l'islamisme, pour revenir ensuite à l'orthodoxie. En Russie, il passa du service du libertain N.I. Panin à celui du réactionnaire G. Orlov. Il fut d'abord traducteur de romans d'aventures, ceux les plus conformes à son tempérament. Il passa ensuite de la traduction à la composition originale. Son oeuvre fut profondément influencée par le sentimentalisme.

Les lettres d'Ernest et de Doravra étaient une imitation non dissimulée de la Nouvelle Héloïse de Rousseau. La plupart des idées essentielles et le sujet même sont empruntés à l'écrivain français. Le roman d'Emin est l'histoire d'amour d'Ernest et de Doravra. C'est un amour malheureux, à cause des conditions sociales différentes des deux amoureux : elle est riche, il est pauvre. Comme La Nouvelle Héloïse, le récit d'Emin est un roman épistolaire. Comme chez Rousseau, les lettres des amoureux sont très personnelles et sont remplies de descriptions de sentiments et de souffrances profondes. Il semble parfois que tout va peut-être enfin s'arranger. Dans un épisode du roman, Ernest obtient un emploi de secrétaire d'ambassade et les amants peuvent enfin être réunis. Mais un obstacle nouveau se présente aussitôt quand ils découvrent que la femme d'Ernest, qu'il croyait morte, est encore en vie. Dès ce moment le roman se poursuit avec la description d'autres épisodes romanesques, d'autres mariages et d'autres morts. A la fin du récit Doravra cesse d'aimer Ernest qui reste inconsolable et toujours amoureux d'elle.

Même d'après ce court résumé, on ne peut nier que le style, la forme et le sujet de ce roman russe doivent beaucoup à la Nouvelle Héloïse. Toutefois Emin n'accepte pas sans objections toutes les

idées de Rousseau : ainsi il s'oppose au penseur français quand il souligne l'importance de la classe des marchands qu'il décrit comme des personnes utiles, douées d'un esprit d'initiative. Contrairement à Rousseau, Emin défend également le principe de la propriété privée.

Denis Ivanovich Fonvizine (1745-1792), l'un des plus importants écrivains russes du XVIIIème siècle, consacra beaucoup de place , dans ses lettres écrites de l'étranger, à la description de la mort de Rousseau, pour lequel il éprouvait une grande sympathie. A ce moment-là, Fonvizine se trouvait précisément à Paris.

D. Fonvizine distinguait J.-J. Rousseau des Encyclopédistes qui lui semblaient des personnes moralement instables et sans principes. Il louait Rousseau pour son honnêteté et son désintéressement. L'oeuvre de Fonvizine Aveu sincère de mes actes et de mes pensées, écrite au début des années quatre-vingt-dix, était fortement influencée par les Confessions. Au début de l'Aveu, il admet lui-même qu'il avait suivi la tradition de Rousseau. Cependant, cet écrivain satirique russe, atteint de paralysie, éprouve, à ce moment de sa vie, des remords religieux, et il oppose ses mémoire à l'oeuvre de l'écrivain français de la manière suivante :

Jean-Jacques Rousseau publia des Confessions dans lesquelles il révéla tous ses actes et toutes ses pensées depuis sa plus tendre enfance, autrement dit il rédigea des aveux, pensant que son livre dont

il n'avait pas existé de semblable avant lui, n'aurait pas non plus d'imitateurs.

"je veux, en me dépeignant moi-même, dit Rousseau, montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature." Voilà l'héroïsme de Rousseau dans ses Confessions.

Mais moi, approchant la cinquantaine, ayant franchi, par conséquent, la moitié de ma vie et frappé d'une grave maladie, j'estime qu'il est peu vraisemblable qu'il me reste le temps de faire pénitence : qu'il n'y a donc pas, pour cette raison, d'autre acte héroïque dans mes confessions que le repentir chrétien : je dévoilerai en toute sincérité les secrets de mon cœur et déclarerai publiquement mes impiétés . . . . 37

---

37

Славный французский писатель Жан-Жак Руссо издал в свет "Признания", в коих открывает он все дела и помышления свои от самого младенчества, - словом, написал свою исповедь и думает, что сей книги его как не было примера, так не будет и подражателей. Я хочу, говорит Руссо, показать человека во всей истине природы, изобразив одного себя. Вот какой подвиг имел Руссо в своих произведениях. Но я, приближаясь к пятидесяти летам жизни моей, прешед, следственно, половину жизненного поприща и одержим будучи трудною болезнью, нахожу, что едва ли остаётся мне время на покаяние, и для того да не будет в признаниях моих никакого другого подвига, кроме раскаяния христьянского : чистосердечно открою тайны сердца моего и беззакония моя аз вовещу. . . .

Д. И. Фонвизин, Полное Собрание Сочинений, Художественная Литература, М-Л, 1959, т. 2, стр. 81.

Dans l'Aveu sincère, le satiriste russe Fonvizine qui avait reconnu l'impiété répandue dans l'oeuvre de Voltaire et trouvé en Rousseau le défenseur des valeurs chrétiennes jugea cependant insuffisante la religiosité de son modèle.

La plus célèbre comédie de Fonvizine, le Mineur ou Le Dadais (Недоросель), l'un des chefs-d'oeuvre de la littérature russe, fut fortement influencé par Rousseau. Le destin, le caractère et les principes moraux de Starodoum (littéralement : pensant à la manière d'autrefois), l'un des héros de cette pièce, ressemblent beaucoup à ceux de Wolmar, le mari de Julie (La Nouvelle Héloïse). Les deux héros sont des hommes de bon sens et de grande vertu. Comme Wolmar, Starodoum n'est plus jeune. Il est revenu de Sibérie où, après avoir quitté la capitale qui l'avait mécontenté, il fait des affaires pendant quelques années et, visiblement, avec succès. Wolmar de son côté, avait vécu en Russie et avait failli être déporté en Sibérie.

Starodoum est l'un des héros préférés de Fonvizine. Il y a des témoignages selon lesquels Fonvizine, qui fut un acteur de talent, joua lui-même un jour dans sa propre pièce le rôle de Starodoum et eut plus tard, l'intention d'éditer une revue sous le titre l'Ami des honnêtes gens ou Starodoum, dans laquelle ce dernier aurait figuré comme porte-parole des idées de Fonvizine. Ainsi, il est possible que le personnage préféré de l'écrivain satirique russe ait été créé sous l'influence de Rousseau.

Une attitude quelque peu ironique à l'égard des idées de Rousseau se fait jour dans d'autres oeuvres de Fonvizine : l'Epître à mes serviteurs Choumilov, Vanka et Petrouchka et de l'Epître à

Iamchtchikov, dont le texte ne nous est pas parvenu dans son intégralité. Vanka, le héros de l'Épître à mes serviteurs nous peint une image réaliste de l'imperfection de la société, quand il dit que pour l'argent et le pasteur et l'agneau sont prêts à tromper le Seigneur lui-même. Dans l'Épître à Iamchtchikov, le père du destinataire est "un poète illettré, un philosophe sans pensées". Il n'a jamais lu Rousseau, mais il est tombé immédiatement d'accord avec lui parce qu'il croit, que les sciences corrompent le monde.

Ainsi, malgré leur profonde admiration pour l'oeuvre de Rousseau, Fonvizine comme Sumarokov refuse de suivre le philosophe dans sa condamnation de la civilisation et du progrès. Fonvizine ironise non pas tant sur Rousseau que sur ses disciples vulgaires, qui étaient, d'ailleurs, très nombreux en Russie. Contredisant Rousseau, Fonvizine défend à son tour le commerce et les marchands (par exemple, dans son article "La noblesse commerçante opposée à la noblesse d'épée"). Les appels de Rousseau à la sincérité éveillent aussi des doutes chez Fonvizine, car l'écrivain satirique russe ne croyait guère en qualités de l'homme naturel, du "sauvage".

Radichtchev (1749-1821) découvrit dès sa jeunesse plusieurs écrivains français du siècle des Lumières et en particulier Rousseau. Dans le cas de Radichtchev, la rencontre avec l'oeuvre de Rousseau ne résulta pas en une imitation ou une assimilation passive de la manière du philosophe; elle provoqua plutôt un besoin d'explication

et d'interprétation qui le conduisit à l'élaboration de son propre système.

Rousseau est mentionné une douzaine de fois dans les Oeuvres Complètes de Radichtchev<sup>38</sup>. Parmi les grands écrivains, il vient immédiatement après Voltaire, qui y figure une vingtaine de fois. Dans l'oeuvre de Radichtchev les idées rousseauistes se reflètent de diverses manières. Chez lui, nous trouvons des reminiscences de Rousseau dans le Journal d'une semaine, dans la Vie de Fedor Ouchakov et dans le Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou.

L'influence de Rousseau, que Radichtchev pratiquait beaucoup, est sensible partout et sa présence est diffuse. La compréhension matérialiste de la nature a conditionné son attitude envers Rousseau. Le philosophe français est constamment subi et refusé tout à la fois, et cette ambivalence de l'attitude de Radichtchev ne se dissipera jamais. D'ailleurs, on peut relever cette ambivalence de sentiments à l'égard de Rousseau non seulement chez Radichtchev, mais ainsi chez Karamzine, chez Catherine II et probablement chez tous les Russes de cette époque et des années qui suivirent.

Radichtchev prend très au sérieux les principes essentiels de Rousseau qu'il considère, sans conteste, comme un combattant pour la justice et l'émancipation de la personne humaine. C'est ce qu'appréciaient en Rousseau tous les représentants de l'avant-garde de la culture russe. Comme Rousseau, Radichtchev croyait que la

---

<sup>38</sup> Joseph Suchy, "Rousseau et Radichtchev", Rousseau et Voltaire en 1978, Actes du Colloque International de Nice (Juin 1978) (Genève-Paris : Editions Slatkine, 1981), 280-292.

nature humaine est bonne et que c'est l'injustice sociale qui donne la naissance à tout le mal. Cependant Radichtchev n'est pas d'accord avec Rousseau sur la question du conflit entre l'individu et la société. Au contraire de Rousseau, il montre que l'intérêt de l'individu ne s'oppose pas à la société. La nature humaine est égoïste, mais cet égoïsme n'est pas antisocial; il devient plutôt une force commune, qui mène à la réalisation du bonheur individuel. Ce bonheur individuel coïncide avec le bonheur social plus qu'il ne s'y oppose.

Les oeuvres de Radichtchev sont toutes, ou presque toutes, polémiques. Il argumente avec Rousseau en ce qui concerne le rôle de Pierre le Grand dans l'histoire russe. Dans le passage connu du Contrat Social (II, 8) cité plus haut Rousseau développe son idée que Pierre avait seulement le génie imitatif et non pas le vrai génie qui sait créer. L'auteur rend le tsar responsable du développement futur de la Russie, de sa "dénationalisation" ultérieure et, selon lui, la Russie ne sera jamais authentiquement civilisée parce qu'au lieu de développer le génie natif des Russes, Pierre le Grand leur a imposé des modèles étrangers; la conséquence en sera que cet immense empire finira par être dominé par l'Asie. Dans son oeuvre, Les Considérations sur le gouvernement de Pologne, Rousseau insistera de nouveau sur l'obligation du souverain d'avoir à préserver le caractère national du pays qu'il gouverne.

Ces idées rousseauistes sur la nocivité des idéologies et des moeurs étrangères importées dans un pays pour y être imposées, seront largement développées en Russie et même par les slavophiles au dix-neuvième siècle. Radichtchev, de son côté, discute ce point de vue dans Une Lettre à un ami de Tobolsk. Cette oeuvre parut en

1790, mais l'auteur dit l'avoir composée en 1782, à l'occasion de l'inauguration de la statue équestre de Pierre I. Examinant les divers aspects du règne du réformateur de la Russie, Radichtchev conclut que le titre de "Grand" qui lui fut attribué est mérité. On doit compter à l'actif de Pierre d'avoir communiqué le mouvement à cette immense masse amorphe qui composait la Russie, et d'avoir dompté l'esprit anarchique qui y régnait. Mais l'auteur ajoute que cette gloire aurait été plus grande, s'il avait protégé et affermi la liberté individuelle de ses sujets.

Dans une lettre à Alexandre R. Vorontosov, son protecteur, Radichtchev se demande, en effet, dans quelle mesure on a le droit de civiliser un pays par la force, et il constate que, fort heureusement, le coeur de l'homme primitif résiste très longtemps aux déformations de la science et de la technique qui lui sont imposées de l'extérieur:

Ces gens seraient d'autant plus heureux si, même au fond des bois, ils étaient plus ignorés. Oui, je le dirai : l'étendue des connaissances des peuples policés ont arraché des millions d'hommes au bonheur primitif, au bonheur de la nature si je puis m'exprimer ainsi, à la vie tranquille et simple; car le passage forcé d'un état à un autre, quand même meilleur, n'est souvent sensible par son bon côté souvent qu'après des siècles, et, souvent aussi, le joug imposé par la transmutation d'une condition pèse encore dans une génération éloignée, qui goûte déjà les fruits provenus de cette transmutation. Tant l'homme de la nature se conserve intact dans l'homme en société.<sup>39</sup>

---

<sup>39</sup> А.Н. Радищев, Полное собрание сочинений (М-Л : Академия Наук СССР, 1952) 3 : 424-425. (Texte en français par R).

Radichtchev ne désire évidemment pas que l'homme retourne en arrière et redevienne sauvage, mais il est persuadé, pour l'avoir mal lu, que tel est l'idéal de Rousseau, ce qui est bien sûr inexact :

Vivant dans les vastes forêts de la Sibérie, parmi des bêtes fauves et des peuplades, qui souvent n'en diffèrent que par les articulations d'un langage, dont ils ne savent pas même apprécier la valeur, je finirai, je crois, par devenir l'homme heureux de Rousseau et je marcherai à quatre pattes.<sup>40</sup>

Il signale aussi contre l'exaltation de la sensibilité, qui d'après lui, est dangereuse, surtout pour les jeunes. Il veut sans doute mettre en garde contre les effets d'une sensibilité excessive qui se manifeste simplement chez les uns en une affectation et une pose, mais peut aussi devenir chez les autres une invitation à la passivité et une résistance diminuée devant les assauts de la société :

Ce monsieur Rousseau est, à ce qu'il me paraît à présent, un auteur dangereux pour la jeunesse; non dangereux, comme on le prend ordinairement, dans ses principes, mais dans ce qu'il est un maître d'exercice très habile en fait de sensibilité . . . .<sup>41</sup>

Malgré la critique de quelques idées centrales de la philosophie de Rousseau, Radichtchev appréciait énormément la pédagogie du

---

<sup>40</sup> Ibid, 425. (Texte en français par R).

<sup>41</sup> Ibid. (Texte en français par R).

philosophe français, et professait la plus grande estime pour les principes énoncés dans l'Emile. Dans une lettre importante, datée de 1791, adressée de Sibérie où il était en déportation, à ce même Alexandre Vorontsov, Radichtchev écrit que : "... L'Europe doit à Rousseau la révolution qui s'est opérée dans son éducation générale". Selon Radichtchev, Rousseau est un promoteur de la vraie révolution, de la seule révolution qui puisse agir en profondeur : celle qui transforme les esprits, celle qu'on réalise par le moyen de la pédagogie.

Il est un point sur lequel Radichtchev ne se contente pas de se dissocier de Rousseau : c'est celui du régime politique. L'auteur croit que la rationalisation de Rousseau a fait beaucoup de mal. Radichtchev réfute les idées exprimées par Rousseau dans le Contrat Social . Il n'est pas d'accord avec la phrase de Rousseau : "S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement; un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes".<sup>42</sup> Radichtchev, au contraire, souligne sans cesse l'obligation de l'Etat et du souverain, représenté par une seule personne ou par un groupe, d'oeuvrer en vue du bonheur des citoyens, de respecter et de défendre les droits de l'individu. Pour Rousseau, citoyen et homme ne sont pas synonymes, mais la position de Radichtchev est résumée dans ce qui suit : "La loi positive ne supprime pas, ne doit pas et,

---

<sup>42</sup> Contrat Social, 3 : 4.

d'ailleurs, n'a pas toujours la force de supprimer la loi naturelle....".<sup>43</sup>

A son tour Nikolas I. Novikov (1744-1816), homme de progrès et figure principale de la franc-maçonnerie russe du XVIIIème siècle, fut inspiré par les idées philanthropiques de Rousseau et s'efforça de créer des "magasins" de blé (entrepôts) pour les paysans affamés. Dans ses dernières revues, La lumière de l'aube, Le travailleur au repos, etc., il développe nombre d'idées rousseauistes. Il est intéressant de remarquer que Novikov a édité pour la deuxième fois toutes les traductions de Rousseau qui existaient en Russie, et a continué à éditer les nouvelles traductions qui paraissaient continuellement. Les imitations des oeuvres de Rousseau étaient, elles aussi, publiées dans les revues maçonniques. Les Francs-maçons, qui jouaient un rôle important dans la pensée sociale et philosophique russe de la fin du siècle, avaient cependant à l'égard de Rousseau une attitude assez ambiguë. Le plus souvent elle lui fut hostile car, selon eux, l'homme est par nature pervers et antisocial. La pédagogie des Maçons, se basant sur l'obéissance et la suppression de l'individualité, se trouve en directe opposition à la pédagogie rousseauiste. Cependant leur sens profond des valeurs humaines ne fut pas insensible à l'intérêt que l'écrivain français portait au monde

---

<sup>43</sup> "Закон положительный не истребляет, не долженствует истреблять и немощен всегда истребить закона естественного.... ". Радищев, 3 : 10.

intérieur de l'homme et aux questions de perfectionnement moral. La haine des richesses et la propagation de l'égalité donnaient un caractère utopique à la plupart des oeuvres de Rousseau, qui devait être très attirant pour les Maçons russes, dont le goût pour l'utopie est indiscutable. C'est pourquoi ils s'intéressèrent davantage au côté social et moral de l'oeuvre de Rousseau, qu'aux constructions purement politiques.

A la fin du XVIIIème siècle, Ivan Andreyevich Krylov (1769-1844), le futur célèbre fabuliste, avait souvent recours à la parodie. Krylov ne partagea pas l'idéalisation de "l'état naturel" du siècle d'or de l'humanité. Dans sa nouvelle Kaïb, il tourne en dérision de semblables idées. Le héros principal est un monarque oriental, totalement ignorant de la vie réelle de son peuple, mais qui, néanmoins, rêve du sort enviable des bergers et des bergères vivant heureux au sein de la nature. Afin de connaître la vie réelle de son pays, Kaïb y entreprend un voyage incognito et, de manière inattendue, il rencontre un véritable pâtre: "Sur la rive d'un ruisseau, il vit une créature sale, brûlée par le soleil et couverte de taches de boue. Le calife se demanda s'il s'agissait là d'un être humain, mais il s'en convainquit bientôt à la vue de pieds nus et d'une barbe". Le pâtre était en train de mouiller dans l'eau du ruisseau une croûte de pain rassis, afin de pouvoir la mâcher plus facilement. Il était affamé et la bergère, sa femme, était allée en ville vendre leur dernier poulet. Ainsi, à la suite de Radichtchev, Krilov démasque l'utopie de la vie simple et le tableau idyllique

ironiquement se transforme en son contraire. L'auteur semble imiter Voltaire et le Mondain par son ton burlesque et il démystifie le héros des bergeries: "Son air, écrit-il, était aussi stupide que sa mise était pauvre."

Les écrivains et hommes politiques russes furent unanimes à rejeter en Rousseau l'adversaire de la civilisation. Pour la Russie, où les paysans étaient asservis et privés de toute défense légale, où la bourgeoisie était faible et pratiquement sans droits, le problème des vices de la civilisation et de la culture ne pouvait encore se poser. A ce moment de l'histoire russe la civilisation et ses buts restaient encore une grande justification de l'idée de progrès. On peut dire que Rousseau a "éduqué" la littérature russe de la fin du XVIIIème siècle dans l'esprit de l'humanisme, qui par la suite, devait s'épanouir en elle si généreusement.

## Deuxième Chapitre

### La formation de Karamzine

1. **Le Siècle des Lumières en Russie et le mouvement du sentimentalisme;**
2. **La franc-maçonnerie en Russie et son inspirateur Novikov;**
3. **N.M. Karamzine, sa biographie et les débuts de sa carrière littéraire.**

Saint - Pétersbourg, fondée par Pierre le Grand en 1703 et érigée selon les plans de l'architecte français Alexandre Leblond, continue d'accroître son pouvoir, son prestige et ses richesses, et devient enfin la capitale de "toutes les Russies" en 1715. Cette "faute brillante de Pierre", comme dira Karamzine dans ses Mémoires, est devenue le centre de la vie politique et culturelle du pays. Située près de la frontière de l'Empire, la capitale admirait l'Europe et comme une courtisane insatiable, elle achetait tout ce qu'elle ne pouvait pas séduire vers ses côtes : sculptures de Paulo, Irelli et Baratta; statues grecques, urnes scandinaves. De nombreux architectes étrangers - Quarenghi, Trezzini, Rastrelli, Vallin de la Mothe - y construisaient des édifices de style baroque et classique : l'Amirauté (1704-1723), le palais Anitchkov (1742-1753), le palais Vorontsov (1749-1757), le palais d'Hiver (1754-1785), le palais de Marbre ( 1768-1785), les cathédrales de Saint-Pierre et Saint-Paul (1713-1721), Saint-Alexandre-Nevski (1778-1789), ect. La France, encore baignée de l'aura du Roi Soleil, était la plus attirante; le classicisme français du XVIIème siècle dictait ses formes et ses idéaux au classicisme russe du XVIIIème siècle. St.-Pétersbourg

était devenue, comme son nom, une ville presque étrangère, plus proche dans ses manières et son esprit de l'Europe que de la Russie.

Moscou, d'un autre côté, restait simplement et authentiquement russe. Son passé était inséparable de l'histoire du peuple russe, de ses églises, de ses rues, de ses bâtiments, et des ruines, sur lesquelles ses bâtiments étaient reconstruits, témoignant en silence des souffrances et du sang qui avaient créé la nation. Centre de la religion orthodoxe, dépôt des icônes miraculeuses, la patrie des héros légendaires, Moscou, fière et obstinée, s'attachait au passé, aux anciennes manières et aux vieilles coutumes; elle semblait être déterminée à glorifier toutes choses russes en dépit des modes étrangères et en dépit de ce qu'elle considérait comme la décadence de St.-Pétersbourg.

Il n'est pas surprenant alors qu'une rivalité se soit développée entre les deux "capitales" dans les sphères sociales et culturelles, qu'elle devînt même très prononcée pendant les dernières décennies du XVIIIème siècle. Le préromantisme anglais, français et allemand trouva son chemin sur le terrain russe vers 1760 : Thomson et Young, Gessner et von Haller, Richardson, Rousseau, Fielding, Goethe, Meissner, Lillo, Lessing ne sont que quelques-uns des poètes, romanciers et dramaturges, dont les écrits furent traduits en russe ou distribués dans leur version française. Pendant les dernières décennies du XVIIIème siècle, le développement économique accéléré, l'accroissement de l'importance de certaines classes sociales inférieures, accompagnés de la diffusion des idées égalitaires dans certains cercles de la noblesse firent paradoxalement de Moscou la ville la plus susceptible en Russie

d'assimiler les nouvelles tendances sentimentales et mystiques venant d'Allemagne, de France et d'Angleterre. C'est à Moscou que ces idées nouvelles trouvèrent les conditions les plus favorables à leur développement futur. Ce qui était unique à Moscou à ce moment-là, c'était la création de tout un éventail de lecteurs venant de différentes classes sociales et s'intéressant aux nouvelles de la culture, du commerce et de l'économie. I. I. Dmitriev, ami de Karamzine et poète préromantique, s'aperçut en 1789 que ce n'étaient pas seulement "les gens éduqués" qui lisaient, mais aussi "les marchands, les soldats, les esclaves et les vendeurs de pain."<sup>1</sup> Les Francs-maçons, les professeurs de l'Université, les représentants des différentes organisations culturelles de Moscou, les poètes, les dramaturges, les romanciers - les hommes qui étaient responsables du Siècle des Lumières en Russie, appartenaient dans leur majorité à la noblesse; ils trouvèrent cependant que le climat artistique de Moscou était le plus favorable à la création et à la réception de leurs oeuvres. C'est dans leurs cercles intellectuels de Moscou qu'on observe la formation de la nouvelle classe sociale de l'intelligentsia.

Le Siècle des Lumières en Russie embrasse toute une époque et devient le stimulant principal du développement artistique du pays. La croyance profonde aux possibilités illimitées de l'esprit humain, la soif de la connaissance et la lutte contre le fanatisme, éléments typiques du Siècle des Lumières sont aussi très importantes dans

---

<sup>1</sup> Иван Иванович Дмитриев, Взгляд на мою жизнь [Le regard sur ma vie] (Москва : Типография В Готье, 1866), 34.

les oeuvres des grands écrivains russes du XVIIIème siècle. Comme en Europe Occidentale, le Siècle des Lumières en Russie ne fut pas uniforme; il y eut plusieurs étapes dans son développement et il consista en courants et divisions variés. De plus, il existait à l'époque en Russie d'autres mouvements, qui tout en étant proches des Lumières restèrent toujours marginaux sinon extérieurs au courant principal. En conséquence, l'oeuvre de certains écrivains très différents se trouve associée, malgré tout, au Siècle des Lumières en Russie. Les idées nouvelles ont trouvé leur expression en littérature dans la tendance contre la poésie syllabique et les nouvelles narratives du XVIIème siècle. Les oeuvres nouvelles furent produites par des écrivains tels que Feofan Prokopovich, Antioch D. Kantemir, Vasily K. Trediakovsky, Mikhail V. Lomonosov et Aleksandre P. Sumarokov. Entre 1760 et 1770, plusieurs écrivains apparurent sur la scène littéraire russe; parmi les plus importants on peut citer Alekander N. Radischchev, Denis I. Fonvizine, Nikolay I. Novikov, Mikhail M. Kheraskov, Mikhail N. Muraviov. Possédant une connaissance profonde de la littérature de l'Europe Occidentale et plus spécialement des chefs-d'oeuvre français, ces écrivains propagèrent les idées du Siècle des Lumières et donnèrent à ces idées humanistes un contenu nouveau dans le cadre du classicisme littéraire russe. Les tendances littéraires nouvelles apparaissent de plus en plus souvent dans leurs ouvrages. Les odes "philosophiques" de Kheraskov, par exemple, se distinguent des odes classiques contemporaines par leurs thèmes : la qualité fugitive de la vie humaine, la futilité de toutes choses du monde, la glorification de la vie humble et l'aspiration à la vertu. Ces thèmes,

qui font penser à Sumarokov, représentent une réaction devant une réévaluation des valeurs morales et sociales qui s'opérait au fond du Classicisme. La poétique de Kheraskov, n'est pas encore devenue la poésie d'émotion : ses odes étaient trop rationnelles, trop pleines de réflexions abstraites, laissant peu de place à l'individu. Les changements qui s'effectuaient dans l'esprit des hommes de lettres en Russie au XVIIIème siècle sont même plus apparents dans l'oeuvre de Muraviov, le précurseur des écrivains des années 1790 - 1800, période directement liée à Karamzine. La poétique de Muraviov est peu à peu arrivée jusqu'au culte des sentiments, tandis que "l'âme sensible" devient un attribut indispensable du vrai poète. Selon Muraviov, tout dans le monde est illusoire et vain, seul le moment est important. Bien que la conception du temps ait une importance primordiale pour les auteurs classiques, nous voyons chez Muraviov une nouvelle conception du monde où tout est dans un état de flux constant, où rien n'est permanent, et où chaque moment possède une couleur distincte. Les thèmes que l'on rencontrait auparavant chez Kheraskov, trouvent une fraîcheur inattendue dans l'oeuvre de Muraviov, où les motifs philosophiques deviennent une partie organique de toute sa poésie, dans ses aspects les plus variés. Son style et son attitude envers la langue changent constamment afin de mieux refléter les fluctuations des émotions et des sentiments de l'auteur. Les changements qui ont eu lieu dans la littérature russe pendant les années 1770 et 1780 n'étaient pas homogènes, bien que toutes les conditions favorables au développement du sentimentalisme russe soient déjà présentes, même avant qu'il ne devienne un mouvement littéraire distinct. Ces vagues tendances se

sont cristallisées dans l'oeuvre de Karamzine, en formation pendant la période où tous les signes et toutes les caractéristiques particulières du sentimentalisme étaient déjà présents, sous une forme encore incomplète.

A Moscou, centre de cette brillante renaissance culturelle, fleurissait le mouvement socio-culturel de la Franc-maçonnerie. Caractérisée par la complexité et les contradictions dans son idéologie, sa philosophie et sa culture, la Franc - maçonnerie se répandit rapidement en Russie vers la fin des années 1770 et le début des années 1780. Le mouvement comprenait plusieurs courants, dont le plus important était lié au Siècle des Lumières, et a joué un rôle très significatif dans l'histoire de la culture russe. Le mouvement maçonnique de Moscou était également étroitement lié à l'Université et à ses cercles intellectuels. De nombreux administrateurs et professeurs de l'Université de Moscou étaient aussi des Maçons, et beaucoup de Maçons jouaient un rôle important dans la vie universitaire. Novikov, la tête et l'inspirateur du mouvement, par exemple, était aussi le directeur de la typographie de l'Université. Il n'est pas surprenant que les jeunes Russes, qui appartenaient au cercle universitaire et au mouvement des Maçons, aient subi une endoctrination intellectuelle remarquablement identique, car l'Université et le mouvement étaient orientés vers le nouveau goût littéraire venant d'Allemagne, d'Angleterre et de France. La plupart des professeurs de l'Université étaient des étrangers, ou des Russes européanisés, qui initiaient leurs étudiants à la philosophie, à l'esthétique et à la littérature européennes contemporaines. La philosophie maçonnique a joué un rôle

important dans l'orientation vers le mysticisme, l'occultisme et même l'obscurantisme, caractéristique de la vie intellectuelle de Moscou pendant les années 1870 et 1880. Les Maçons subirent en effet l'influence des développements mystiques qui eurent lieu à l'intérieur du mouvement en Allemagne, et propagèrent fidèlement ces idées à travers leurs publications et leurs activités. Malgré ces tendances mystiques et occultistes, les Maçons de Moscou offrirent à leurs jeunes participants une éducation approfondie dans le domaine de la traduction, de l'écriture et du journalisme. Les nombreux groupes intellectuels de l'Université de Moscou étaient organisés et subventionnés directement par les Maçons.

Novikov, la tête et l'inspirateur du mouvement de Franc-maçonnerie quitta St.- Pétersbourg en 1779 pour s'installer à Moscou où il fut nommé directeur de la Typographie Universitaire. Pendant son séjour à Pétersbourg il obtint un succès remarquable grâce à sa publication de plusieurs revues populaires. Pour lui, la conception de l'écriture pourrait être résumée comme la capacité de communiquer les idées d'une façon directe et précise. La création de la langue littéraire, de la simplicité, de la clarté et du réalisme, attribués d'habitude à Karamzine, a ses origines dans les revues de Novikov. Après son arrivée à Moscou, Novikov utilisait sa vieille méthode pour créer des revues au style simple et populaire, capables d'attirer les lecteurs des classes basse et moyenne, ce qui lui apporta même plus de succès qu'à Pétersbourg.

Travaillant avec les jeunes participants talentueux des sociétés littéraires de l'Université de Moscou et financé par les Maçons, Novikov publia toute une série de revues et de livres, qui

représentaient une large partie des publications de tout le pays. En 1788, sur 336 ouvrages publiés en Russie, 155, soit 41%, sortirent de la Compagnie Typographique de Novikov. Pendant les trois premières années de la direction de Novikov, la Typographie Universitaire publia et vendit plus de livres que pendant les vingt-cinq ans de son existence avant l'arrivée de Novikov. Les activités de ce grand humaniste n'étaient pas limitées à l'édition des livres et des revues; il continua son oeuvre en ouvrant des librairies à Moscou et dans d'autres villes de Russie : Poltava, Simbirsk et Tambov. Le but primordial de Novikov était de mettre le matériel éducatif dans les mains des masses; à ce point de vue, il restera pour toujours le symbole du Siècle des Lumières en Russie.

Les ouvrages publiés par Novikov étaient très variés : livres sur les sciences et l'histoire, oeuvres d'auteurs russes et traductions d'écrivains étrangers, y compris les nombreuses oeuvres de Rousseau et Voltaire. On y trouvait beaucoup de livres mystiques, ce qui témoignait de l'intérêt des Maçons pour l'occultisme et le cabalisme et leur recherche de la "vraie" religion. Vers la fin des années 1770 et le début des années 1780, les signes de conflits philosophiques et esthétiques firent leur apparition à travers les pages des revues de Novikov, telles que Lumière du matin [Утренний свет] (1777-80), Revue Mensuelle de Moscou [Московское ежемесячное издание] (1781) et la Lumière du soir [Вечерняя заря](1782). Ces revues, qui ne se ressemblaient pas du point de vue littéraire, étaient néanmoins toutes liées au sentimentalisme. Les Maçons, qui attachaient une grande importance à la connaissance et au perfectionnement humains, étaient

profondément attirés par les ouvrages qui traitaient d'expériences émotionnelles, de changements de sentiments, de conflits intérieurs et de transitions délicates d'un état psychologique à un autre. Les tendances des Maçons russes à l'analyse des sentiments sont surtout apparentes à travers leurs lettres. Les oeuvres de la littérature épistolaire européenne, comme la Nouvelle Héloïse ou Werther, devenaient des exemples qui étaient imités. La correspondance devint peu à peu un genre indépendant, permettant l'expression complète de réflexions morales de genre abstrait mêlée à la description des expériences et des états d'âme de l'auteur lui-même.

Pour aider Novikov dans ses activités l'Amicale Société des études,<sup>2</sup> qui contribua beaucoup au développement culturel russe, fut créée à Moscou en 1782. Novikov et ses amis, tels que Johann S. Schwartz, Alexey M. Kutuzov, Ivan P. Turgenev et Alexander A. Petrov, qui avaient fondé la Société des études à Moscou, étaient loin d'être unanimes dans leurs idées principales, mais plusieurs attitudes leur étaient communes, telles que le désir d'être utiles à leurs concitoyens. Un exemple typique de leur philosophie est l'annonce de l'abonnement à Lumière du matin, la revue dont Novikov et ses amis avaient commencé la publication en 1777. Dans cette annonce, les lecteurs étaient informés, que "les buts les plus importants des éditeurs étaient le bénéfice public moral et l'éducation "; la revue contiendra seulement "les pages" qui serviront les vraies aspirations du Siècle de Lumières. Ils écrivaient plus loin que l'argent reçu pour l'abonnement serait utilisé pour l'organisation d'écoles pour les pauvres et les orphelins, et la

<sup>2</sup> Дружественное учёное общество.

création de maisons pour les vieillards. Cette revue, qui eut un succès remarquable, était aussi très typique de toute l'activité de Novikov et de ses camarades. La Société s'engageait aussi dans toutes sortes d'entreprises philanthropiques : organisation de pharmacies et d'hôpitaux pour les pauvres, distribution de grain parmi les paysans affamés pendant les mauvaises récoltes des années 1786 et 1787, ect. En un mot, les membres de la Société travaillaient pour diffuser les sciences, les idéaux humanistes et l'éducation dans toutes les classes sociales de la Russie de la fin du XVIIIème siècle. Ils eurent du succès jusqu'à un certain point. Le plus marquant fut ce qu'ils réussirent à établir dans les esprits des jeunes intellectuels toute une série d'idéaux, qui sont devenus partie intégrante de l'héritage intellectuel russe de notre temps : une fidélité sans réserve aux principes moraux, accompagnée de la recherche du perfectionnement individuel et de la lutte pour l'amélioration des conditions sociales.

Un des produits les plus brillants de cette ambiance stimulante est Nikolai Mikhailovich Karamzine, dont la vie et la carrière littéraire sont inséparables de Moscou et de ses cercles intellectuels. C'est ici, à Moscou, dans les années 1770, qu'il reçut son éducation; c'est ici, dans les années 1780, qu'il fit son apprentissage littéraire; et c'est ici, dans les années 1790, qu'il créa les revues, les almanachs, les nouvelles et les poèmes les plus importants de toute son oeuvre. Pendant les dernières années de sa vie, où il fut obligé de quitter Moscou et de s'installer à St.-Pétersbourg, ses lettres à ses amis sont remplies des regrets de sa

"Moscou bien - aimée". Cette ville aux "coupoles d'or", qui a profondément influencé sa carrière littéraire, a laissé dans son coeur une trace ineffaçable et l'attira pendant toute sa vie.

Karamzine est né trente-cinq ans avant Pouchkine. Belinskiy, le célèbre critique littéraire russe, croyait que c'était Karamzine, qui avait amené la littérature russe dans la sphère des idées nouvelles et du nouveau style littéraire. Karamzine qui disait que les mots appartiennent à un siècle, mais que les idées appartiennent à des siècles, possédait une remarquable capacité de deviner les besoins et les aspirations de son temps. Le sentimentalisme russe aboutit à son point culminant dans l'oeuvre de Karamzine qui est devenu son inspirateur et son principal représentant. La carrière de Karamzine embrasse tout un éventail de genres littéraires et elle est caractérisée par sa diversité et ses apparentes contradictions; cependant une ligne marquée de continuité reste toujours présente à travers toute la vie artistique de l'écrivain.

Nikolay Mikhailovich Karamzine est né le 1er décembre (le 12, selon le calendrier soviétique contemporain) 1766, le deuxième de quatre enfants, dans le domaine de son père, un petit village appelé Mikhailovka dans la province de Simbirsk (province d'Uljanovsk de nos jours). On croyait que sa famille descendait du prince tartare, Kara-Murza, qui avait reçu la terre en récompense de son service au trône. Son père, Mikhail Gregorievich Karamzine, officier retraité, appartenait à la noblesse, mais n'était pas riche. Sa mère, Ekaterina Petrovna, née Pazukhina, mourut en 1770, alors que le jeune garçon n'avait que trois ans. Son père se remaria la

même année. L'enfance de Karamzine ne fut pas remarquable; elle fut plutôt typique de son milieu. Selon les moeurs de son temps, il fit ses études à la maison d'abord et apprit à lire et à écrire très tôt. Dès son enfance, il commença à apprendre les langues étrangères, le français avec l'aide d'une voisine et l'allemand avec un docteur allemand. Vers l'âge de huit ou neuf ans, il avait déjà lu L'Histoire de Rome de Charles Rollin, La Chanson de Roland en traduction de Vasilij Trediakovskiy, les fables d'Esopé et beaucoup d'autres oeuvres anciennes et modernes qu'il trouvait dans la bibliothèque de son père et qui avaient été amoureusement rassemblées par sa mère avant sa mort. Plus tard dans sa vie, Karamzine rappelait souvent que la mode des romans sentimentaux européens régnait en Russie au temps de son enfance et que cette lecture avait eu une influence profonde sur son imagination enfantine.

En 1776, le jeune garçon fut envoyé à l'école de Simbirsk, qui était dirigée par un Français, Monsieur Fauvel et où il resta un an. En 1777, âgé de quatorze ans, il part pour Moscou et devient étudiant dans la pension d'un Allemand, Johannes M. Schaden. Professeur de Morale en Philosophie à l'Université de Moscou, Schaden était le directeur de sa pension, bien connue dans toute la ville, entre les années 1731 et 1797. La méthode du Professeur Schaden était fortement influencée par la pédagogie allemande et maçonnique; dans sa pension on enseignait la morale selon les cours de Christain Fürchtegott Gellert, et le texte de Gellert Moralische Vorlesungen était utilisé comme exemple pour la formation du caractère et de la morale parmi les étudiants. Tout en faisant ses

études à la pension, Karamzine fréquentait souvent les cours de l'Université de Moscou. C'est à ce moment-là qu'il aborde sérieusement l'étude de langues étrangères et, en particulier, de l'allemand et de la littérature allemande; pour la première fois, il découvre les auteurs anglais et conçoit pour l'Angleterre une admiration dont il ne se départira jamais; il poursuit aussi ses études de la langue française. Plus tard, Karamzine se souviendra souvent des années heureuses passées à la pension et il gardera toujours l'amour de la culture et la littérature allemandes et la même admiration pour Schaden lui-même.

Karamzine quitte la pension en 1781 et bien qu'il exprime le désir de continuer ses études à l'Université de Leipzig, il entre au régiment Preobragenskiy à St. Pétersbourg, où, selon les coutumes de la noblesse de son temps il avait été inscrit par son père dès son enfance. Il reste dans l'armée jusqu'en 1784, mais il s'absente du service pendant de longues périodes entre septembre 1781 et septembre 1782, puis entre février 1783 et 1784. La raison officielle de sa démobilisation fut la mort de son père en 1783, mais, dans ses lettres au philosophe suisse Johann Lavater, Karamzine se plaignait de ce que le service militaire était un obstacle à ses études.

En 1783, Karamzine rencontre Ivan Ivanovich Dmitriev. Habitué des salons littéraires et des théâtres de la capitale, Dmitriev était déjà à cette époque un homme de lettres connu; il avait publié plusieurs poèmes originaux et des traductions et contribuait activement à quelques revues littéraires. Dmitriev parlait plusieurs langues, il connaissait bien la littérature française et admirait le

poète français Claude-Joseph Dorat. Il aimait aussi le style nouveau de poètes russes tels que V. I. Majkov, M. N. Muraviov, A. P. Sumarokov et M. M. Kheraskov. Leur amitié continuera durant toute la vie de Karamzine; dès leur première rencontre, Dmitriev devint non seulement son cher ami mais aussi son maître dans le domaine des belles lettres. Dans Le regard sur ma vie,<sup>4</sup> l'oeuvre biographique, qui est devenue le document le plus complet sur la personnalité et les activités de Karamzine pendant ses années formatives, Dmitriev écrit : "Pendant un an nous étions presque inséparables; l'inclination vers la littérature et, peut-être, quelque chose de commun dans nos qualités morales renforçaient de plus en plus notre amitié."<sup>5</sup> C'est Dmitriev, qui encouragea Karamzine à aborder sa première traduction du poème allemand "La conversation de Maria Theresa avec l'Impératrice Elizabeth sur les Champs-Élysées",<sup>6</sup> dont l'original est inconnu, et qui ne fut jamais publié. Karamzine connaissait plusieurs langues étrangères, mais celle qu'il savait le mieux était encore l'allemand. C'est sous l'influence de Dmitriev que Karamzine découvre la littérature française et russe.

Après la mort de son père, Karamzine revient à Simbirsk où, en 1784, il devient membre de la loge maçonnique la Couronne

<sup>4</sup> Взгляд на мою жизнь.

<sup>5</sup> "Едва ли не с год мы были почти неразлучными; склонность наша к словесности, может быть, что-то сходное и в нравственных качествах укрепляли связь нашу день ото дня более."

Дмитриев, 39-40.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 40

d'or<sup>7</sup>, fondée par Ivan Petrovich Tourgeniev (1752-1807), célèbre intellectuel et Maçon. Homme d'affaires arrivé et ami de Novikov, Tourgeniev était actif dans tous les projets plus ou moins importants des Maçons; il s'intéressait toujours aux jeunes gens de talent et essayait de les entraîner dans les activités maçonniques. Dès le début, Tourgeniev fut fortement impressionné par Karamzine, qui n'avait que dix-huit ans au moment de leur rencontre, et le persuada de revenir à Moscou pour y être "utile à l'humanité." Tourgeniev, qui influença profondément l'attitude morale de Karamzine, persuadait les postulants maçonniques de l'importance de sérieuses études et de la futilité de la vie du monde. Homme de lettres de grand talent, il s'intéressait beaucoup à la littérature religieuse et travailla à plusieurs traductions des marquantes oeuvres maçonniques, parmi lesquelles On Self-Knowledge de John Mason fut probablement la plus importante. Amoureux de la langue russe, Tourgeniev faisait tout son possible pour éviter les mots étrangers dans ses textes littéraires; il préférait même créer des néologismes plutôt que d'adopter des mots d'origine étrangère.<sup>8</sup> La langue utilisée dans ses oeuvres a profondément influencé le style des premiers ouvrages du jeune Karamzine et ses premières expériences dans la création de la nouvelle langue littéraire russe.

---

<sup>7</sup> Золотой Венец

<sup>8</sup> Par exemple, au lieu d'utiliser le mot "эгоизм" emprunté du français "égoïsme", Tourgeniev crée toute une série de synonymes authentiquement russes comme, "ячество", "самственность", "собсвеннолюбие", "собственночестие" ect.

Selon Dmitriev, entre 1784 et 1785, Karamzine mène la vie "d'un homme du monde"; il trouve cependant toujours le temps de lire et ses intérêts littéraires variés incluent la lecture du Taureau blanc de Voltaire, de Complaint or Night Thoughts d'Edward Young aussi bien que d'autres chefs-d'oeuvre de la littérature européenne. Au début de 1785, sous l'influence de Tourgeniev, Karamzine s'installa enfin à Moscou où Tourgeniev le présente à Nikolay Ivanovich Novikov et aux membres de son cercle l'Amicale Société des études. Karamzine s'établit dans un vieux bâtiment de brique, appartenant à la Société et situé près de la Tour de Menshekov, et devient non seulement membre de la Société, mais contribue aussi activement à la revue maçonnique La lecture pour les enfants, pour leur coeur et leur intellect<sup>9</sup>, qui fut lancée à Moscou en janvier 1786. Selon Dmitriev, la période de ses études sous la direction des Maçons "commença non seulement en tant qu'écrivain, mais aussi du point de vue spirituel",<sup>10</sup> pour ne finir qu'en 1789, quand il quitta les Maçons "à l'amiable", mais pas avant que le mouvement ne stabilise ses intérêts intellectuels et donne une direction à ses futurs développements artistiques. Les Maçons de Moscou, qui sont entrés en contact avec Karamzine pendant sa période formative, n'étaient pas unanimes quant à leur opinion sur la majorité des questions philosophiques, morales et littéraires; l'influence qu'ils exercèrent sur le jeune écrivain fut aussi variée que leurs personnalités, leur conception du monde et leur attitude envers l'art

<sup>9</sup> Детское чтение для сердца и разума.

<sup>10</sup> Дмитриеv, 41

et le rôle de l'artiste; une telle diversité rendit cette influence encore plus riche et plus féconde.

Dès son arrivée à Moscou, Karamzine se rapprocha de l'un des membres les plus actifs du cercle de Novikov, Aleksey Mikhailovich Kutuzov (1749-97). C'est à Kutuzov que Radishev a dédié son fameux Voyage de Pétersbourg à Moscou. Ils avaient fait tous deux leurs études ensemble à Leipzig et étaient de bons amis. Homme exceptionnel par la profondeur de son esprit et l'étendue de ses connaissances, Kutuzov possédait une vaste éducation, parlait couramment trois langues étrangères : le français, l'allemand et l'anglais, et avait fait plusieurs traductions, parmi lesquelles Les Nuits [Night Thoughts] d'Edouard Young, La Messiade de Frédéric Klopstock, Les Voyages de vertu [Travels of Virtue], une imitation du Voyage Sentimental [Sentimental Journey] de Laurence Sterne par Heinrich Berische et les oeuvres morales de Christian Gellert sont les plus remarquables. D'un tempérament calme et mélancolique, Kutuzov croyait au salut par la connaissance de soi. Selon lui la raison est un don du ciel, qui dirige l'homme vers la vérité, l'amour et l'espérance, mais la seule raison ne suffit pas et elle cède le pas au sentiment. Kutuzov est l'un des premiers écrivains russes attirés par le thème des émotions humaines, si évident dans plusieurs de ses oeuvres et, en particulier, dans ses traductions de Gellert, comme Sur la belle tristesse [О приятной грусти] (1781). Les traductions et les oeuvres originales de Kutuzov sont devenues les premiers exemples du sentimentalisme dans la littérature russe du XVIIIème siècle, et ont ouvert la porte au développement de ces tendances dans l'oeuvre de Karamzine. Ce n'est pas par hasard que,

quelques mois avant la parution de Sur la belle tristesse, Karamzine publie un poème profondément sentimental, intitulé La Mélancolie, imitation de De Lytle, dont le sujet et la forme ressemblent beaucoup aux traductions sentimentalistes de Kutuzov.

Kutuzov exerça aussi une influence profonde et prolongée sur la formation morale et philosophique du jeune Karamzine qui était très impressionné par la diversité de ses connaissances et par son érudition. Maçon fidèle toute sa vie, Kutuzov n'accepta pourtant pas complètement les croyances maçonniques de son temps, basées sur une conception de la nature humaine profondément vicieuse, et sur le besoin de l'homme de se transformer et de renaître psychologiquement. A ces idées, dominantes dans les milieux maçonniques, Kutuzov opposait la philosophie humaniste des grands penseurs du XVIIIème siècle et, en particulier, celle de Rousseau. Les idées de Kutuzov étaient plus proches à Karamzine; elles furent assimilées par ce dernier et devinrent partie intégrante de sa future conception du monde aussi bien que l'une des raisons de sa rupture avec les Maçons vers 1789. L'amitié entre Kutuzov et Karamzine continua pendant plusieurs années, mais elle fut interrompue par le départ de Kutuzov pour l'Allemagne. En 1787, Karamzine fut envoyé par les Maçons à Berlin pour étudier l'alchimie et il essaya en vain de voir Kutuzov. Finalement, ce dernier mourut à l'étranger, seul et oublié de tous.

Pendant ses premières années à Moscou, Karamzine devint un ami proche d'Aleksandre Andreyevich Petrov, dont l'influence sur le

jeune écrivain fut extrêmement féconde. Ces deux hommes remarquables s'étaient rencontrés pour la première fois quelques années plus tôt alors que Karamzine était encore étudiant chez Schaden mais, vers le printemps de 1785, ils devinrent de très bons amis. Un des hommes les plus érudits de son temps, Petrov était un véritable intellectuel. Il parlait parfaitement plusieurs langues étrangères, connaissait à fond la littérature européenne, et avait des goûts raffinés. Petrov ne publiait pas d'oeuvres originales, mais seulement des traductions d'auteurs anglais, français et allemands. Possédant un style exceptionnel, il traduisait tous les genres littéraires, allant de la philosophie mystique aux livres d'enfants et aux manuels de grammaire allemande. Petrov, de quelques années plus âgé que Karamzine, devint un véritable mentor pour le jeune écrivain dans le domaine des belles lettres. Sous son influence, Karamzine commença à écrire; il lui demandait souvent de lire et de corriger ses premières oeuvres littéraires, car il croyait que le goût esthétique de son ami était plus pur et plus candide que le sien.

Pendant des années les deux hommes échangèrent une correspondance très active. A travers cette correspondance, Petrov se montre un ardent enthousiaste des idées du Siècle des Lumières et un vrai militant contre l'obscurantisme. Sceptique et rationaliste, Petrov comme Kutuzov ne partageait pas les idées des Maçons sur l'humilité chrétienne et la vie humaine considérée comme préparation à la mort. Ses lettres à Karamzine sont pleines de discussions philosophiques sur la connaissance du monde et de la psychologie humaine et de références à la théorie et à la pratique des arts. Grand amateur de Charles Batteux et de son oeuvre, Les

beaux arts, réduits à un même principe (1746), Petrov suivait toujours le principe de la simplicité et du naturel dans la littérature. Il adorait la nature et croyait que le but de l'art était de pouvoir recréer la vie réelle. Il exprime ces postulats dans deux articles anonymes, qui lui sont attribués, et qui furent publiés dans La Lecture pour les enfants, sous le titre : "La correspondance d'un père avec son fils sur la vie de la campagne" ["Переписка отца с сыном о деревенской жизни"] et "La conversation sur la simplicité" ["Разговор о простоте"]. Dans l'une des ses lettres à Karamzine Petrov écrivait: "La simplicité des sentiments est plus importante que toutes sortes de rationalisations; c'est mal de comparer la nature, le génie, avec les imitations pédantiques et les falsifications guindées des esprits médiocres. Toutefois, la simplicité n'est pas la même chose que l'ignorance, réelle ou feinte. ....Je voudrais seulement dire que les règles me paraissent nécessaires aussi." 11

Il soulignait néanmoins l'importance des règles, qui guident le don naturel et l'originalité de l'artiste. Selon lui, l'étude du monde réel et de la culture générale sont aussi importantes pour l'écrivain que la compréhension de la psychologie humaine et la connaissance de soi. Son association avec Petrov permit à Karamzine de dépasser

---

11 "Простота чувствования - превыше всякого умничания; грешно сравнивать натуру, **гэниэ**, с педантскими подражаниями, с натянутыми подделками низких умов. Однако ж простота не состоит ни в подлинном, ни в претворном незнании. ....Я хотел только сказать, что правила кажутся мне нужными."  
Русский Архив (1863), 482.

son goût pour l'artificiel apparent dans ses premières oeuvres littéraires.

Grâce à Petrov, Karamzine découvre pour la première fois toute une pléiade d'écrivains, anciens et modernes, qu'il ignorait encore. Petrov stimule son intérêt pour la langue et la littérature anglaises et subit avec lui l'influence du poète allemand, M.R. Lenz, qui était à Moscou à cette époque. Lenz, grand amateur de Shakespeare, proclamait la supériorité du dramaturge anglais sur Voltaire. C'est peut-être sous l'influence de Lenz, que Karamzine tomba amoureux de Shakespeare et commença à travailler à sa traduction de Julius Caesar, publiée en 1787 par la Compagnie Typographique, et qui fut l'une des premières traductions en russe de cette pièce. Karamzine reconnut toujours que c'est grâce à Petrov qu'il avait vraiment découvert la beauté du russe et de l'allemand et toute la force et la profondeur des expressions les plus simples.

L'influence de Petrov sur le jeune Karamzine fut extraordinaire : elle est évidente dans les idées philosophiques, esthétiques et linguistiques du jeune écrivain. Karamzine n'oublia jamais le rôle, que Petrov avait joué dans sa formation artistique et il disait souvent que l'époque de leur amitié était "la période la plus importante" de sa vie. Il consacra plusieurs poèmes à son ami, dont les plus importants sont : Les poèmes anacréontiques à Petrov [Анакронические стихи А. А. Петрову] (1788), Sur la séparation d'avec Petrov [На разлуку с Петровым] (1791), et enfin, l'eulogie sentimentale sur la mort de Petrov, La fleur sur le tombeau de mon Agathon [Цветок на гроб моего Агатона] (1793).

En 1786, Karamzine commença à correspondre avec Johann K. Lavater (1741-1801), écrivain, philosophe mystique et physiognomoniste suisse. Le jeune écrivain dira, dans une de ses lettres, que la philosophie de Lavater est la " gentille symphonie pour les malheurs des autres, c'est l'amour consolateur et le tendre appel à la résignation, qui est la base du bonheur humain".<sup>12</sup> Cette correspondance, qui continua jusqu'en 1790, est très importante, car elle révèle la vaste gamme d'intérêts du jeune Karamzine et représente l'un des premiers et plus complets manuscrits de la période formative de l'écrivain. Dans ses lettres, Karamzine essaye de créer tout un genre littéraire - personnel et stylisé. Il écrit dans un Allemand qui témoigne de sa brillante connaissance de cette langue. Le contenu des lettres est profondément philosophique; il est évident que le jeune Karamzine est préoccupé par les problèmes généraux de l'existence humaine. Influencé par les idées maçonniques, il est très attiré par la psychologie et il est persuadé que le bonheur est le résultat de la connaissance de soi. Il pose plusieurs questions importantes à son ami suisse : Est-ce que la preuve de l'immortalité de l'âme existe? Quelle est la liaison entre le corps et l'âme? Quel est le but de l'existence humaine? Lavater ne peut répondre à ces questions; selon lui il n'y a pas de réponse universelle, car chacun doit trouver ses réponses en lui-même et

---

<sup>12</sup>Иа. Грот, сост, Переписка Карамзина с Лафатером (Сант-Петербург : 1894), 44.

les découvrir au long de sa route personnelle dans le monde. Karamzine cherchera ces réponses toute sa vie; parfois, il aura l'impression de les avoir trouvées mais, trop vite, cette impression fera place à d'autres analyses, doutes, croyances et désillusions.

Karamzine était entré dans la littérature russe en 1783, à l'âge de seize ans, alors qu'il était sergent du régiment Preobragenskiy. La première oeuvre imprimée de Karamzine fut Деревянная нога, traduction d'une idylle La Jambe de bois [Das Hölzerne Bein] du poète suisse d'expression allemande, Solomon Gessner. L'orientation allemande de Karamzine était conditionnée par l'éducation qu'il avait reçue à l'école du Professeur Schaden à Moscou. Gellert était l'un des écrivains préférés du professeur, et ses fables occupaient une place importante parmi les oeuvres étudiées. Il est très probable que l'oeuvre de Gessner, si proche de celle de Gellert, était également enseignée. A l'époque, l'allemand reste encore la langue que Karamzine connaît le mieux et c'est seulement plus tard que grâce à Dmitriev, il découvrira les littératures française et russe.

L'intérêt pour l'idylle a toujours existé à travers les siècles, on le trouve chez les anciens, comme Théocrite, et les modernes, comme Mme Deshoulières; c'était aussi l'un des genres préférés du classicisme. Contemporain de Jean-Jacques Rousseau, Gessner a chanté lui aussi le retour à la vie simple et innocente, sur un ton parfois trop doux et manquant de réalisme. Il connut un succès considérable en Europe Occidentale. En Russie l'intérêt pour Gessner devint très prononcé pendant la deuxième partie du siècle;

entre 1772 et 1773 M.M. Kheraskov publie les cinq idylles de l'écrivain<sup>13</sup> dans sa revue Les Soirées; <sup>14</sup> les traductions de Gessner paraissent aussi en 1778 - 1781 dans la revue Messenger de St.-Petersbourg [Санкт - Петербургский вестник] et en 1779 dans la revue La Publication mensuelle de modes [Модное ежемесячное издание]. En 1789, un an après la mort de l'écrivain, la revue La lecture pour les enfants publia la traduction d'une idylle consacrée à Gessner, suivie d'une postface, dans laquelle, en prose et en vers, on célébrait l'écrivain qui venait de mourir. Plusieurs éditions séparées de Gessner ont paru en Russie vers 1780, quand enfin, dans les années 1790 l'intérêt pour Gessner atteint son apogée, pour durer jusqu'aux années 20 du XIXème siècle.<sup>15</sup> La traduction de Karamzine reste toutefois la première et seule traduction de la Jambe de bois au XVIIIème siècle. Les autres traducteurs de Gessner

<sup>13</sup> Вечера, 2 части. СПб., 1772-1773; ч.1, стр. 60-62, 117-179, 200-204; ч. 2, стр. 17-20, 49-51.

<sup>14</sup> Les Soirées se distinguaient par la publication d'oeuvres bucoliques: pastorales, poèmes, églogues, idylles. Ce choix, aussi bien que plusieurs traductions de Shakspeare et de Young et des publications d'articles critiques sur la théorie littéraire, place Les Soirées au commencement du sentimentalisme en Russie. De ce point de vue la revue de Kheraskov devient le précurseur du Journal de Moscou [Московский Журнал] de Karamzine.

<sup>15</sup> Григорий Гуковский, Очерки по истории русской литературы и общественной мысли XVIII века. (Ленинград : Гослитиздат, 1938) 250.

В. И. Резанов, Из разысканий о сочинениях В. А. Жуковского. (Москва : Гослитиздат, 1916) 483 - 486.

préféraient ses idylles plus traditionnelles et abstraites, traitant de sujets plus conventionnels.

Le Jambe de bois occupe une place particulière parmi les idylles de Gessner, puisque son sujet se base sur un épisode de l'histoire suisse, ce qui devait attirer le jeune Karamzine car, grâce à l'influence de Gessner, Gellert et Rousseau, il avait conçu une profonde admiration pour la Suisse, pour sa culture et son système politique. Il idéalisa ce pays toute sa vie et il le visita au cours de son long voyage à travers l'Europe, dont il a résumé ses impressions dans les Lettres du Voyageur Russe [Записки Русского Путешественника], qui décrivent cette période et ses rencontres avec les grands hommes du siècle. Chez Karamzine l'admiration de la démocratie suisse est toutefois mêlée d'une façon paradoxale à son soutien de l'Angleterre dans sa lutte contre l'Amérique et à sa fidélité inébranlable au régime tyrannique de l'Empire Russe. Ce conflit entre l'idéal et le réalisme politique, qui deviendra central dans la pensée de Karamzine, se dessine déjà dans cette première oeuvre.

La traduction de Karamzine n'est pas seulement intéressante à cause de son sujet, mais en sa qualité de première épreuve stylistique de l'écrivain. Tandis que Karamzine se sent très proche de Gessner, la langue de sa traduction manque souvent de la spontanéité et de l'harmonie de l'original. En essayant de rester complètement fidèle au texte, le traducteur ne peut échapper à l'influence de la syntaxe allemande, ce qui produit en russe un style assez pesant et alourdi par des constructions complexes et des mélanges d'expressions slaves et allemandes. La même influence

marque la traduction d'une autre idylle de Gessner, intitulée Idac et Micon, qui parut en 1789 dans la revue La Lecture pour les enfants et qui est probablement de la main de Karamzine. Le style de cette traduction est plus pur que celui de la Jambe de bois, mais la langue souffre encore de l'influence allemande.

En août 1786, dans sa première lettre à Johann Lavater, Karamzine décrit l'influence, que ses "vrais amis et professeurs" avaient sur lui, et il est probable que c'est à leur instigation qu'il crée la même année sa variation en prose du poème de Haller Sur l'origine du mal [О происхождении зла]. Son admiration personnelle pour Haller, qui coïncide avec son intérêt pour la philosophie de Lavater, est évidente dans l'épithète "le grand" ["великий"] que Karamzine insère dans le titre de son oeuvre pour décrire le poète et au cours de plusieurs de ses notes sur le poème. Le poème de Haller, écrit en 1734 quand il était fortement influencé par Leibnitz et Shaftesbury, est basé sur la conception de la philosophie accommodante de l'optimisme religieux. De plus ses implications sociales sont en accord complet avec les tendances conservatives des Maçons de Moscou et sa philosophie est elle - aussi très proche de celle de la revue maçonnique La lecture pour les enfants, à laquelle Karamzine contribua activement jusqu'en 1789. Dans sa polémique avec Mandeville et sa Fable des abeilles Haller soutient en dépit de tout le mal qui existe dans le monde, que la vie est pleine de merveilleux, créé par Dieu toujours présent dans chaque chose et dans la vie de chacun. C'est pour cela que tout le monde doit être heureux : le paysan qui travaille pour son maître, la mère qui soigne son enfant et sa famille, le philosophe qui crée

l'oeuvre intellectuelle - tous doivent être heureux et satisfaits de leur vie.

Les mêmes idées sont soulignées dans La Contemplation de la nature du philosophe genevois, Charles Bonnet que Karamzine lisait et traduisait pendant la même période.<sup>16</sup> Dans sa lettre à Lavater, il admet qu'il a beaucoup appris en lisant Bonnet, "le grand philosophe de notre temps", qu'il considère même supérieur à Platon,<sup>17</sup> bien qu'il conserve une attitude assez sceptique envers les philosophes "systématiques". Loin de se trouver complètement satisfait de toutes leurs hypothèses, il écrit:

Les germes, emboîtement des germes, les sièges de l'âme, la machine organique, les fibres sensibles - tout cela est très philosophique, profond, bien raisonné et pourrait être comme cela si, au moment de la création, Dieu avait été guidé par la philosophie de Bonnet; mais je ne pense pas que c'était le cas.<sup>18</sup>

Dans la même ligne, Karamzine est toujours plus attiré vers le poète, capable de révéler la Vérité de la vie en quelques mots, que vers le philosophe et ses pesantes théories. Il retrouve le même hommage au Créateur et à l'harmonie merveilleuse qu'il a créée, dans la Prière Universelle de Pope et dans L'Hymne de Thomson, qu'il

<sup>16</sup>Детское чтение для сердца и разума 18:3-53; 19:165-202

<sup>17</sup> Н. М. Карамзин, Сочинения, 2 изд., 9 т. (Москва, 1814) 2:433, 3:455.

<sup>18</sup> Переписка Карамзина с Лафатером, стр. 38, 40. (Texte en français par K).

traduira deux ans après. Pope, Haller et Thomson lui offrent une philosophie proche de celle de Bonnet, mais enveloppée dans des formes poétiques. De plus, il retrouve chez Haller les scènes idylliques et la sensibilité à la manière de Gessner.

Le début des activités de Karamzine dans l'Amicale Société des études est marqué par la publication de l'oeuvre de Christoph Christian Stürm Conversations avec Dieu, que, selon Novikov, Karamzine a traduite vers la fin de 1786, et qui fut publiée sous titre de Беседы с богом entre 1787 et 1789. Conversations avec Dieu - une confession ininterrompue de l'auteur, profondément religieuse et émotionnelle, représente sa recherche de lui-même, de la vertu et des chemins du perfectionnement personnel. Les idées religieuses et mystiques de Stürm restaient en plein accord avec la philosophie des Maçons de Moscou et la traduction de son oeuvre arrivait à point pour les activités publicitaires de Novikov qui cherchait à instruire le public russe dans la connaissance des principes moraux chrétiens. Il est probable que Karamzine n'a pas lui-même choisi le poème, mais qu'il a plutôt exécuté "l'ordre de la société" du conseil éditorial des Maçons. Le contenu et le style pathétique du poème sont toutefois très caractéristiques du genre de lecture qui attirait Karamzine à ce moment-là, comme, par exemple, sa lecture de Bonnet; le choix de l'auteur par l'Amicale Société semble logique aussi, à cause de l'expérience qu'il a déjà acquise par ses traductions de l'allemand. La lecture et la traduction de Stürm ont laissé leur marque sur les idées philosophiques et littéraires de Karamzine et ont influencé ses oeuvres futures, comme il est apparent dans plusieurs poèmes, comme, par exemple

son poème La Chanson du printemps du mélancolique [Весенняя песнь меланхолика], que Karamzine écrit en 1788. Inspiré par les idées de Sturm, le jeune écrivain crée dans ce poème le paysage idyllique de la renaissance de la nature, créée par Dieu, et le portrait du héros "mélancolique", qui, rempli de "tristesse" et "les larmes aux yeux", demande "au Créateur" quand "l'hiver de sa tristesse" disparaîtra et quand le "printemps" de sa vie reviendra.

Grâce à Petrov, qui avait stimulé l'intérêt de Karamzine pour la langue et la littérature anglaises, et sous l'influence du grand amateur de Shakespeare, le poète allemand, Jakob Lenz qui habitait à ce moment-là à Moscou et était associé aux Maçons, Karamzine commença à travailler à sa traduction en prose de Julius Caesar, qui fut publiée en 1787 par la Compagnie Typographique. Contrairement à ce que dit le jeune écrivain dans l'introduction, sa traduction n'était pas la première version russe de la pièce mais son Julius Caesar est devenu un événement dans l'histoire de l'appréciation russe de Shakespeare, grâce à son introduction et à sa fidélité au texte original.

De toutes les pièces de Shakespeare, c'était Julius Caesar qui était au centre de la discussion européenne, dans laquelle Voltaire, champion modéré de Shakespeare, avait adopté un rôle d'opposition. Née d'une adaptation par Voltaire de Brutus et de La Mort de César, cette discussion se poursuivit en Russie. Dans sa correspondance avec Petrov, Karamzine discute "la critique injuste de Voltaire", et dans son introduction à Julius Caesar, il parle du "sophiste Voltaire," qui "devait à Shakespeare les meilleurs passages de ses tragédies." Dans sa comparaison des deux écrivains, Karamzine parle de

Shakespeare d'une façon profondément personnelle, il proclame son génie et démontre sa supériorité sur Voltaire. Voltaire jouissait d'une énorme popularité en Russie; ses deux tragédies, Brutus et La Mort de César, traduites par V. Ievlev, parurent en 1777 et 1783, et la seconde fut publiée à nouveau la même année que la traduction de Julius Caesar par Karamzine. En traduisant la pièce, que "le sophiste" avait attaquée, Karamzine continuait sa réfutation de Voltaire.

Dans la préface de sa traduction, qui est la première expérience du jeune écrivain dans le genre de la critique littéraire, Karamzine offre une présentation générale de la vie et de l'oeuvre de Shakespeare et montre le rôle important qu'il a joué dans l'histoire littéraire du monde. Il est clair que Karamzine veut stimuler l'intérêt russe pour la littérature anglaise car, comme il le constate avec regret, le public russe "ne la connaît pas". Selon Karamzine Shakespeare représente "le grand esprit, qui brille dans les siècles"; les autres écrivains anglais des générations postérieures - Milton, Young et Thomson - "étudiaient ses oeuvres" et "utilisaient ses idées". Karamzine admire le réalisme de Shakespeare, sa profonde sensibilité devant la nature, et sa langue vraie et naturelle. Il glorifie le génie imaginatif du dramaturge anglais, qui ignore les règles pseudoclassiques et qui respecte la seule règle - celle de la vie, et il critique "les auteurs modernes" pour leur fidélité presque religieuse aux règles et aux conventions artificielles. Impressionné surtout par le personnage de Brutus dans la pièce, Karamzine souligne le don de Shakespeare d'analyser "la nature humaine" et de pénétrer dans "tous les secrets des passions

et des caractères". Son intérêt pour les caractères et son orientation sentimentale vers les contradictions de l'âme humaine vont guider Karamzine pendant toute sa carrière artistique, qui restera liée au désir maçonnique de se connaître soi-même.

L'auteur annonce que son but de traducteur était de rester le plus fidèle possible au texte original, en évitant les expressions "étrangères à notre langue". Malheureusement, la prose de la traduction souffre encore des mélanges curieux et des paraphrases étranges qu'on a vus auparavant dans la version de La Jambe de bois. Dès la préface, qui éclaire le lecteur sur les goûts littéraires du jeune écrivain, Karamzine commence déjà à discuter les problèmes qui resteront au centre de toute son oeuvre : la création littéraire, la responsabilité de l'artiste, la langue poétique et, enfin, l'art de la traduction. Cette préface, qui était pour Karamzine un bon exercice pour le développement de ses goûts artistiques, et pour leur expression indépendante, loin de l'influence des Maçons, est aussi devenue l'une des premières étapes dans le long processus de son éloignement des Maçons, une démarche qui reçut l'approbation et le soutien de Petrov. La traduction de Karamzine et sa préface enthousiaste restent uniques dans la littérature russe du XVIIIème siècle grâce à la fidélité au texte original et à l'appréciation du génie de Shakespeare.

Ce fut Petrov, qui attira l'attention de Karamzine sur Gotthold Ephraïm Lessing, écrivain et auteur dramatique allemand (1729-1781), qui, lui aussi, exaltait le génie de Shakespeare. En 1788 Karamzine traduit l'une des pièces de Lessing, Emilia Galotti, drame bourgeois qui développe la critique du monde social révolu et

où l'auteur demeure toujours fidèle au réalisme cher à Diderot. Des traductions de quelques pièces de Lessing, y compris Emilia Galotti, avait déjà été publiées en Russie en 1784, mais ce fut la version de Karamzine qui eut le plus de succès et qui fut jouée sur la scène du théâtre de Moscou car, comme avec Julius Caesar, le but de Karamzine en traduisant Emilia Galotti restait le même - créer la traduction la plus proche possible du texte original et de l'esprit de l'oeuvre entière. Dans sa brève préface, Karamzine dit qu'il veut dédier sa traduction aux lecteurs de "goût et sachant discriminer"; c'est une autre introduction auprès du public russe d'un chef-d'oeuvre de la littérature européenne et de la vie et de l'oeuvre d'un écrivain européen.

Pendant des années Karamzine resta très impressionné par Lessing; trois ans après la première publication de sa traduction, il écrivit une révision de la pièce dans le Journal de Moscow. Comme dans le cas de Shakespeare, il admire chez cet auteur allemand le don de trouver des situations parfaitement naturelles et un art réaliste; il est fasciné par le génie de Lessing dans ses observations sur la psychologie humaine et, de tous ses héros, Karamzine préfère le caractère d'Odoardo, qu'il trouve très profond et révélateur. Il est possible que Lessing ait été même plus proche de Karamzine que Shakespeare, car il lui offrait toute la richesse du dramaturge anglais sans lui donner "les chocs du goût raffiné". Lessing dans sa critique de Shakespeare partage des points communs avec Karamzine : tous deux étaient attirés par la richesse psychologique des caractères shakespeariens, mais tous deux se servaient de l'oeuvre de Shakespeare dans leurs attaques contre le

théâtre pseudoclassique français plutôt que dans leurs imitations littéraires.

Emilia Galotti fut la dernière traduction de Karamzine, publiée séparément pendant ses années d'association avec l'Amicale Société des études. Les autres traductions, faites entre 1787 et 1789, furent publiées dans la revue La Lecture pour les enfants, pour leur cœur et leur intellect, à laquelle Karamzine contribuait depuis 1786, et dont il devint l'un des éditeurs dès 1787. La revue, publiée comme supplément gratuit aux Nouvelles de Moscou, fut l'un des efforts typiques de Novikov pour offrir aux enfants russes une lecture à la fois éducative et intéressante. Comme la plupart des revues du XVIIIème siècle, La Lecture pour les enfants contenait des articles sur l'éducation morale et des informations sur les sciences populaires. A la fois mystique et moralisatrice, elle était représentative de la philosophie maçonnique et profondément influencée par les idées humanistes des philosophes français du Siècle des Lumières. La croyance en l'Age d'or de Rousseau s'y mariait de façon paradoxale avec l'attitude franchement conservatrice envers les paysans et la division des classes dans la société du temps. Malgré ces contradictions, La Lecture reste la meilleure revue pour les enfants en Russie au XVIIIème siècle; plusieurs publications répétées jusqu'en 1819, témoignent de son effet bénéfique et prolongé sur les jeunes lecteurs de la période.

Autant que l'éditeur de la revue, Karamzine partageait et supportait la plupart des idées de Novikov sur la morale, l'éducation, la société, aussi bien que son attitude ambiguë envers les paysans russes. La Lecture pour les enfants devint une sorte de

tribune pour le jeune écrivain dans l'expression de ses orientations philosophiques et littéraires, la publication de ses premières expériences indépendantes et la manifestation de sa compétence en tant que traducteur. L'année 1787 est marquée par sa rupture avec la littérature allemande et le début de son intérêt pour la littérature française et anglaise. Cette année-là, pendant l'absence de Petrov de Moscou, Karamzine reste le seul éditeur de la revue; il décide alors d'entreprendre la publication de ses deux traductions importantes. Dans les parties 9 à 12 de la revue paraît sa traduction du célèbre poème de James Thomson The Seasons, influencé par Virgile et la Bible et qui inspira l'oratorio de Haydn et fut imité en Italie par Barbieri. Avec plusieurs coupures et additions inattendues, Karamzine offre à ses lecteurs la version en prose de l'Hiver, de L'Été, du Printemps, et de L'Automne, et la version en poésie du dernier Hymne.

Parallèlement avec Les Saisons de Thomson, Karamzine commence la publication de ses traductions de l'oeuvre de Stéphanie Félicité de Genlis, célèbre écrivain et éducatrice française, qu'il continua jusqu'au 15ème numéro de la revue. Il traduisit en entier les deux volumes originaux des Veillées du Château de Genlis, qui contenaient onze contes. Dans le troisième volume il ne choisit que le deuxième conte, intitulé "Daphnis et Pandorose ou les Oréandes," auquel l'écrivain français donne le titre de Suite des Veillées du Château, et qui comprenait en tout trois "contes moraux à l'usage des jeunes personnes." Dans la préface à ses Veillées où Genlis souligne ses buts moraux et pédagogiques, elle se félicite d'être le premier auteur à s'intéresser à l'éducation

du peuple, et non pas seulement à l'éducation de la noblesse. Elle souligne la sensibilité et la psychologie de ses personnages, et introduit le portrait de paysans, qui sont doués d'une profonde moralité. Ingénieusement influencés par les idées pédagogiques de Rousseau, riches d'informations sur les phénomènes naturels et les découvertes scientifiques, les contes de Genlis étaient très proches de la philosophie des Maçons et des aspirations de La Lecture pour les enfants. Elle écrivait en effet :

Pourquoi donc proscrire des ouvrages de morale le sentiment et l'imagination? Ce ne sont point de froids raisonnements qui rendront les hommes meilleurs; ce sont des exemples frappants, des tableaux faits pour être touchés et s'imprimer fortement dans l'imagination : c'est enfin la morale mise en action.<sup>19</sup>

Karamzine admirait l'attention de Genlis pour les sentiments et la psychologie et utilisa beaucoup de ses thèmes dans son oeuvre. Dans sa traduction des Veillées du château, il essaye de "russifier" l'atmosphère et les personnages; dans sa version, Paris devient Moscou; le Marquis et la Marquise de Clémire sont transformés en Dobroliubovy et leurs filles, Caroline et Pulchérie - en Elizaveta et Katerina; le nom de "L'Histoire de M. de la Palinère" est même changé en "Histoire de M. Chudine." La plupart des contes gardent cependant leur caractère européen et les autres personnages conservent leur nom : Olympie, Théophile et Alphonse. La couleur locale est

---

<sup>19</sup>Stéphanie Félicité de Genlis, Les Veillées du château, 3 vols, (Paris, 1798) 1 : 15.

toujours absente dans les traductions de Karamzine et l'action universalisée s'y déroule indépendamment du sujet. Dans les contes de Genlis, le bien est toujours récompensé et le mal toujours puni. Malgré leur apparente naïveté et grâce à leur nouveauté littéraire, ces histoires morales ont éveillé parmi les lecteurs russes un grand intérêt qui fit écho à leur popularité en Europe.

Dans les parties 18 et 19 de La Lecture pour les enfants, Karamzine publie deux traductions qui reflètent ses propres goûts littéraires et philosophiques. Ce fut d'abord la traduction des extraits de La Contemplation de la nature de Bonnet qui donna à Karamzine la possibilité de rendre pour la première fois le vocabulaire philosophique complexe de Bonnet en russe. Pour expliquer les différentes conceptions philosophiques, discutées par Bonnet, Karamzine invente toutes sortes de termes nouveaux, qui n'existaient pas auparavant en russe et qui sont entrés dans la langue moderne depuis sa traduction. Par exemple, il traduit "le mouvement projectile" par "мчателъное движение", "papilles" par "бородавочки", "refrangibilité" par "преломимость".<sup>20</sup>

Entre deux parties de sa traduction de Bonnet, Karamzine publie sa version du drame de Christian Weisse (1726-1804), Le Monument Arcadien [Аркадский памятник]. Cette oeuvre de Weisse, qui semble être proche des idylles de Gessner, contient aussi plusieurs leçons morales, qui sont très proches de la philosophie des Maçons. En théorie, Weisse supporte les idéaux et les inspirations du mythe d'Arcadie, le mythe du pays du bonheur calme

<sup>20</sup> Детское чтение для сердца и разума 18 : 21, 31; 19 : 185, 186.

et serein, dont on peut trouver les descriptions dans la mythologie, la poésie bucolique grecque et latine et dans la littérature de la Renaissance et du Classicisme. Weisse croit toutefois qu'on ne peut trouver le vrai bonheur que dans le monde intérieur. Son conseil aux "jeunes âmes" est de ne pas être tourmentés par "le désir", et de chercher "l'Arcadie sous le soleil" dans leur "âme tranquille".<sup>21</sup>

Karamzine, lui aussi, souligne la responsabilité de l'individu quant à son propre bonheur, mais il ne cesse de croire à la possibilité d'une solution générale pour l'humanité tout entière. Fasciné par l'idée de l'Arcadie ou de "l'âge d'or" de Rousseau, et comprenant fort bien que cette idée n'est qu'une charmante illusion, il se laisse cependant prendre par ce beau rêve qui l'accompagne pendant toute sa carrière littéraire.

Dans La Lecture pour les enfants on voit déjà se dessiner les oeuvres originales de Karamzine. On sent l'influence de l'Hymne de Thomson dans le sketch en prose du jeune écrivain, publié dans la revue et intitulé La Promenade [Прогулка] où Karamzine utilise la deuxième et la troisième ligne de L'Hymne pour l'épigraphe de son oeuvre, introduisant son sketch avec l'image du héros lyrique qui prend le livre de Thomson pour sa promenade; et termine par un chant de glorification de Dieu, inspiré par sa lecture de L'Hymne. Ce poème, où l'atmosphère et les réactions émotionnelles de l'auteur sont guidées par ses lectures, exprime son attitude sentimentale envers la nature et la religion. Cette oeuvre doit beaucoup aussi à l'influence d'autres écrivains étrangers : Homer, Young, Ossian et

---

<sup>21</sup>Ibid., 18 : 150.

Wieland. Dans le poème, le monde de la nature en pleine lumière est le monde de Thomson; la nuit tombe et apporte avec elle le monde de la rêverie de Young; pendant cette nuit sentimentale, l'auteur se souvient d'Homère et d'Ossian, et observe le ciel plein d'étoiles qui le fait penser à Wieland. Cette nuit, ce ciel et cette paix de la nature créent un fond profondément émotionnel pour les méditations du héros, qui songe à l'harmonie de l'univers et à la pluralité des mondes, résumant ainsi la philosophie de Bonnet.

Dans ce pot-pourri de réminiscences littéraires Karamzine révèle qu'il a assimilé et adapté maniérismes et attitudes typiquement sentimentalistes. Dans La Promenade, qui devient le premier exemple de prose lyrique dans la littérature russe, Karamzine crée tout un nouveau genre, qui sera développé par plusieurs écrivains russes du XIXème siècle, et trouvera son expression la plus brillante dans les "poèmes en prose" d'Ivan Tourgeniev. Comme il est typique dans les oeuvres de prose lyrique, La Promenade n'a pas vraiment de sujet défini; l'auteur s'intéresse plutôt à la description psychologique des variations de l'état sentimental de son héros lyrique. La nature devient le miroir du monde intérieur du héros, qui se tourne vers les méditations abstraites sur l'existence humaine et la mort. L'absorption par l'auteur de ses propres émotions est à la base du texte. "Tout a disparu" pour lui, "tout, sauf [lui]-même." Il se sent "vivant" et, en même temps, "éloigné" de tout dans le monde. Il se sent "unique" et "accompli." Il est toujours prêt à tomber à genoux pour exprimer ses émotions religieuses ou se perdre dans "la rêverie balsamique" afin de mieux pouvoir "voir, entendre et penser." Karamzine a aussi

assimilé les formules stylistiques caractéristiques de la prose sentimentale. Pour souligner le drame et l'intensité des émotions, il utilise des parallélismes syntactiques comme "déjà....déjà...." et "quand....quand....quand..." ainsi que de nombreux points d'exclamation et de tirets .

L'apprentissage de Karamzine en tant que traducteur l'a mené à la création de sa première oeuvre originale en prose et en vers Evgeniy et Ulia [Евгений и Юлия]. Cette nouvelle, dans laquelle l'auteur raconte une histoire sentimentale malheureuse, fut tout d'abord créée en 1784 et, bien que plus tard Karamzine ait développé une attitude critique à son égard, elle reste une des oeuvres les plus importantes du jeune écrivain. Pour la première fois, Karamzine veut montrer qu'il n'est pas nécessaire de se tourner vers la littérature étrangère pour trouver la "sensibilité"; selon lui, les Russes sont tout aussi capables de sentiments vrais, il faut seulement savoir comment exprimer cette sensibilité, innée dans l'âme russe, et éduquer les lecteurs dans le domaine des sentiments, pour les rendre plus "sensibles".

En restant fidèle à la tradition du XVIIIème siècle dans son désir de convaincre les lecteurs que son histoire n'est pas une simple fiction, Karamzine choisit le genre de "povest" (nouvelle), qui en russe signifie la vraie histoire, et il lui donne le sous-titre de " la vraie histoire russe" pour souligner l'origine nationale de sa nouvelle et pour la distinguer de plusieurs traductions, qui existaient dans la littérature de son temps. Il était inévitable, malgré tout, que les auteurs étrangers que Karamzine lisait et traduisait pendant cette période formative aient considérablement

influencé sa première expérience indépendante. Le jeune écrivain utilise plusieurs procédés sentimentaux qu'il a appris en traduisant les oeuvres de Mme de Genlis. Pour découvrir "les signes de l'âme sensible" de son héros, Karamzine imite La Jambe de bois de Gessner et montre son Evgeniy, offrant de l'eau à un homme fatigué. Les héros d' Evgeniy et Ulia sont des stéréotypes du genre de l'idylle : l'oeuvre en général présente un caractère assez naïf, et la nouvelle entière pourrait être une idylle typique de son temps, si sa fin tragique ne la rendait différente.

Dans Evgeniy et Ulia, Karamzine touche pour la première fois au thème du destin, qui occupera une place exceptionnelle dans ses oeuvres à venir. Bien que le traitement des héros reste encore naïf, son goût pour la psychologie est déjà apparent à travers l'intérêt exagéré de l'auteur pour le monde intérieur de ses personnages. Le jeune écrivain découvre que les hommes agissent différemment dans les circonstances malheureuses, lorsque le monde se présente sous des couleurs sombres.

La Promenade et Evgeniy et Ulia marquent le commencement, peut-être encore pâle et indécis, du genre populaire de la prose sentimentale, cultivé par Karamzine pendant toute sa carrière littéraire; ces deux ouvrages annoncent la continuité de son oeuvre et la maturité qu'il atteindra au cours de ses voyages. Pendant sa période formative, l'ombre du génie des grands écrivains limite toutefois son originalité; il est encore incapable de se passer de l'admiration de ces écrivains à l'émulation, et la plupart de ses oeuvres sont plutôt celles d'un bon élève que celle d'un écrivain original. C'est seulement après son voyage en Europe qu'il

s'émancipe psychologiquement des grands maîtres mais sa reconnaissance envers la littérature étrangère restera cependant sincère et généreuse tout au long de sa vie.

Cette gratitude est à la base de l'un des poèmes les plus importants du jeune Karamzine, La Poésie [Поэзия], publié en 1792, mais écrit en 1787, et dans lequel le jeune écrivain formule une sorte de manifeste littéraire résumant ses idées sur l'art poétique. Dans ce poème Karamzine étudie l'influence de la poésie sur l'humanité à travers l'histoire et conclut que la poésie est la plus haute manifestation de l'esprit humain. Il présente ensuite à ses lecteurs toute une galerie de poètes, qui, comme il l'écrit dans l'un des renvois : "le touchaient le plus et occupaient le plus ses pensées au moment de la création de cet ouvrage".<sup>22</sup> Il se souvient de plusieurs poètes de l'antiquité : Homère, Sophocle, Euripide, Théocrite, Moschus, Horace et Ovide; mais ce sont les poètes allemands qui occupent la place la plus importante. Parmi eux, Klopstock reste l'idéal de Karamzine, et le jeune poète n'utilise pas seulement ses vers pour l'épigraphe de La Poésie mais il le décrit aussi comme le "chanteur choisi" "inspiré par Dieu", et comme le poète "incomparable", et "sacré". Karamzine "aime" aussi la poésie du "brillant" Gessner et il admet qu'il "pleure" souvent en lisant "les chants" de ce poète suisse-allemand qui parlent des "âmes tendres".

---

<sup>22</sup>"Сочинитель говорит только о тех поэтах, которые наиболее трогали и занимали его душу в то время, как сия пиеса была сочиняема."

Н.М.Карамзин, Полное собрание стихотворений (Москва : Советский писатель, 1966), 61.

En disant que "La Britannie est la mère des grands poètes"<sup>23</sup>, Karamzine rend honneur à tous les poètes anglais, qu'il connaissait si bien et qui ont influencé son oeuvre : Macpherson, Ossian, Milton, Young, Thompson et enfin Shakespeare. Dans ce manifeste littéraire, qui a pour intention de peindre l'histoire de la poésie européenne, Karamzine ne mentionne pas un seul écrivain russe, ni d'ailleurs un seul écrivain français. Quand il écrit ce poème, il n'a que vingt et un ans; ses goûts littéraires ne sont pas encore complètement formés et ils changeront fondamentalement plus tard. La Poésie fait partie de la première édition des oeuvres complètes de Karamzine, publiée en 1803, mais l'écrivain reniant plus tard ce poème, l'exclut des éditions suivantes, probablement parce qu'il est embarrassé par son tribut naïf de jeunesse, et préfère exposer son credo poétique dans les autres poèmes-programmes des années 90.

En mai 1789, Karamzine quitte Moscou et laisse derrière lui la société des Franc-maçons, divisée par des disputes internes et continuellement attaquée par Catherine. L'Amicale Société des études devint son université, celle où il passa quatre ans et reçut son éducation dans le domaine de l'édition, du journalisme et de la traduction. Sous l'influence de Petrov et de Kutuzov il développa son intuition linguistique et son goût littéraire. Grâce à ses lectures il découvrit les oeuvres les plus importantes sur la sensibilité de la littérature russe et européenne, desquelles il tira les techniques, les thèmes et la "langue du coeur" qu'il utilisera dans ses créations des années 90. Il connaissait bien le français, l'allemand, traduisait

---

<sup>23</sup>"Британия есть мать поэтов величавых."  
Ibid.

de l'anglais, parlait un peu italien et grec. En l'espace de quatre ans, il produisit des traductions d'oeuvres de Haller, Stürm, Shakespeare, Lessing, Genlis, Thomson, Weisse, Pope et Bonnet. Ces traductions n'occupent qu'une modeste partie dans les publications dirigées par Novikov; pourtant la traduction exceptionnelle de Julius Caesar par Karamzine et sa préface enthousiaste occupent une place spéciale dans l'histoire de la littérature russe. En bref, pendant ses quatre années passées avec les Maçons, Karamzine reçut une éducation "cosmopolite", comme on le comprenait au XVIIIème siècle, qui le prépara à prendre sa place parmi les esprits éclairés de son temps, imprégnés des idées humanistes du Siècle des Lumières.

Karamzine vécut l'expérience des Maçons puis se tourna vers les horizons illimités de l'Europe Occidentale. Son rêve de faire ses études à Leipzig se transforma en réalité et même en un grand tour de l'Europe pendant lequel il entra en contact avec les sages de son temps. A l'âge de vingt-deux ans, le jeune Moscovite commence son voyage, qui le mènera en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. Pourvu de lettres d'introduction auprès des grands - Herder et Kant - et des hommes célèbres - Wieland, Weisse, Moritz, Bonnet et Lavater - Karamzine a l'intention de continuer son éducation sentimentale, commencée chez Schaden, dans la pension de Moscou.

**Troisième Chapitre :**  
**Karamzine et sa Connaissance de Rousseau :**  
**Le Journal de Moscou. Années 1790-1792.**

1. **Le Journal de Moscou**, son programme, son plan, son contenu;
2. **Les analyses critiques de Karamzine et la formulation de sa théorie de base du sentimentalisme russe.**
3. **Le concept de sentimentalisme chez Rousseau et chez Karamzine.**

En automne 1790, Karamzine revint à Moscou après un voyage d'un an et demi à travers l'Europe, pendant lequel il visita l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre et entra en contact avec les écrivains et philosophes célèbres de son temps. Ce voyage produisit en lui des impressions nouvelles, parfit son éducation et enrichit son esprit. Dans le poème qu'il composa à la mort de Petrov, Karamzine écrivait : "Enfin, je suis rentré - (comme j'étais au départ, enrichi seulement de quelques nouvelles expériences, nouvelles connaissances, et d'une grande capacité à sentir la beauté physique et morale du monde)".<sup>1</sup> Ses amis, les Maçons, remarquèrent aussi que "ces pays étrangers ont fait de vous une

---

<sup>1</sup> "Наконец, я вернулся – (таким, каким я был до отъезда, обогащённый только некоторыми новыми опытами, новыми знакомствами, и большой способностью чувствовать красоту физического и морального мира)."  
 Николай Михайлович Карамзина, Сочинения 3т.  
 (Санкт-Петербург : Смирдин, 1848), 3 : 364.

personne différente".<sup>2</sup> A son retour à Moscou, Karamzine vécut quelque temps chez son ami, le Maçon Alexey Alexandrovich Plechtcheev. La femme de ce dernier, Anastasiya Ivanovna, pour laquelle Karamzine éprouvait une douce affection depuis dix ans, écrivait à Koutouzov : "Il habite chez nous depuis son retour. . . . Je vois clairement qu'il est complètement différent. . . . Il a changé comme vous l'aviez prédit".<sup>3</sup> Koutouzov partageait l'opinion de Mme Plechtcheeva et il lui répondit : "Evidemment ce voyage a amené un grand changement en lui, d'après ses anciens amis. Intérieurement, il a probablement vécu une sorte de Révolution Française".<sup>4</sup> Un autre Maçon, M. I. Bagryansky, qui n'était pas des amis de Karamzine, écrivait à Kutuzov : "Lord Ramsey<sup>5</sup> est revenu avant moi, vous ne le reconnaîtrez plus, il est tout à fait changé de corps et d'âme".<sup>6</sup> A vingt-quatre ans, Karamzine avait entrepris le voyage non

---

<sup>2</sup> "эти страны сделали из вас другого человека".

Я. Л. Барсков, Переписка Московских Масонов XVIII века (Петроград : 1915), 2.

<sup>3</sup> "Он живёт у нас с тех пор как вернулся. . . . Я ясно вижу, что он совсем другой . . . . Он изменился, как вы раньше предвидели".  
Ibid., 29.

<sup>4</sup> "Видно, что путешествие его произвело в нём великую перемену в рассуждении прежних друзей его. Может быть и в нём произошла французская революция".  
Ibid., 99.

<sup>5</sup> Le nom maçonnique de Karamzine.

<sup>6</sup> "Лорд Рамзей возвратился до меня, вы его не узнаете, он совсем изменился и телом и духом".  
Барсков, 72

seulement pour améliorer son éducation mais surtout pour se découvrir lui-même, pour se mieux connaître, pour tenter de dissiper ses doutes et de résoudre des conflits intérieurs, nés de son attitude vis-à-vis de la religion, de la politique et de la société. Sous l'influence de ses rencontres et connaissances étrangères, Karamzine s'éloigne encore davantage du mysticisme des Maçons, et ses tendances démocratiques, qui avaient leur source dans son enthousiasme pour la philosophie utopique et l'art de Rousseau, s'ancrent encore plus profondément dans son esprit. Durant le voyage, ses vagues aspirations littéraires prirent une forme concrète et se traduisirent par sa décision définitive de devenir éditeur. En novembre 1790, Karamzine annonça dans Les Nouvelles de Moscou [Московские Ведомости] qu'il commencerait la publication de la revue Le Journal de Moscou [Московский Журнал] en janvier 1791.

En annonçant sa revue, Karamzine déclara qu'il allait publier les oeuvres suivantes :

1. des oeuvres originales russes en vers et en prose;
2. des oeuvres étrangères sélectionnées principalement dans des revues étrangères et, en particulier, dans des revues allemandes, anglaises et françaises, et des notes sur les publications récentes de livres étrangers.
3. des analyses critiques d'oeuvres originales russes, et quelques traductions intéressantes de la critique étrangère;
4. des notes sur les pièces jouées à Moscou et à Paris;
5. des descriptions d'événements et d'anecdotes intéressants sur la vie et l'oeuvre d'écrivains modernes célèbres.

En décrivant le programme de la revue, Karamzine signala que "la publication d'ouvrages théologiques, mystiques, scolaires et pédants"<sup>7</sup> n'entrait pas dans ses plans. Il est naturel qu'une telle annonce ait provoqué une brusque réaction négative de la part de ses amis Maçons qui, n'étant pas unanimes à ce sujet, trouvaient inexcusable son refus de publier des oeuvres mystiques et religieuses. Ces derniers cultivaient toujours une sorte de patriotisme. A. M. Koutouzov écrit, par exemple : "J'aime ma patrie d'un amour éternel"<sup>8</sup>, ce qui fait écho aux mots du prince Trubetskoy : "l'enthousiasme pour tout ce qui a trait à notre patrie".<sup>9</sup> Il est naturel que les Maçons n'avaient pu apprécier chez Karamzine son "cosmopolitisme" nouveau, son intérêt exagéré pour la culture européenne et, selon eux, le fait qu'il n'aimait ni n'appréciait la civilisation russe. A.M. Koutouzov déclara que l'annonce de Karamzine lui avait donné "un coup au coeur" . Il écrivait à Plechtcheeva : "Le changement de caractère chez notre ami m'étonne, et je dois admettre que je suis fort chagriné de son désir prématuré

---

<sup>7</sup> "...публикация теологических, мистических, научных и педантичных произведений".

Московские Вестники № 86, 6 Ноября, 1790.

<sup>8</sup> "Люблю моё отечество, люблю до бесконечности".  
Барсков, 21.

<sup>9</sup> "антузиазм во всём, что касается до отечества нашего".  
Ibid., 9.

de devenir auteur, aussi bien que par son plan et son annonce".<sup>10</sup>

Dans une autre lettre à Plechtcheeva Koutouzov écrit : "Je voudrais bien savoir de quoi il s'agit dans le Journal [de Karamzine], et s'il a du succès auprès du public. Si je ne me trompe, il est probable que notre patrie n'y est pas représentée sous un jour favorable. Les autres pays, au contraire, sont décrits plus avantageusement".<sup>11</sup> M. I. Bagryansky parle de ce nouveau projet d'une façon ouvertement critique dans sa lettre à Koutouzov :

Il donne au public un journal, le plus mauvais sans doute qu'on puisse présenter au monde éclairé. Il croit nous enseigner des choses que nous n'avons jamais connues. Tout ce qui regarde la patrie, est dit avec mépris et une injustice vraiment criante. Tout ce qui regarde les pays étrangers y est dit avec extase. . . . Il se dit le premier écrivain russe, il veut nous enseigner notre langue maternelle, que

---

<sup>10</sup> "Удивляюсь перемене нашего друга и признаюсь, что скоропостижное его авторство, ровно как план, так его "объявление" поразили меня горестно. . . ".  
Ibid., 58.

<sup>11</sup> "Желал бы знать в чём состоит его журнал и какой имеет успех в публике. Ежели догадки мои справедливы, то то отечество наше изображается им не в весьма выгодном свете но тем приятнее описаны прочие государства".  
Ibid., 99-100.

nous n'entendons guère, c'est lui qui nous ouvrira  
les trésors cachés <sup>12</sup>

A son tour le prince Trubetskoy écrivait à Koutouzov :

Il [Karamzine] m'a rendu visite une fois, peu après mon arrivée, mais il n'a probablement pas beaucoup aimé mes conversations sur le désir fou de tout jeune homme sans expérience de se servir de ses écrits pour améliorer le genre humain. . . . Quant à ses ouvrages, personne ne les a aimés, et, à vrai dire, ils n'ont rien d'admirable; j'en ai parcouru quelques - uns, mais n'ai même pas pu les finir. En un mot, il s'est montré insolent dans son Journal et, entre nous, il s'est comporté comme un fou aux yeux du public; quant à sa situation financière, elle s'est même aggravée encore à cause de son

---

12

Он публикует журнал, без сомнения, самый плохой, какой только можно представить просвещённому миру. Он думает, что объясняет нам вещи, о которых мы никогда не знали. Обо всём, что касается родины, он говорит с презрением и с поистине кричащей несправедливостью. Обо всём же, что касается чужих стран, говорит с восхищением. . . . Он называет себя первым русским писателем, он хочет нас учить нашему родному языку, которого мы почти не слышим, и это именно он откроет нам скрытые сокровища.

Ibid., 86-87.

Journal, et c'est une double punition méritée pour sa vanité.<sup>13</sup>

Koutouzov soupçonnait même que Karamzine désirait s'expatrier :

Il [Karamzine] n'a jamais eu aucun respect pour sa patrie; à la suite de son voyage, tout ce qu'il a vu et entendu [durant son voyage], la liberté qui est associée à chaque voyageur, tout cela a transformé son irrévérence en un mépris, dont il n'est pas, peut-être, conscient lui-même; ajoutez -- y une sorte d'insuccès en affaires et l'aggravation de sa

---

13

Он был у меня однажды с моего приезда, но, видно, разговоры мои касательно до безумного предприятия каждого неопытного молодого человека в том, чтобы исправлять писаниями своими род человеческий, ему не полюбились. . . . Сочинения ж его никому не полюбились, да и, правда сказать, полюбиться нечему, я пробежал оные и не в состоянии был оных дочитать. Словом, он своим журналом объявил себя в глазах публики дерзновенным и, между нами сказать, дураком; а касательно до экономического его положения, то он от своего журнала расстроил своё состояние и се есть достойное награждение за его гордость.

Ibid., 94-95.

situation financière; il veut être un vagabond hors de sa patrie, mais il n'en a pas les moyens.<sup>14</sup>

Il est indiscutable que Karamzine a ressenti des chocs profonds et qu'il a connu des flottements intérieurs durant la période qui a suivi son retour d'Europe en Russie. En dépit de ce qu'en disaient les Maçons, sa déclaration ne signifiait pas, pourtant, sa renonciation au passé; car le jeune écrivain resta toujours constant dans son amour pour les oeuvres des grands écrivains du siècle des Lumières et pour une littérature morale dans son contenu et élégante dans sa présentation et son style; mais cette déclaration nous donne toutefois une idée de son attitude à l'égard de la littérature et de la philosophie contemporaines.

Ainsi, Karamzine, l'éditeur du Journal de Moscou, évoluait dans une ambiance difficile, victime des doutes et de la méfiance des dirigeants des Maçons. Il est seulement naturel que le jeune éditeur ait acquis la conviction de l'intransigeance des intérêts "des pères" et "des fils", des intérêts de la vieille et de la jeune génération de l'intelligentsia russe. Selon Karamzine, Le Journal de Moscou était

---

14

Он не имел никогда уважения к своему отечеству; путешествие его, виданное, слышанное им, свобода, сопряжённая с каждым путешественником, - все сие совокупно неуважение его претворило в презрение, которого, может быть, и сам он не подозревает; присовокупите к сему некоторого рода неудачу в предприятии, расстройку экономических обстоятельств; ему хочется быть паки вне отечества, но не имеет на сие достаточных способов.

Ibid., 100.

censé devenir la tribune d'expression des idées et des aspirations de la jeunesse progressiste de l'intelligentsia. Vers la fin de la première année de publication, dans le numéro de novembre, Karamzine fait passer une note "De l'éditeur à ses lecteurs". Bien qu'il y exprime le désir de continuer la publication l'année suivante, il y fait aussi allusion aux difficultés qu'il avait éprouvées pendant l'année en cours :

J'ai déjà publié onze numéros, je les réexamine et je trouve beaucoup de choses que je voudrais bien maintenant détruire ou changer. . . . C'est avec courage que je peux dire, malgré tout, que le journal que je suis en train de publier aurait moins de défauts, si l'année 1791 n'avait pas été si lugubre pour moi; . . . . Je veux que mes lecteurs se souviennent toutefois que [ce journal] est publié par une seule personne. S'il existait chez nous un cercle de jeunes gens enthousiastes, doués de vrais talents; et si ces gens . . . s'étaient totalement consacrés à la littérature. . . . c'est avec plaisir alors que je me serais éloigné dans l'ombre, en

laissant à ce cercle noble la possibilité de publier ce journal, digne de l'attention du public russe.<sup>15</sup>

Dans la même note, Karamzine souligne que Le Journal de Moscou avait un programme et un plan strictement définis. Il écrit : "si je n'ai pas publié quelques--unes des oeuvres qui m'ont été envoyées, ce n'est pas parce que je ne les ai pas trouvées bonnes, mais parce qu'elles n'entraient pas dans les limites du plan du Journal de Moscou."<sup>16</sup> L'unité intérieure, le professionnalisme, la diversité de la représentation du monde et de la vie et la direction

---

15

Я издал уже одиннадцать книжек -- пересматриваю их, и нахожу много такого, что мне бы хотелось бы теперь уничтожить или переменить. . . . Однако смело могу сказать, что издаваемый мною журнал имел бы менее недостатков, если бы 1791 год был для меня не столь мрачен. . . . Между тем прошу читателей моих помнить, что его издаёт один человек. Если бы у нас могло составиться общество из молодых деятельных людей, одарённых истинными способностями; если бы сии люди. . . . .. совершенно посвятили себя литературе. . . . . то я с радостью, сердечною радостью удалился бы во мрак неизвестности, оставя сему почтенному обществу издавать журнал достойнейший благоволения Российской публики.

Московский Журнал, 4 (1791) : 239-243.

<sup>16</sup> "...если же я и не опубликовал некоторые произведения, которые мне были присланы, то не потому что я не нашёл их хорошими, а потому что не входили они в рамки плана "Московского журнала".  
Ibid, 4 (1791) : 239-243.

progressiste et sociale du programme du Journal étaient acceptés et appréciés par les cercles de l'intelligentsia libérale proches de Karamzine. Malgré les réactions négatives des Maçons, qui craignaient que Karamzine ne s'ouvre trop au public sur leur société semi-secrète, la revue de Karamzine rencontra un énorme succès. Dans la préface du premier numéro, Karamzine écrivait : "Je vois passer devant moi beaucoup de revues étrangères; je n'en prendrai aucune comme modèle exact, mais je les utiliserai toutes."<sup>17</sup> C'est ainsi que le jeune éditeur créa un journal non seulement vivant, varié et d'actualité, mais aussi écrit dans un style parfait susceptible de plaire même aux membres de l'intelligentsia russe, qui se tournaient toujours vers l'Europe et qui avaient appris à dédaigner la langue et la littérature de leur propre pays. Peu à peu, Le Journal de Moscou arrive au niveau des journaux progressistes de Novikov. P. A. Vyazemskiy écrivait à propos de la nouvelle revue Arzamas :

Nous n'avons chez nous que deux vrais journalistes: Novikov et Karamzine. . . Dans son Journal de Moscou, Karamzine a détruit les tours gothiques de la littérature délabrée et, sur ses ruines, il a donné naissance à la nouvelle revue européenne, qui

---

<sup>17</sup> "Передо мной проходит множество иностранных журналов; я не возьму ни один из них за точную модель, но я использую их все".

Ibid, 1 (1791) : 5.

compte sur des mains habiles et laborieuses pour atteindre son apogée.<sup>18</sup>

Il est intéressant aussi de se souvenir de l'opinion de Belinskiy sur Le Journal de Moscou :

Karamzine fut le premier à offrir au public russe dans son Journal de Moscou, puis dans le Messager de l'Europe, la lecture d'une véritable revue, où tous les éléments correspondaient : le choix des pièces correspondait à leur langue, les pièces originales aux pièces traduites, l'actualité et la diversité des intérêts à l'art de les représenter d'une manière vivante et attachante; on y trouvait non seulement des exemples de lecture mondaine légère, mais aussi des exemples de critique littéraire, et des exemples témoignant de l'habileté à suivre les événements politiques contemporains et à en rendre la lecture captivante.

---

18

Мы можем считать у себя только двух журналистов : Новикова и Карамзина. . . . Карамзин в "Московском журнале" разрушил готические башни обветшалой литературы и на её развалинах положил начало новому европейскому изданию, ожидающему для совершеннейшего окончания искусных трудолюбивых рук.

Арзамас и арзамасские протоколы. (Ленинград : Издательство Писателей, 1933) 240-241.

Partout et en tout, Karamzine s'avère non seulement un réformateur, mais aussi un novateur et un créateur.<sup>19</sup>

Pendant les deux ans de sa publication, huit numéros du Journal de Moscou parurent, chacun de 400 pages. Il est difficile de croire Karamzine quand il dit, dans le dernier numéro de la première année, que tout ce travail fut l'oeuvre d'une seule personne, c'est à dire lui-même. Karamzine signala dans sa première annonce qu'il avait "plus qu'assez de matériel" pour son Journal. A ce moment-là, il pensait probablement à ses propres oeuvres. Un grand nombre de nouvelles, vignettes et poèmes, aussi bien que les importantes "Revue critiques" et plusieurs traductions d'auteurs étrangers qui paraissaient régulièrement dans la revue étaient de la main de l'éditeur. C'est grâce aux pages du Journal que les lecteurs russes firent connaissance, pour la première fois, avec l'une des oeuvres

---

19

В своём "Московском журнале", а потом в "Вестнике Европы" Карамзин первый дал русской публике истинно журнальное чтение, где всё соответствовало одно другому : выбор пьес -- их слогу, оригинальные пьесы -- переводным, современность и разнообразие интересов -- умению передать их занимательно и живо и где были не только образцы лёгкого светского чтения, но и образцы литературной критики, и образцы умения следить за современными политическими событиями и передавать их увлекательно. Везде и во всём Карамзин является не только преобразователем, но и начинателем, творцом.

В. Г. Белинский, Собрание Сочинений 3т. (Москва : Гослитиздат, 1948) 3 : 207.

originales les plus riches et les plus brillantes de Karamzine, les Lettres d'un voyageur russe. Le jeune écrivain n'acheva pas la publication complète de cette oeuvre dans Le Journal de Moscou, et elle parut quelques années plus tard dans une édition séparée; chaque numéro de la revue contenait cependant de longs extraits des Lettres, et la réputation de Karamzine en tant que "voyageur russe" et écrivain de grand talent a son origine dans Le Journal de Moscou. En effet, toutes les notions sur le caractère de la revue et sur son influence sur le public sont associées aux Lettres d'un voyageur russe, de même, d'ailleurs, que toutes les autres oeuvres originales de Karamzine publiées dans Le Journal et qui furent d'une façon ou d'une autre liées aux Lettres. Dans le Journal de Moscou, on ne retrouve pas le genre séparé des articles du programme sur les questions idéologiques, politiques ou sociales. C'est ce qui marque la différence entre le Journal de Moscou et les revues maçonniques de Novikov. Le lecteur devait chercher lui-même les retentissements des attitudes de l'éditeur sur l'histoire, la société et la littérature dans les Lettres du voyageur russe, dans les analyses critiques des romans et des pièces, et dans les poèmes en prose au contenu allégorique.

Le premier numéro illustre très bien la structure générale du Journal. Il contient la rubrique poésie, qui se compose de six poèmes par Kheraskov, Derjavine, Dmitriev, Karamzine et Petrov. On y trouve la première des Lettres du voyageur russe, qui est suivie de l'anecdote prise de la même oeuvre de Karamzine, et intitulée Le Suicidé [Самоубийца]. Cette anecdote parut dans les éditions suivantes des Lettres, mais elle fut choisie pour être publiée dans le

Journal à cause de son analyse de la psychologie du suicide, qui présentait un réel intérêt. La deuxième partie contenait une critique de la représentation récente de la pièce Emilia Galotti de Lessing, suivie de deux analyses de livres : Cadmus et Harmonia [Кадм и Гармония] par Kheraskov et Voyage à l'intérieur de l'Afrique par François Le Vaillant, une traduction de la critique originale de S.R.N. Chamfort du Mercure de France. C'est sous cette forme que parut le Journal pendant la première année; l'année suivante est marquée par un plus grand nombre de traductions, comme, par exemple, celles des analyses critiques de romans étrangers et de représentations théâtrales parisiennes, ainsi que par la publication de nouvelles sentimentales de Karamzine. En même temps, le nombre de critiques de livres et de pièces originales russes, diminua pendant la deuxième année de la publication du Journal. Les Lettres du voyageur russe demeurèrent toutefois la partie la plus importante du Journal, pendant les deux années, et leur publication dans le Journal se termina sur la description de l'arrivée de Karamzine à Paris.

Le Journal de Moscou ne fut cependant pas simplement le moyen utilisé par l'éditeur pour publier ses propres oeuvres, mais il devint un véritable instrument de propagation de la littérature nationale et étrangère. Karamzine réussit à persuader Gavriil Derjavine à contribuer à sa revue et plusieurs numéros du Journal débutèrent par ses poèmes. Derjavine, l'auteur célèbre d'une ode pour Catherine II, était un poète proche de la Cour, qui, en écrivant pour les aristocrates autour de Catherine et en décrivant les cérémonies officielles de sa Cour défendait toujours son indépendance et ses dons de véritable artiste. Derjavine publia dix-huit poèmes dans le

Journal pendant les deux années de l'existence de la revue. Quant à Kheraskov, un autre poète connu, il contribua aussi au Journal, témoignant ainsi de son respect pour le talent de Karamzine et de la nécessité de son Journal de Moscou. On sait que le premier numéro du Journal de Moscou débuta par le poème de M. M. Kheraskov, Le Temps [Время]. Dans le même numéro, on trouve également une fable de Kheraskov, L'An et la lyre [Осёл и лира]. Il est probable aussi que le poème en prose Alfida [Альфида] publié dans la quatrième partie du Journal, est de la plume de Kheraskov.<sup>20</sup>

D'autres poètes du cercle de Kheraskov contribuèrent de même au Journal : N.A. L'vov et V.V.Kapnist, ainsi que des poètes proches de Kheraskov à Moscou, tels que Klyutcharev, Dmitrevskiy, S.S. Bobrov et lu. A. Neledinskiy-Meletskiy. A. A. Petrov l'ancien ami et camarade de Karamzine dans ses activités littéraire et maçonniques, apporta lui aussi sa contribution au Journal. Selon V. V.Vinogradov,<sup>21</sup> il est indiscutable qu'il fut l'auteur de la traduction de A. F. Kotzebue La Promenade du philosophe arabe Al-Rachide [Прогулка арабского философа Ал-Рашида].<sup>22</sup> Dans la première partie du Journal nous retrouvons aussi l'épithape de Petrov "Под камнем сим лежит сокрыто тело"<sup>23</sup> et son récit Le Rêve miraculeux [Чудный

---

<sup>20</sup> В. В. Виноградов. Проблема авторства и теория стилей. (Москва : 1961)249.

<sup>21</sup> Ibid, 249.

<sup>22</sup> Московский Журнал, 4 (1791) : 17-22.

<sup>23</sup> Ibid, 1 (1791) : 23.

сон].<sup>24</sup> Dmitriev, peu connu jusque-là, mais encouragé par les conseils et les suggestions de Karamzine, devint célèbre grâce à plusieurs contributions poétiques qu'il fit à la revue. Il publia quarante - trois poèmes dans le Journal, dont les plus connus sont les deux poèmes portant le même titre Гимне [Симн]. Le premier parut dans la sixième partie du Journal<sup>25</sup> et le deuxième dans la septième partie<sup>26</sup>. Le poète de salon, Dmitriev était l'auteur de satires et d'épigrammes voltairiens, aussi bien que de chansons d'amour au contenu sentimental et au style précis et élégant. Il commença aussi à s'intéresser à l'art populaire et il publia dans le Journal quelques chants et ballades imitant le folklore russe. La renaissance de l'intérêt pour le folklore national et le désir de l'introduire dans la littérature devinrent un signe distinctif de l'époque et Karamzine, toujours sensible à l'esprit du temps, publia dans son Journal nombre d'oeuvres folkloriques, parmi lesquelles le texte authentique de la chanson russe Le Brouillard est tombé sur la mer bleue [Уж как пал туман на сине море], qui lui fut remis par le poète Nikolay L'vov. Dans la partie poétique du Journal parurent également dix-neuf poèmes de Karamzine de caractère intime et sentimental, où le jeune poète, expérimentant avec de nouvelles formes poétiques, chante la mélancolie, la nature, l'amitié véritable et les mystères de l'art et de la création poétique.

<sup>24</sup> Ibid, 1 (1791) : 194-202.

<sup>25</sup> Ibid, 6 (1791) : 235-237.

<sup>26</sup> Ibid, 7 (1791) : 120-121.

Mais c'était la prose, la prose de Karamzine, qui donna au Journal sa signification dans la littérature russe du dix-huitième siècle. En 1787 Karamzine signalait à Lavater l'absence de bons écrivains en Russie. Il écrivait : " Je suis privé du plaisir de beaucoup lire dans ma langue natale. Nous sommes encore pauvres en écrivains. Nous avons, toutefois, quelques poètes qui sont dignes d'être lus : le premier et le meilleur d'entre eux est Kheraskov".<sup>27</sup> Voulant peut être compenser ce vide, Karamzine publie pour la première fois dans Le Journal de Moscou non seulement la moitié des Lettres du voyageur russe mais toute une série de nouvelles sentimentales, dont les plus célèbres sont Pauvre Liza [Бедная Лиза] et Natalia, la fille du boyard [Наталья, боярская дочь]. Ces oeuvres importantes seront traitées dans les chapitres suivants, mais il est bon de souligner ici une nouveauté, celle de la publication de nouvelles sentimentales dans un journal littéraire. Entre 1730 et 1790, 426 traductions de nouvelles étrangères parurent dans d'autres revues russe, alors que pas plus de sept nouvelles ou récits originaux russes, dont Evgeniy et Yuliya [Евгений и Юлия] par Karamzine -- ne furent publiés en Russie pendant la même période.<sup>28</sup> Par contre, en deux ans seulement de publication du Journal de Moscou, Karamzine y fait paraître neuf nouvelles originales russes,

---

<sup>27</sup> "Я лишён удовольствия много читать на своём родном языке. Мы ещё бедны писателями. У нас есть несколько поэтов, заслуживающих быть читанными : первый и лучший из них -- Херасков."

Переписка Карамзина с Лафатером, 20.

<sup>28</sup> В.В. Сиповский, Очерки из истории русского романа. (Спб. : 1909)1 : 43.

dont cinq étaient de sa plume. Le stimulus que les nouvelles sentimentales de Karamzine donnèrent au développement d'un grand intérêt pour ce genre littéraire et pour la création d'une prose originale russe est indiscutable, car, entre 1790 et 1800, la scène culturelle russe vit la parution de cinquante - huit nouvelles originales, soit huit fois plus que pendant les soixante années précédentes. Quant aux traductions, leur nombre durant ces dix années resta presque identique (402).

Cependant, l'aspect le plus polémique du Journal, ne résidait pas dans les nouvelles ou les poèmes, mais plutôt dans les analyses critiques de livres et de pièces. Dans la rubrique "Analyses Critiques", une partie régulière du Journal de Moscou, Karamzine continue la tradition de critique littéraire, initiée par Novikov. Ses articles rendant compte des manifestations importantes de la littérature et du théâtre, sont de petits essais révélant les principes esthétiques d'un auteur et cherchant non seulement à présenter à ses lecteurs ce que Karamzine jugeait être les chefs-d'oeuvre de la littérature contemporaine, mais aussi à former le goût grâce aux nombreuses interprétations originales qu'il y offre.

Sous les rubriques : "Sur les livres russes" et "Sur les livres étrangers", plus de quarante ouvrages sont critiqués ou énumérés par Karamzine. Toutes les analyses de livres publiés en Russie sont écrites par Karamzine lui-même: il offre aussi quelques critiques de livres parus à l'étranger, mais ce qui est le plus important dans cette section, ce sont les traductions annotées empruntées à la presse étrangère. L'ensemble de ces critiques originales et de ces

traductions donne une idée juste des goûts, des préférences et des intérêts du jeune écrivain à cette époque.

La première oeuvre russe en prose dont Karamzine fit la critique fut Cadmus de Kheraskov, l'analyse la plus longue et la plus détaillée jamais écrite par Karamzine lui-même pour le Journal (on y retrouve des articles critiques plus longs encore que celui-ci, mais ce sont tous des traductions de publications étrangères). L'article sur Cadmus est typique du style critique de Karamzine dans le Journal de Moscou : le compte rendu donne une analyse générale de l'oeuvre, suivie du résumé critique du contenu, puis il se concentre sur un extrait du texte pour y trouver les éléments littéraires ou idéologiques qui existent en dehors du contexte de l'oeuvre entière; il finit son article par la description finale de la langue et du style. Karamzine dit de Kheraskov qu'il est un vrai "poète-philosophe" et il appelle son Cadmus un "poème", car, "selon la signification universellement admise dans les autres langues" chaque oeuvre qui est la création "de la force de l'imagination" est un poème. Si, près de deux cents ans auparavant, Cervantes décrivait ainsi le poème épique, dans la Russie de Karamzine le classicisme était encore le courant artistique dominant et Karamzine fut l'un des premiers à attaquer la hiérarchie des genres et à souligner l'importance de la prose.

En citant la scène du rendez-vous de Cadmus et Harmonia avec leur fils, qu'ils ne reconnaissent pas, Karamzine remarque tout d'abord "la description des vagues sentiments de l'amour paternel." Il continue en disant qu'il "ne connaît personne, qui ne puisse être touché" par une telle description et si une telle personne existait,

"elle serait alors insensible à la beauté de la Nature, comme à la beauté de la Poésie." Ce qui est important, c'est l'intérêt croissant de Karamzine pour les sentiments, les émotions et sa façon de diviser les gens en deux catégories distinctes : ceux qui "sentent" et ceux qui "ne sentent pas". On peut retrouver des exemples de la même attitude dans son essai sur la Henriade de Voltaire et dans son interprétation de l'idée centrale de l'Utopie de Thomas More.

Selon Karamzine, Cadmus était une oeuvre "digne de toute l'attention du lecteur"; dans le Journal de Moscou on ne trouve qu'une critique de l'oeuvre en prose originale russe. Malgré le désir de Karamzine de présenter d'abord des oeuvres russes originales, ce sont les oeuvres étrangères qui prédominèrent dans ses articles. Sous la rubrique "Sur les livres étrangers" parurent vingt-sept ouvrages, et parmi treize ouvrages, présentés sous la rubrique "Sur les livres russes", seuls quatre sont des originaux nationaux. Ces comptes rendus littéraires illustrent l'esthétique sentimentale de Karamzine et son intérêt grandissant pour le problème de l'évolution du personnage, dont il est question dans toutes les pages du Journal de Moscou. C'est ainsi que l'une des plus importantes critiques de Karamzine consistait en ses notes sur la traduction russe du roman de Samuel Richardson, Clarissa Harlow (1747-48), qui, selon lui, contenait "la meilleure philosophie de la vie, exposée de la manière la plus brillante". Pour Karamzine, Richardson est "le vrai peintre de la nature des hommes", capable de maintenir l'intérêt des lecteurs

même lorsqu'il décrit des scènes quotidiennes de la vie.<sup>29</sup> Quand à son art de décrire la nature humaine, il a même comparé Richardson à Shakespeare, l'idéal de Karamzine. Le jeune critique souligne la combinaison fascinante des qualités contradictoires du caractère de Lovelace qui se révèle parfois un personnage noble et doux, et, d'autres fois, un monstre. Ces contradictions de l'âme humaine préoccupent son esprit et il y revient dans sa description du personnage du Prince dans Emilia Galotti de Lessing. Le jeune écrivain affirme qu'un tel mélange de bien et de mal dans la même personne est naturel. Cette psychologie, nouvelle aux yeux des critiques littéraires russes, trouve son expression dans les oeuvres futures de l'écrivain et la création de plusieurs de ses personnages des nouvelles sentimentales.

Peu à peu, grâce au matériel choisi et à l'attitude de l'éditeur exposée dans le Journal de Moscou, la revue devient la tribune de propagation du nouveau courant artistique -- le sentimentalisme russe. La traduction de l'essai d'un critique allemand sur Lebengeschichte und natürliche Abenteuer eines armen Mannes von Toggenburg par Ulrich Bräker contribua aux buts artistiques du Journal de Moscou et à sa propagation des sentiments du coeur, qui ne connaissent pas de frontières entre les classes sociales. Karamzine est particulièrement attiré par cet essai, car, il y retrouve "une compréhension de l'âme humaine dont même Montaigne, ou tout autre philosophe ou observateur de l'âme n'aurait honte --

---

<sup>29</sup> "истинный художник человеческой натуры"  
Московский Журнал, 4 (1791) : 108-109.

et, de plus, le héros de cette histoire est un simple paysan."<sup>30</sup> Ce qui l'attire aussi dans cette critique c'est peut-être la comparaison de Bräker avec Rousseau, qui y apparaît vers la fin.

Dans le premier numéro du Journal de 1792 sous la rubrique "Sur les livres étrangers" parurent les notes de Karamzine sur l'oeuvre de L.-S. Mercier, De J.-J. Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution. Mercier était un grand admirateur de Rousseau, et son oeuvre fut profondément influencée par le concept rousseauiste de la glorification de la vertu et des sentiments; la "sensibilité morale" de Rousseau se trouve au centre de son credo artistique. De J.-J. Rousseau est une oeuvre, riche non seulement de descriptions de la personnalité du philosophe, mais elle devient aussi une sorte de propagation de son oeuvre et en particulier, des idées qu'on retrouve dans Le Contrat Social. De J.-J. Rousseau n'appartient pas aux chefs-d'oeuvre de la littérature française; toutefois Karamzine en parle comme de l'une "des oeuvres françaises les plus importantes de l'année passée"<sup>31</sup> Le choix de cet ouvrage par Karamzine n'est pas accidentel, il est conditionné, essentiellement, par son intérêt pour la personnalité de Rousseau et son admiration profonde pour ses idées philosophiques et ses oeuvres littéraires. Décrire une telle oeuvre dans les pages du

<sup>30</sup> "...понимание человеческой души, которого не постыдился бы ни Монтень, ни другой философ или обозреватель души, и более того, герой этой истории – простой крестьянин".  
Ibid., 2 (1791) : 85.

<sup>31</sup> "...наиболее важное французское произведение прошлого года".  
Ibid., 1 (1792) : 150-151.

Journal de Moscou, qui était publié dans des conditions assez adverses, était une affaire dangereuse pour Karamzine. On comprend alors pourquoi l'analyse de Karamzine souffre d'une brièveté inhabituelle et d'une absence complète de résumé du texte. Il ne pouvait en être autrement, car De J.-J. Rousseau est un exemple de la philosophie publicitaire de la première phase de la Révolution, à une époque où il était impossible de décrire son contenu en détail dans la presse russe. Conscient du milieu ambiant, Karamzine juge même nécessaire de remplacer les mots du titre "considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution" par le modeste "и.т.д." ["etc."].

Les articles de Karamzine sur le théâtre furent aussi importants que ses critiques littéraires. Il y traitait de la dramaturgie et de l'art de l'acteur. Ses comptes rendus paraissaient régulièrement dans Le Journal de Moscou sous deux rubriques séparées : "Les théâtres de Moscou" et "Les théâtres de Paris"; cette dernière était la traduction et l'adaptation de la section du Mercur de France, "Des Spectacles " par N. E. Framéry et elle contenait de courtes analyses sur les plus récents opéras, vaudevilles et pièces du Paris révolutionnaire.

L'idée que l'art doit être le miroir de "la vitalité des pensées et des sentiments"<sup>32</sup> conditionne le choix que Karamzine fait des pièces revues et commentées dans son Journal. Il s'intéresse plutôt aux drames sentimentaux et romantiques, provoquant des larmes

---

<sup>32</sup> "...жизненность мыслей и чувств".  
Дониды 2 (1797) : 6.

d'attendrissement, et aux comédies où la sensibilité domine et dont le contenu reste simple, léger et émouvant. Les articles de Karamzine ne sont pas de simples résumés des pièces scène par scène : l'auteur offre une analyse profonde de l'oeuvre dramatique et des caractéristiques des personnages principaux, il choisit dans la pièce les moments les plus tragiques et les plus émouvants, et à travers la psychologie des héros placés dans des situations extrêmes, il révèle le contenu de toute la pièce. Selon Karamzine, le drame doit constituer une oeuvre "harmonieusement entière"["гармонически целое"], les "aventures"["приключения"] doivent y être "naturellement liées"["естественно связаны"] et les "caractères . . . artistiquement représentés"["характеры .... художественно описаны"]; l'intrigue et le dénouement doivent former une entité. <sup>33</sup> Dans les oeuvres qu'il analyse et dans les personnages qui l'attirent, il cherche toujours "le naturel", capable de toucher le spectateur. L'action du drame doit "déchirer l'âme" du "spectateur sensible". Au nom du sentimentalisme le critique permet même quelques défauts au développement de l'action. Commentant la pièce d'August von Kotzebue, intitulée Ненависть к людям и раскаяние [Misanthropie et Repentir], il écrit :

Aucune autre pièce ne laissait en moi autant d'impressions agréables que celle-ci. Il n'est pas vrai de dire qu'il n'y a rien à critiquer . . . . .

<sup>33</sup> Московский Журнал, 1 (1791) : 63.

Pourtant la pièce contient tant d'émotion et de beauté, que le spectateur oublie la critique.<sup>34</sup>

En se basant sur les normes esthétiques du sentimentalisme, Karamzine donne une interprétation morale aux problèmes sociaux de son temps. Pour lui, le critère de valeur de l'oeuvre dramatique dépend du "vrai" goût du critique et du spectateur éclairé. Mais ce qui s'avère le plus important dans l'esthétique théâtrale de Karamzine, c'est sa compréhension du caractère, qui, selon lui, définit le dénouement du conflit dramatique et devient l'objet principal de la représentation artistique. Quel que soit le drame qu'il analyse, quel que soit le dramaturge qu'il étudie, son but primordial reste toujours le même : montrer comment les personnages sont représentés dans la pièce. Karamzine rejette les compositions dramatiques qui reposent sur la présentation des personnages faisant ressortir un seul trait dominant, ce qui était un procédé typique du classicisme français. Selon lui, de tels caractères n'étaient pas dramatiques car ils étaient étroits et bornés. La complexité psychologique du caractère est un facteur indispensable au développement de l'action d'une oeuvre dramatique. Ainsi, les données psychologiques doivent dominer le processus de création, et l'art du dramaturge dépend de sa connaissance du coeur humain et de

---

34

Никакая пьеса не оставляла во мне таких сладких впечатлений, как сия. Не скажу, что в ней нельзя было ничего покритиковать . . . . .  
Однако ж в ней так много трогательного и прекрасного, что зритель забывает критику.

Ibid, 2 (1791) : 21.

sa capacité de peindre tous les changements de l'état d'âme de ses personnages. Son attention entière se concentre sur les émotions des héros, leurs sentiments et l'intensité de leurs monologues intérieurs dans les moments de crise, lorsque le mécanisme de leur psychologie devient encore plus clair.

Comme toujours, Karamzine exprimait le désir de consacrer plus de place à la discussion des oeuvres russes mais, étant donné l'état déplorable de la dramaturgie nationale à l'époque, une seule pièce originale russe trouva sa place parmi le grand nombre de pièces analysées dans Le Journal de Moscou : ce fut la comédie de Nikolev intitulée : Le polisson, ou la fiancée perdue en gage [Баловень, или об заклад проигранная невеста] <sup>35</sup>. Ainsi toutes les idées théoriques et les réflexions de Karamzine sur la dramaturgie, s'appuyèrent sur des exemples de pièces étrangères. Dans les préfaces à Julius Caesar et Emilia Galotti, Karamzine examine le contraste entre le drame classique français et les oeuvres de Shakespeare ou de Lessing. Selon lui, ce contraste est basé sur la différence entre les dramaturges qui sont guidés par des règles et des conventions mortes et ceux qui sont doués de compréhension intuitive des secrets de l'âme humaine. La présentation sur la scène russe du Cid de Corneille dans l'adaptation de Ya.B. Knyajnine, donne à Karamzine la possibilité de poursuivre ses attaques contre la tragédie française. <sup>36</sup> Bien qu'il remarque dans la tragédie de Corneille "de bonnes scènes et des sentiments

---

<sup>35</sup> Ibid, 11 (1791).

<sup>36</sup> Ibid, 3 (1791) : 84-97.

touchants", aussi bien que "beaucoup de beaux vers", Karamzine est toujours d'accord avec D'Alembert, qui critique la "froideur" des pièces françaises, et il utilise la métaphore de Voltaire du jardin français bien ordonné et de la nature sauvage, quand il fait la comparaison entre la tragédie française et les pièces de Shakespeare.

Le jeune éditeur s'intéresse aussi aux pièces anticléricales telles que Les Rigueurs du cloître de Restif de La Bretonne et Les Victimes cloîtrées de J.M.Boutet de Monvel<sup>37</sup>. Un autre groupe de pièces publiées représente celles dont le contenu politique est énoncé, comme, par exemple, la pièce J.-N. Bouilly Jean-Jacques Rousseau à ses derniers moments.<sup>38</sup>

Karamzine était aussi très soucieux du style et de la langue des traductions de pièces. Il exigeait toujours que la traduction reste la plus proche possible de l'original et ironisait sur la traduction de "paysage" en "земледелие" [agriculture] ou sur la fausse transcription de noms étrangers dans la traduction russe. Selon lui les nuances stylistiques d'un mot étaient très importantes et en créant les paroles d'un personnage, l'auteur doit trouver des mots naturels à son caractère et son genre. Le jeune éditeur critiquait les drames où l'héroïne parlait un langage qui manquait de naturel "compte tenu de son sexe et de sa position sociale", et les comédies modernes, traitant de sujets de la vie quotidienne, qui étaient traduites en russe dans un style archaïque. Il estimait que le

<sup>37</sup> Ibid, 12 (1791) : 150-151.

<sup>38</sup> Ibid, 9 (1791) : 150-151.

langage d'une pièce devait être "simple" et "naturel" et il rejetait tout excès de pathos, trop d'émotions artificielles mélodramatiques.

L'attention que Karamzine portait au niveau des traductions était en accord avec son attitude générale sur le style et la langue des oeuvres littéraires, aussi bien qu'avec sa conviction de la nécessité et de l'importance de traduire les chefs-d'oeuvre littéraires européens pour la Russie du XVIIIème siècle. La traduction d'auteurs européens contemporains de Karamzine devint partie intégrale de sa revue. A travers les pages du Journal, les lecteurs russes apprirent à connaître les oeuvres des écrivains français comme Jean-François Marmontel et Jean Florian. Karamzine publia aussi la correspondance entre Pierre Bayle et le Comte de Shaftesbury, qui était d'ailleurs l'oeuvre originale de Johann August Eberhard (1739-1809) présentée sous forme de correspondance entre les deux philosophes. L'amour du jeune éditeur pour la littérature allemande reste apparent dans le choix qu'il fait. La publication de l'ouvrage de Jacob Heinrich Meister, Caractéristiques des poètes allemands permet à Karamzine de présenter au public russe les oeuvres de Wieland, Klopstock et Gessner. La revue contenait aussi des oeuvres séparées de Wieland, Moritz, Kotzebue et autres écrivains allemands. Pour ses traductions de l'anglais, Karamzine choisit des extraits du Voyage sentimental et de la Vie et opinions de Tristram Shandy de Laurence Sterne. L'intérêt de Karamzine pour la littérature ancienne et exotique est également évident à travers les pages de sa revue : il publia, par exemple, la traduction d'un extrait du drame Sakuntala de Kalidasa, le célèbre

écrivain hindou du Vème siècle, et un extrait des Chansons d'Ossian d'un ancien barde écossais, jugées authentiques, mais qui n'étaient en réalité qu'une imitation. Le caractère héroïque et idyllique des Chansons attirait beaucoup les écrivains aux tendances sentimentalistes et romantiques, et Ossian était devenu pour eux un autre Homère. La publication des Chansons provoqua un grand intérêt pour les oeuvres nationales anciennes et le folklore, qui s'opposaient à l'antiquité universelle du classicisme. Les ouvrages de littérature étrangère que Karamzine publiait dans sa revue appartenaient tous au courant du sentimentalisme européen. Il est intéressant de noter qu'il choisissait des auteurs maniant l'ironie et même une sorte de scepticisme dans des passages soit-disant "sentimentaux" (Stern, Wieland), plutôt que les écrivains qui tendaient vers l'idylle ou la fable morale et qu'il avait admirés dans sa jeunesse, avant son voyage en Europe (Gessner, Haller).

C'est à travers les pages de la critique et des oeuvres originales écrites par Karamzine pour Le Journal de Moscou, que le sentimentalisme russe se développa peu à peu et formula sa théorie de base. Le professeur Sakuline écrivait qu'en Russie " le sentimentalisme existait même avant le sentimentalisme".<sup>39</sup> Il fait ici allusion à certaines tendances sentimentalistes (contenu, thèmes, motifs et formes poétiques) qu'on retrouve déjà chez Kantemir, Sumarokov et, plus tard, chez Kheraskov, Joukovskiy et Radichtchev. Mais c'est dans l'activité littéraire de Karamzine que le

---

<sup>39</sup> "сентитентализм существовал ещё до сентиментализма".  
П.Н. Сакулин, Русская литература (Москва : 1928) 272-273.

sentimentalisme russe acquiert son expression la plus complète, sa popularité énorme et qu'il exerça son influence la plus féconde. Karamzine fut le premier à formuler les principes théoriques du sentimentalisme, et à en donner les exemples littéraires les plus caractéristiques. C'est ainsi qu'il joua le rôle de créateur et de chef du courant artistique nouveau, qui peu à peu devint étroitement associé à son nom, quand, enfin, en Russie le terme "sentimentalisme" acquiert, en premier lieu et parfois exclusivement, la signification de "karamzinisme". Erudit, intellectuel et connaisseur de littérature mondiale, Karamzine créa le concept du sentimentalisme qui se basait sur les meilleurs exemples artistiques européens du siècle des lumières. Bien que sa théorie ait été influencée par le sentimentalisme subjectif de Sterne, c'était surtout Rousseau et sa conception du sentimentalisme au contenu social, qui laissèrent leur empreinte la plus profonde sur toutes les idées littéraires et philosophiques de Karamzine.

Dans la France du dix-septième siècle, les écrivains appartenant au courant libertin pouvaient, malgré leur parti-pris "raisonnable", éprouver, comme La Fontaine, la jouissance de la nature, de l'art, d'une belle rêverie ou d'un joli visage. L'amour pour un ami, la pitié envers un malheureux et le plaisir d'être secourable, généreux, fidèle ne devaient rien au raisonnement, ni à l'obéissance à une règle, mais ils pouvaient avoir raison même contre la raison. Ainsi, pendant toute sa vie, depuis les plaisirs de l'art jusqu'à ceux de l'amitié et de la tendresse, on pouvait obéir à des forces que l'intelligence ne peut guère justifier, mais qui sont aussi légitimes

que les raisons de la raison. On trouve déjà cette philosophie du coeur chez Mme Deshoulières, Ninon de Lenclos, Molière, La Fontaine, Racine, Diderot, Pascal et même, sous une forme plus prononcée, chez Saint-Evremond et chez le marquis de Lassay. Ainsi, dès la fin du XVIIème siècle s'élabora une sorte de morale avant l'heure "romantique", qui trouve dans l'intensité d'un sentiment la justification de la passion, et qui admet qu'aimer "avec fureur", "avec désespoir", peut être une chose admirable, en dépit des lois divines et humaines.

Cette philosophie du sentiment trouva son meilleur interprète en Jean-Jacques Rousseau. C'est lui qui a fait du sentiment, non pas un chapitre ou un aspect de la philosophie, mais toute une philosophie nouvelle dressée contre la philosophie rationaliste. Il a "laissé parler son coeur" et non sa logique; et il résolut donc de vivre "selon son coeur". Il se construisit un monde où le bonheur et la sagesse n'auraient rien de commun avec celui des "sages de la terre". "Vous êtes le plus sensible des hommes", écrit Mme de la Tour-de Franqueville à Rousseau. <sup>40</sup> Il se croit aussi "le plus sensible des êtres".<sup>41</sup> Pour Rousseau, le seul principe "actif" dans l'âme c'est le sentiment, car "la sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoique animé, qui ne sentirait rien, n'agirait point : car où

<sup>40</sup> Correspondance générale de J.-J. Rousseau ( Paris : Colin, 1924) 10 : 378.

<sup>41</sup> Rêveries du promeneur solitaire, 1 : 1075.

serait pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible, puisqu'il agit." <sup>42</sup> Il dit :

Que ce soient les hommes, le devoir, ou même la nécessité qui commandent, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, et je ne saurois obéir : je vois le mal qui me menace, et je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort; mais cet effort me lasse et m'épuise bien vite : je ne saurois continuer. En toute chose imaginable, ce que je ne fais pas avec plaisir m'est bientôt impossible à faire.<sup>43</sup>

Pour Karamzine, comme pour Rousseau, le culte de la "sensibilité" n'était pas une exaltation des émotions, mais une élévation des sentiments à un degré insoupçonné. Sa conception de la sensibilité restait inséparable de celle de Rousseau. Pour lui, comme pour Rousseau, la sensibilité devient une force, capable de créer et de détruire, c'est le commencement et la fin de toutes choses, "elle donne la vie et elle est le but de la vie". <sup>44</sup> Selon les deux écrivains, l'homme sent avant de penser, et dans leurs œuvres le sentiment est opposé à la raison : "Exister, pour nous, c'est sentir, et notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre raison même".

<sup>42</sup> Rousseau juge, 805.

<sup>43</sup> Rêveries du promeneur solitaire, 1053.

<sup>44</sup> ". . . . Она и жизнь даёт, она и жизни цель. . . ." Полное собрание стихотворений, 248.

<sup>45</sup> "Le coeur parle ici et la raison est muette"<sup>46</sup>, dit Karamzine. "Etre sensible", Rousseau est non seulement prédisposé à sentir, mais il veut sentir, même si, au moment où il proclame son indépendance, il déplore en fait la tyrannie des passions; au moment où il croit atteindre la liberté, il sent la dépendance où le tiennent son corps, son esprit et son coeur, qui sont moins des parties de lui-même que des éléments naturels. Il écrit : "Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions, et, tant que l'objet agit sur eux, mon coeur ne cesse d'en être affecté..."<sup>47</sup> Comme Jean-Jacques, Karamzine est aussi l'esclave de ses sens : "La sensibilité! Je veux être ton esclave; je préfère ma dépendance à ma liberté". <sup>48</sup>

Les deux écrivains recherchent toujours la sensation primitive. Rousseau détruit la notion de l'homme civilisé en proclamant : "La raison me tue; je voudrais être fou pour être sain".<sup>49</sup> La santé morale, que tout homme civilisé place dans la raison, se trouve tout d'un coup placée dans l'absence de raison : "Il est rare que l'homme,

---

<sup>45</sup> Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau (Genève : A. Jullien, 1906)2 : 124.

<sup>46</sup> "...Здесь сердце говорит, но истина нема..."  
Полное собрание стихотворений, 251.

<sup>47</sup> Les rêveries du promeneur solitaire, 1082.

<sup>48</sup> "Чувственность! Люблю я быть рабом твоим; люблю предпочитать зависимость свободе".  
Полное собрание стихотворений, 246.

<sup>49</sup> Correspondance générale, 11 : 191.

qui reste toujours raisonnable, ne soit pas cruel. Les larmes aux yeux, je vais parler avec vous, les âmes sensibles! Vous savez pleurer vous-même; vous connaissez le malheur grâce à vos sentiments et votre expérience".<sup>50</sup> Le bonheur est dans le retour à la nature, à l'instinct : ne plus penser, se libérer du fardeau de l'idée, de la contrainte du raisonnement, abolir le temps et l'espace, s'affranchir des lois et des règles sociales, s'aliéner du monde où nous vivons, pour vivre dans un monde imaginaire, créer un univers surnaturel où l'être, dégagé des liens terrestres, se retrouve tout entier. "L'homme sensuel est l'homme de la nature".<sup>51</sup> Le poète de Karamzine rêve de ce "siècle d'or, où les hommes vivaient comme des frères et des amis, faisaient paître leurs troupeaux, buvaient leur lait, ne pensaient jamais qu'il existe le mal ou le bien, avaient de bons sentiments et, plus important encore, s'amusaient et s'aimaient".<sup>52</sup> La nature joue donc le rôle d'initiatrice puisqu'elle procure les sensations indispensables à la vie intellectuelle et morale : " De beaux sons, un beau ciel, un beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard, tout cela ne

---

<sup>50</sup> "И редко человек, который вечно твёрд, бывает не жесток. Я к вам пойду с слезами, о нежные сердца! вы плакали и сами; по чувству, опыту известна горесть вам".  
Полное собрание стихотворений, 246.

<sup>51</sup> Rousseau juge, 808.

<sup>52</sup> "О веке золотом, в котором люди жили как братья и друзья, пасли свои стада, питались их млеком; не мысля никогда, что есть добро и зло, по чувству добры были, а более всего резвились и любили!"  
Полное собрание стихотворений, 243.

réagit si fort sur ses sens qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son coeur . . ."<sup>53</sup> Karamzine fait écho à Rousseau en disant que son poète commence à "rêver" et à créer "quand il contemple la beauté de la nature, en se promenant dans les champs fleurissants un jour de printemps".<sup>54</sup>

Puisque la sensibilité est plus importante que la raison, c'est par elle que les deux auteurs se connaissent eux-mêmes et c'est elle qui leur révèle l'homme intérieur. Les deux écrivains ne s'intéressent qu'à l'homme. Jean-Jacques acquiert cette connaissance de l'homme en rêvant sur lui-même, Karamzine en "décrivant le portrait de son coeur et de son âme".<sup>55</sup> Or, tous deux découvrent que l'homme est avant tout un être sensible, et, chez lui, la sensibilité, comme la pensée, atteint sa plus haute expression, sa plus vigoureuse intensité. Cette personne "sensible" ne pouvait pas être froide, égoïste ou cruelle envers les autres; elle était touchée par le malheur des autres et souffrait avec eux. Cette personne, profondément compatissante, réagissait vivement à tout ce qui se passait autour d'elle, et les larmes qui lui venaient aux yeux étaient le signe inévitable de sa "sensibilité". Selon Karamzine, comme selon Rousseau, une personne "sensible" avait reçu en partage le don

---

<sup>53</sup> Rousseau juge, 807.

<sup>54</sup> "Когда в весенний день, среди лугов цветущих гуляя, видит он Природы красоты".  
Полное собрание стихотворений, 243.

<sup>55</sup> "Писать портрет души и сердца своего".  
Н.М. Карамзин, Что нужно автору. Сочинения 2т. (Ленинград : Художественная Литература : 1984)61.

le plus désirable et le plus rare : celui de sentiments délicats, qui lui permettaient de voir et d'apprécier tout ce qui était fermé et inaccessible au reste du monde aveugle et sourd qui l'entourait.

Mais cette sensibilité, que les deux écrivains découvrent dans leur coeur, entraîne des inconséquences et des contradictions. Plus ils s'étudient, plus ils s'aperçoivent qu'il y a dans le coeur et les sentiments humains des tendances obscures et des forces mystérieuses : "Il [le poète] voit souvent, combien le coeur des hommes est perfide, et combien les âmes faibles aiment humilier".<sup>56</sup> Rousseau avoue : " Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même."<sup>57</sup> Il sentait en lui un "mal inexplicable", un "vide impossible à combler", comme Saint-Preux qui songeant à ses brèves délices et à ses longs tourments, accusait sa propre sensibilité d'être un "fatal présent du ciel". Pour lui, la faculté de sentir était devenue la capacité de souffrir. La souffrance des âmes sensibles pouvait aisément les faire sombrer dans l'inquiétude, le désordre, et ce qui deviendra le "mal du siècle". Mais, pour Rousseau et pour ses disciples, dont Karamzine, ce mal n'était qu'une simple faiblesse passagère, un accident sans conséquences. Ils ont cru "aux charmes de la sensibilité" et aux "délices du coeur", parce qu'ils y reconnaissaient les charmes et les délices de la vertu.

---

<sup>56</sup> "Но часто видя, как сердца людей коварны, как души низкие всё любят унижать".

Протей, или несогласие стихотворца, 247.

<sup>57</sup> Persifleur, 1108.

Cette philosophie du coeur donna naturellement naissance à une morale. Rousseau expose cette morale intuitive et bienfaisante dans La Nouvelle Héloïse, dont les héros, Julie et Saint-Preux, nous donnaient des règles de vie. Il veut que leur destinée devienne un exemple, un modèle. Les nouvelles sentimentales de Karamzine sont aussi marquées par le didactisme : l'auteur y est toujours présent pour exprimer son opinion et ses sentiments, mais aussi pour nous donner une autre leçon de morale et pour critiquer les vices. Philosophie, morale, littérature sont donc liées étroitement chez Rousseau et Karamzine. Le principe de cette morale est qu'on ne raisonne pas sur la morale, on la sent. Ce n'est pas une affaire de logique, mais d'émotion. Et notre force pour lui obéir ne vient pas de notre volonté, d'un effort calculé, mais d'un besoin du coeur.

L'intérêt de Karamzine pour Rousseau est exprimé dans Le Journal par son choix des pièces et des livres analysés, par l'expression de son goût esthétique, par ses idées sur le théâtre et la littérature et, enfin, par la formation de sa conception du sentimentalisme. Sa réaction personnelle, philosophique et esthétique envers Rousseau devient plus claire encore à travers les pages des Extraits divers (D'après les notes d'un jeune Russe) [Разные отрывки (Из записок одного молодого россиянина)]. Cette oeuvre, écrite sous forme d'aphorismes et étroitement liée aux Lettres du voyageur russe, fut publiée dans la quatrième partie du Journal en 1792. Elle se compose de fragments et d'extraits, ce qui était typique du jeune Karamzine. Comme il est suggéré par le titre, D'après les notes d'un jeune Russe, Karamzine présente une sorte de confession psychologique, qui reflète les attitudes et les idéaux d'un

jeune aristocrate russe, son contemporain, appartenant au même milieu que lui. Le lien des Extraits divers avec Les Confessions de Rousseau est indiscutable. Le grand maître -- Jean-Jacques -- est toujours présent dans les pages de l'oeuvre de Karamzine et il y apparaît comme l'idéal du philosophe, aussi bien que de l'écrivain.

Dans l'un des passages, Karamzine rapporte une discussion sur Rousseau et ses Confessions qui eut lieu entre "le jeune Russe" et le baron Baielvitz; ce dernier avait été mentionné comme l'une des connaissances de l'auteur dans Les lettres du voyageur russe au cours de la description de sa visite au théâtre de Lyon.<sup>58</sup> Karamzine écrit :

"Je respectais et j'aimais Rousseau de tout mon coeur" (m'a dit le baron Baielvits) ; "j'étais amoureux de son Héloïse, j'observais avec vénération Clarens, Meillerie et le Lac de Genève, mais ses Confessions ont refroidi mon ardeur, et j'ai cessé d'admirer Rousseau". - Et moi, N.N. qui voyais Clarens peut-être sans vénération, mais au

---

58

Вокруг нас было не много порядочных людей, и для того уговорил я Беккера идти в партер; но нам сказали, что там совсем нет места, и один молодой человек провёл нас в ложу третьего этажа, где нашли мы даму и знакомого нашего барона Баельвица. . . .

[Il n'y avait peu de personnes respectables autour de nous et c'est pourquoi j'ai persuadé Bekker d'aller au parterre; mais on nous a dit qu'il n'y avait plus de place et un jeune homme nous a amenés dans une loge du troisième étage, où nous avons retrouvé une dame et notre connaissance, le baron Baielvits . . . .]

Н. М. Карамзин, Сочинения, т.9. (Москва : 1820) 4 : 49.

moins avec un sentiment de plaisir tranquille, après avoir lu les Confessions, ai aimé Rousseau même plus que jamais.<sup>59</sup>

Le sujet du discours montre que le jeune Russe et le baron Baievits avaient des attitudes diamétralement opposées à l'égard des Confessions. Il n'est pas surprenant que dans le même numéro du Journal paraissent des extraits des Lettres du voyageur russe dans lesquels Karamzine raconte sa visite de lieux en Europe associés au nom de Rousseau et à ses oeuvres. L'auteur des Lettres s'exclame qu'il "aime tant" Rousseau, qu'il lit "avec un plaisir inexplicable" sa Nouvelle Héloïse et ses Confessions et que son "imagination était tellement préoccupée par Rousseau", qu'il pensait à lui, même quand il dormait. Pour Karamzine, Rousseau était "le plus grand écrivain du XVIIIème siècle"; tout ce que le jeune Russe dit sur Rousseau dans Les Extraits divers coïncide exactement avec l'attitude de Karamzine envers le philosophe, qui influença profondément son oeuvre entière.

---

59

"Я почитал и любил Руссо от всего моего сердца" (сказал мне барон Баельвиц) - влюблён был я в Элоизу, с благоговением смотрел я на Кларан, на Мольери и Женевское Озеро, но его "Confessions" прохладили жар мой, и я перестал почитать Руссо". - А я, N.N., смотревший на Кларан, хотя и не с благоговением, но по крайней мере с тихим чувством удовольствия, прочитав "Confessions", полюбил Руссо более, нежели когда-нибудь.

Московский Журнал, 6 (1792) : 65-73.

Les Extraits divers représentent une quintessence de la philosophie de Karamzine à l'époque et reflètent ses principes sur la vie, la mort et l'immortalité; le bonheur et la nature humaine; l'âme et le corps; le mal et la morale sociale; la création et l'esthétique; le but de l'existence et les idéaux politiques et sociaux. En un mot, toutes les questions que se posaient les jeunes du cercle de Novikov, sont traitées dans cette oeuvre importante et y trouvent une explication individuelle et originale qui est en même temps profondément influencée par les idées humanistes de Rousseau. Dès les premières années de son association avec les Francs-maçons, Karamzine s'intéressa particulièrement aux questions de l'immortalité de l'âme et du lien entre l'âme et le corps. Ces questions, selon Karamzine, se trouvent au centre de la philosophie maçonnique. La première question du jeune écrivain à Lavater, en qui il voyait un "grand philosophe" à ce moment-là, fut "Comment notre âme et notre corps peuvent-ils être unis s'ils sont deux éléments différents".<sup>60</sup> Lavater ne lui donna qu'une réponse vague et évasive selon laquelle il "ne comprend pas lui même . . . comment l'âme agit sur le corps".<sup>61</sup> Cette réponse ne pouvait évidemment satisfaire le jeune écrivain et elle lui apporta "beaucoup de doutes".<sup>62</sup> C'est vers Rousseau que se tourna le jeune écrivain lorsqu'il traite de cette même question dans son oeuvre-programme Les Extraits divers.

<sup>60</sup> Переписка Карамзина с Лафатером , 16-17.

<sup>61</sup> Ibid., 22-25.

<sup>62</sup> Ibid., 26-30.

Nous ne savons pas comment l'âme peut exister après la destruction du corps; aussi nous ne pouvons pas comprendre comment elle peut souffrir ou jouir du bonheur parfait. On dit - et même Rousseau lui-même dit, -- que la jouissance ou la souffrance de l'âme sera dans le souvenir de la vie passée, vertueuse ou vicieuse. . . . . 63

Un autre groupe de problèmes que nous voyons discutés dans Les Extraits Divers représentaient des pensées sur l'existence morale, d'un côté, et les faiblesses et imperfections de la nature humaine, de l'autre. Ces pensées, qui sont devenues partie intégrale de la poétique et de la stylistique de Karamzine, sont en même temps inséparables dans son esprit de l'oeuvre et de la philosophie de Rousseau :

Une personne, qui grâce à ses expériences diverses a compris que l'homme reste toujours l'homme; qu'ayant seulement l'idée de la perfection, nous restons toujours imparfaits, - à ses yeux, la plus touchante amabilité chez un homme devient une brave et noble sincérité, avec laquelle il dit : je suis faible! (c'est-à-dire je suis humain!). Mais une personne qui a une idée irréaliste de la bonté et de la

---

63

Как может существовать душа по разрушении тела, не знаем; следовательно, не знаем и того, как она может мучиться и блаженствовать. Говорят - и сам Руссо говорит, - что блаженство или мучение души будет состоять в воспоминании прошедшей жизни, добродетельной или порочной. . . . .

Московский Журнал, 6 (1792) : 65-73.

sagesse humaine, méprise d'habitude cet homme sincère.<sup>64</sup>

C'est d'après Rousseau que Karamzine crée dans Les Extraits divers l'image de sa "nouvelle et éternelle Arcadie" :

Frères! embrassez-vous avec un amour ardent et pur, que, de ses mains créatrices le Père céleste a mis dans le cœur sensible de ses fils; embrassez-vous et par ce tendre baiser formez la sainte union de l'amitié mondiale . . . . . quand tous les peuples de la terre seront unis par le seul doux et profond sentiment d'amour. . . . .<sup>65</sup>

---

64

Кто многообразными опытами уверился, что человек всегда человек; что мы имеем только понятие о совершенстве и остаёмся всегда несовершенными, - в глазах того наитрогательнейшая любезность в человеке есть мужественная, благородная искренность, с которую говорит он: я слаб! (то есть я человек!). Но кто имеет надутые понятия о добродетели, о мудрости человеческой, тот обыкновенно презирает того искреннего мужа.

Ibid., 65-73.

65

Братья! обнимите друг друга с пламенной, чистейшею любовью, которую небесный Отец наш, творческим перстом своим, вложил в чувствительную грудь сынов своих; обнимите и нежнейшим лобзанием заключите священный союз всемирного дружества. . . . . когда бы все народы земные погрузились в сладостное, глубокое чувство любви. . . .

Ibid., 65-73.

Pendant la période de la publication du Journal de Moscou Karamzine s'intéresse surtout à tout ce qui a trait à l'Europe : il est toujours au courant de tous les événements, politiques ou culturels, qui y ont lieu; il décrit dans son Journal les endroits qu'il y visita, les personnes qu'il y rencontra; il offre à ses lecteurs des analyses critiques et des traductions d'oeuvres d'écrivains étrangers, aussi bien que des portraits d'auteurs et de philosophes européens contemporains. Cependant, Karamzine reste profondément patriotique dans sa philosophie et son oeuvre, et son Journal devient en premier lieu une tribune pour la propagation de la littérature russe, ce qui se manifeste avant tout par la publication des nouvelles sentimentales de Karamzine, dont l'action se passe en Russie, et de ses notes de voyage, qui peignent le portrait de l'Europe vue par un voyageur russe. Pendant son voyage Karamzine parle avec des hommes célèbres étrangers, il écoute et il apprend, mais il donne aussi des détails sur la Russie, son pays natal, et, en assimilant le nouveau style élégant et attirant, il décrit en russe et pour les Russes tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il a ressenti. D'autre part, les oeuvres originales de Karamzine, comme Pauvre Liza, Natalia, la fille de boyard et les Lettres du voyageur russe, qui parurent pour la première fois dans le Journal de Moscou, furent traduites en plusieurs langues étrangères, et donnèrent à Karamzine sa réputation de premier écrivain russe connu et apprécié en Europe. Karamzine rêvait d'inspirer les auteurs russes dans la création de chefs-d'oeuvre littéraires nationaux. Malheureusement, ce rêve ne se réalisa pas et Karamzine resta seul à dominer la littérature russe

pendant toute la décennie suivante, en créant les oeuvres, qui donnèrent naissance au concept de la "période karamzienne" de la littérature russe.

Quatrième Chapitre.  
La Nouvelle Héloïse et les nouvelles  
sentimentales de Karamzine

1. La Pauvre Liza;
2. Frol Silin et Ulia;
3. Natalia, la fille du boyard.

Le roman d'aventures, une forme littéraire gigantesque, dont le résumé pourrait remplir plusieurs dizaines de pages, était caractéristique de la littérature russe du XVIIIème siècle. Dans ces romans, les aventures s'entassaient les unes sur les autres : orages, naufrages, emprisonnements, fuites, attaques de pirates, voyages d'un pays à l'autre et autour du monde. L'intrigue compliquée et l'abondance de matériel littéraire demandaient une grande forme de roman; aussi la nouvelle n'était-elle pas populaire et restait peu courante, car son caractère était peu esthétique et peu conforme aux goûts littéraires dominants de l'époque.

Les oeuvres originales russes n'appartenant pas au genre du roman d'aventures sont rares. L'ouvrage de Fedor Emine, Lettres d'Erast et Doravra en est le meilleur exemple. Roman épistolaire comme la Nouvelle Héloïse, cette oeuvre se compose de lettres entre deux amants mais, si l'on tient compte de la complexité de son sujet et de sa forme, elle reste intimement liée au roman d'aventures et suit son développement normal. Influencé par la Nouvelle Héloïse, Emine a assimilé les scènes, les attitudes et même les formules linguistiques de Rousseau -- que Karamzine utilisera à son tour --; il lui manquait toutefois la langue et la forme

particulières qui deviendront partie intégrale et base de la réforme linguistique que Karamzine apporta au genre littéraire de la prose russe. A ce sujet, il est bon, toutefois, de souligner que dans les nouvelles sentimentales de Karamzine, La Nouvelle Héloïse de Rousseau servit de modèle au choix des thèmes, plutôt qu'à celui de la forme, puisque Karamzine utilise dans La Pauvre Liza la forme narrative traditionnelle de la bouche d'un témoin plutôt que l'échange épistolaire. De plus, le roman de Rousseau, long de 500 pages est beaucoup plus détaillé que le mince récit de Karamzine.

En réagissant contre le roman d'aventures - genre principal de la prose classique - Karamzine créa les oeuvres littéraires, qui étaient intimement liées à la vie quotidienne, et dont les héros étaient des personnes débordant d'émotions, vivant comme n'importe qui à n'importe quelle époque une existence faite de joies et de peines. Sa célèbre héroïne, Liza, était le premier personnage de la littérature russe qui semblait presque sortir des pages de sa nouvelle et entrer dans la vie réelle de ses contemporains. C'est pour cela peut-être que sa nouvelle, La Pauvre Liza (1792) provoqua l'admiration de toutes les classes sociales et connut une grande popularité; comme on l'avait fait pour La Nouvelle Héloïse, on se tordait les mains en la lisant et on y passait les nuits; les aristocrates pleuraient et les gens du peuple éprouaient de la compassion pour l'héroïne. La Pauvre Liza est l'histoire d'une jeune paysanne, séduite et abandonnée par un riche aristocrate. La nouvelle se termine par la tragédie du suicide de l'héroïne et l'auteur suggère que les deux amants seront réunis dans l'autre monde. Le sujet, typiquement sentimental, d'une jeune fille qui devient

victime de la séduction et qui se repent de sa chute est particulièrement émouvant sous la plume de Karamzine. La Pauvre Liza, grâce à la place prépondérante accordée à la description des sentiments des personnages, marque la naissance du roman psychologique russe. Cette nouvelle méthode psychologique - l'intérêt pour le monde intérieur des héros, l'idéalisation des caractères représentés, l'intense profondeur émotionnelle du contenu - fut suggérée à Karamzine par le roman lyrique et psychologique de Rousseau, La Nouvelle Héloïse.

Karamzine exprime ouvertement son admiration pour le roman de Rousseau, qu'il tenait "entre les mains" pendant son voyage en "ces lieux magnifiques, où l'immortel Rousseau avait installé ses amants romantiques" - Julie et Saint-Preux. Dans Les Lettres du voyageur russe, Karamzine écrit :

Sachant combien j'aime Rousseau et avec quel plaisir j'ai lu de même que vous son Héloïse, vous pouvez imaginer les sentiments que m'ont donnés ces choses. Quoiqu'on trouve dans ce roman beaucoup d'éléments manquant de naturel, beaucoup d'exagérations - en un mot, beaucoup de romanesque - personne n'a jamais décrit l'amour en français

de façon aussi frappante et vivante que dans  
L'Héloïse . . . . .<sup>1</sup>

En avril 1756, Rousseau s'installe à l'Ermitage et commence à travailler à la Nouvelle Héloïse. Il semble que le processus de création du roman n'ait pas été de son propre choix, mais qu'il lui ait, en quelque sorte, été imposé. Par besoin de compensation, Rousseau crée le monde idéal dans son roman et, dans son travail littéraire il cherche un sorte d'évasion et une revanche sur la médiocrité de la vie réelle. Le genre du roman, oeuvre en prose très longue, permet à Rousseau de présenter toute la société, d'y faire vivre de nombreux personnages et de nous faire connaître leur psychologie, leur destin, leurs aventures. Le genre lui permet aussi d'évoquer de nombreuses questions philosophiques, sociales et artistiques : idées religieuses, idéaux d'égalité sociale, problèmes d'éducation des enfants. Ces thèmes annoncent déjà les principales idées des trois ouvrages : l'Emile, le Contrat Social et la Lettre à d'Alembert, que Rousseau écrit en même temps que La Nouvelles Héloïse. Mais deux thèmes restent au centre du roman : le thème de

---

1

Вы можете иметь понятие о чувствах, произведённых во мне сими предметами, зная , как я люблю Руссо, и с каким удовольствием с вами его Элоизу! Хотя в сём романе много неестественного, много увеличенного - одним словом, много романического - однакожь на Французском языке никто не описывал любви такими яркими, живыми красками, какими она в Элоизе описана.

Н.М. Карамзин, Письма русского путешественника. (Ленинград : Наука, 1984) 150.

la passion et de la vertu, d'un côté et de l'autre, le thème de l'amour de la nature. La popularité et le succès de la Nouvelle Héloïse furent exceptionnels. Ce roman épistolaire est devenu un modèle du genre romanesque et son influence littéraire et morale fut énorme.

Karamzine n'était pas attiré par le genre du roman. Son style littéraire s'exprimait mieux dans des formes littéraires plus courtes, comme celles des nouvelles ou des contes. A la différence des romans, ces oeuvres se caractérisent par un récit assez bref et laconique, par le développement très rapide de la construction dramatique et par la présentation de personnages peu nombreux. Karamzine fut le premier à écrire des nouvelles qui intéressèrent le public. En effet, c'est sous sa plume que le genre reçut son expression artistique la plus brillante. La publication des nouvelles sentimentales de Karamzine fut un événement énorme de la vie littéraire russe de la fin du XVIIIème siècle. Selon Belinsky, on n'y trouve pas "la récréation artistique de la réalité",<sup>2</sup> mais, "comme dans un miroir, la vie du coeur s'y reflète ... telle qu'elle existait pour les gens de l'époque".<sup>3</sup> Belinskiy continue en soulignant que les nouvelles de Karamzine n'ont gardé qu'un "intérêt historique".<sup>4</sup>

---

<sup>2</sup> "...творческого воспроизведения действительности"  
В.Г. Белинский, Собрание Сочинений в 9-ти томах. 6т (Москва : Наука, 1981) 104.

<sup>3</sup> "...как в зеркале, верно отражается жизнь сердца... как она существовала для людей того времени".  
**Ibid.**

<sup>4</sup> "исторический интерес".  
**Ibid.**

L'action de La Pauvre Liza ne se déroule pas en Suisse, mais dans une cabane à la campagne près de Moscou; Karamzine transpose l'histoire d'une aristocrate suisse-française et de son tuteur en celle d'une paysanne russe et d'un gentilhomme, mais les sentiments et les pensées de Liza et d'Eraste font écho aux souffrances profondes et aux déchirements de Julie et de Saint-Preux. Le sujet de La Pauvre Liza reflète les détails de la composition de La Nouvelle Héloïse : on y trouve le coup de foudre, les rendez-vous, le baiser fatal dans la forêt, la séduction, la séparation et la mort de l'héroïne. La dernière page du roman de Rousseau est consacrée à la description de la tombe de Julie :

C'est ici qu'elle a vécu; c'est ici que repose sa cendre. . . la moitié de sa cendre. Deux fois par semaine, en allant au temple. . . j'aperçois. . . j'aperçois le lieu triste et respectable. . . Beauté, c'est donc là ton dernier asile! . . .<sup>5</sup>

Karamzine répète cette image en décrivant la tombe de Liza "près du lac, sous le sombre chêne".

On l'a enterré près du lac, sous le sombre chêne, et on a mis une croix en bois sur sa tombe. Je suis assis ici souvent, pensant, en me penchant sur l'urne contenant les cendres de Liza; les eaux du lac

---

<sup>5</sup> Julie, 745.

coulent de mes yeux et les feuilles des arbres  
bruisent au-dessus de ma tête.<sup>6</sup>

Les émotions, les tourments du cœur font d'ailleurs l'intérêt central des deux oeuvres. Les deux écrivains présentent des sentiments profonds et assurent le triomphe de la passion. La Nouvelle Héloïse et La Pauvre Liza offrent au lecteur, tout prêt à les accueillir, la "peinture exaltante de sentiments passionnés" et la divinisation des tourments du cœur. Dès l'apparition de ces oeuvres en France et en Russie, la mode sera aux extases, aux soupirs, aux larmes et au désespoir. Cette sensibilité, trop longtemps contenue par le rationalisme desséchant et par l'abus de l'esprit du début du siècle, envahit tout à coup la littérature et les moeurs; en France, avec l'oeuvre de Rousseau et de Diderot, elle marqua le début du romantisme; en Russie, avec les nouvelles sentimentales de Karamzine, elle donna naissance au sentimentalisme russe.

Les deux oeuvres sont aussi idylliques : les paysages que Karamzine crée dans La Pauvre Liza, d'un côté sont bien liés à la réalité, mais de l'autre semblent être détachés de la vie réelle et se rapprochent d'avantage de ceux d'une pastorale; le roman de Rousseau, quant à lui, est plein de cette fameuse rêverie romantique où l'âme se sépare du corps et existe comme un élément indépendant;

---

6

Её погребли близ пруда, под мрачным дубом, и поставили деревянный крест на её могиле. Тут часто сижу в задумчивости, опершись на вместилище Лизина праха; в глазах моих струится пруд; надо мною шумят листья.

Сочинения, 2 т., 1 : 519.

Rousseau écrit son roman pour fixer sous une forme durable "l'ivresse", "les extases", "le délire" qu'il connaissait dans les bois de Montmorency. Dans leurs oeuvres, les deux écrivains créent un monde idéal de personnages d'une beauté de rêve, aux sentiments exquis et fervents, qui s'aiment d'amour ou d'amitié dans un paysage à l'image de leur âme. Comme dans toute oeuvre idéaliste, tous les faits retenus sont symboliques en même temps que réels: les personnages y sont exactement à la hauteur de leur destin. Leur conduite n'est pas surprenante, car elle est continuellement admirable. Ils ont tous des âmes exceptionnelles, des âmes qui se ressemblent, comme Julie ressemble à Liza , et Eraste à Saint-Preux.

Dans sa nouvelle, Karamzine montre le caractère irrésistible de l'amour. Il en peint les transports, les peines cruelles, les joies et les faiblesses. L'amour est une force à la fois brutale et mystique, une émanation même de Dieu. Mais, comme chez Rousseau, l'amour sexuel est toujours condamné. Si l'accent fort est donné à la passion au commencement, c'est pour que le relèvement moral soit plus éclatant à la fin. Comme chez Racine, l'amour-passion est toujours associé à la mort et au thème du suicide. Même avant la fin, à Meilleirie, quand Saint-Preux sent Julie tout près de lui et pourtant perdue à jamais, sa fureur et son désespoir éveillent l'idée de la mort. La mort était apparue à Saint-Preux après la chute de Julie, et c'est encore le même fantôme qui, se mêlant à l'évocation des souvenirs, annonce au jeune homme la fin tragique de la jeune femme. Les deux héroïnes, Julie et Liza, se noient; Liza se suicide et Julie meurt après s'être jetée à l'eau pour sauver son fils Marcelin.

Les deux oeuvres suggèrent toutefois qu'il est possible de trouver le vrai bonheur en renonçant à cet amour-passion et en se donnant à l'amour universel - dans la vertu. Julie retrouve le vrai bonheur dans ce sentiment de la vertu. Elle redécouvre Dieu dans l'ordre voulu par le Créateur et elle sacrifie sa passion au devoir. Liza à son tour suit la même route : avant de se suicider, la jeune héroïne passe par un état de sublime illumination religieuse. Elle voit que son amour pour un bel aristocrate ne fait que déchirer son âme. Elle pense à sa mère bien-aimée et comprend combien de malheur lui a causé la liaison illégitime de sa fille. Maintenant, son plus grand désir est de donner son amour et sa vie à Dieu. Chez Karamzine, comme chez Rousseau, le sentiment du devoir l'emporte; la mort apporte la purification morale et, avec elle, naît un héroïsme nouveau - l'héroïsme du sacrifice à la morale et à la famille, sous le regard de Dieu, selon les paroles de Julie : "Sacrifier les désirs de son coeur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appelés".<sup>7</sup>

L'amour et la vertu sont, selon nos auteurs, deux aspects de la même sensibilité. Seuls des êtres passionnés tels que Julie et Liza peuvent se consacrer à la vertu dans un sacrifice total de leur être. Au contraire de l'amour-passion la vertu n'est pas pourtant un sentiment spontané. Selon nos auteurs, même pour des âmes presque parfaites la fidélité à la vertu est une tâche et une épreuve redoutables. C'est ainsi que la vie véritable de nos héroïnes commence au moment où elles triomphent d'elles-mêmes, de leurs

---

<sup>7</sup> Julie, 363.

désirs charnels, et quand, enfin, elles étouffent la passion sensuelle qui les domine. La fin de la vie physique devient le commencement de la vie spirituelle, une sorte de résurrection.

Restant fidèles à la psychologie de leurs personnages, Rousseau et Karamzine examinent les sentiments dans leurs changements et leur évolution. Au début, nous voyons deux jeunes filles incapables de comprendre l'intensité de leur passion, et leur amour encore enfantin ressemble plus à un jeu. Peu à peu le sentiment grandit, se développe, atteint son point culminant. Nos héroïnes touchent presque le soleil dans leurs rêveries amoureuses pour retomber sur la terre dans la conscience du réel. Et, enfin, cette passion prend une autre dimension, elle devient l'amour de la vertu, l'amour de Dieu.

La progression des sentiments "d'amitié passionnée" jusqu'à la passion dangereuse se déroule très graduellement chez Rousseau comme chez Karamzine. Dès le début, les amants sont satisfaits des charmes de l'amour innocent. Pour Saint-Preux l'amour pur est plus important que les plaisirs charnels :

Non, chère amante, prends confiance en un ami  
fidèle qui n'est point fait pour te tromper. . . . Ma  
flamme et son objet conserveront ensemble une  
inaltérable pureté. Je frémirais de porter la main  
sur tes chastes attraits plus que du plus vil  
inceste, et tu n'es pas dans une sûreté plus  
inviolable avec ton père qu'avec ton amant. . . . Vrai  
bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un  
amour qui s'honore, combien tu vauds mieux que tous  
ces plaisirs! <sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Ibid., 42.

Eraste préfère aussi "l'amitié passionnelle de l'âme innocente" aux plaisirs du monde :

Tous les brillants amusements du grand monde lui semblaient minimes en comparaison avec les plaisirs, que donnait à son coeur l'amitié passionnée de l'âme pure. Il se souvenait avec dégoût de la volupté honteuse, dont ses sentiments se délectaient avant. <sup>9</sup>

Le premier "baiser mortel" chez Rousseau et chez Karamzine devient le point culminant et le présage de la passion ardente. Quand Julie embrasse Saint-Preux dans le jardin, il sent que : "le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser"<sup>10</sup>; et quand Eraste embrasse Liza sur le bord du fleuve Moscou, elle sent que : "tout l'univers est en feu!"<sup>11</sup> Le serment de fidélité que Liza demande à Eraste fait écho au serment que Julie

---

9

Все блестящие забавы большого света представлялись ему ничтожными в сравнении с теми удовольствиями, которыми страстная дружба невинной души питало сердце его. С отвращением помышлял он о презрительном сладострастии, которым прежде упивались его чувства.

Сочинения, 2 т., 1 : 513.

<sup>10</sup> Julie, 64.

<sup>11</sup> "...вся вселенная в огне".  
Сочинения, 2 т., 1 : 511-512.

demande à Saint-Preux : "Oh! Eraste", dit Liza "Est-ce que tu m'aimeras toujours?" - "Toujours, chère Liza, toujours!" - répond-il. - "Et tu peux me le jurer?"<sup>12</sup> Et chez Rousseau : "Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu, mais par ce nom sacré de l'honneur, si respecté de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton coeur, et qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la première instruite".<sup>13</sup> En pleurant sa chute, Julie appelle Claire : "Où étais-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire? Tu m'as abandonnée et j'ai péri"<sup>14</sup> Karamzine répète presque les mêmes paroles en pleurant la chute de son héroïne : "Oh! Liza, Liza! Où est ton ange tutélaire? Où est ton innocence?"<sup>15</sup>

Bientôt les amoureux cessent d'être satisfaits des "tendresses de l'amour innocent". Saint-Preux parle à Julie des caprices de l'amour et des désirs insaisissables : "Quels sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour! Ce coeur injuste ose désirer encore, quand il n'a plus rien à désirer..."<sup>16</sup> Eraste aussi, dans son amour pour Liza "désirait plus et plus encore, quand enfin il n'eut plus rien

---

<sup>12</sup> Ibid., 512.

<sup>13</sup> Julie, 109-110.

<sup>14</sup> Ibid., 95.

<sup>15</sup> "Ах, Лиза, Лиза! Где ангел-хранитель твой? Где - твоя невинность?" Сочинения, 2 т., 1 : 515.

<sup>16</sup> Julie, 47.

à désirer".<sup>17</sup> Sa possession de Liza le mène vers la crise inévitable - le refroidissement, car selon Karamzine, "la satisfaction de tous les désirs est la plus grande tentation de l'amour".<sup>18</sup> Julie parlait du même danger à Saint-Preux en lui disant : "Le moment de la possession est une crise de l'amour".<sup>19</sup> Mais Rousseau sépare ses héros à temps, ce qui les sauve du refroidissement et les entoure de l'auréole des martyrs de l'amour. Bien que son roman ne soit pas une moralisation sur le sujet de la séduction et de la corruption, il devient pourtant une protestation contre la suppression du sentiment de l'amour. Karamzine choisit de développer le sujet jusqu'au thème de ce refroidissement que Julie craignait tant.<sup>20</sup> C'est pour cela que sa nouvelle n'a pas le caractère de protestation ou de révolte au nom des droits du cœur qu'on voit chez Rousseau : on y retrouve plutôt l'exemple de l'effet tragique que produit la civilisation moderne sur "les enfants de la nature" innocents et purs.

L'un des thèmes fondamentaux de La Nouvelle Héloïse est la transformation d'un Saint-Preux, individu égocentrique en un être social. Il ne peut pas s'intégrer dans la société corrompue, représentée par le père de Julie. Le projet de Wolmar est de remodeler la personnalité de Saint-Preux afin que celui-ci trouve sa

---

<sup>17</sup> "Он желал больше, больше и, наконец, ничего желать не мог".  
Сочинения, 2 т., 1 : 515.

<sup>18</sup> "... Исполнение всех желаний есть самое опасное искушение любви". *Ibid.*

<sup>19</sup> Julie, 51.

<sup>20</sup> *Ibid.*, 102-104.

place dans cette unité transparente de la collectivité que lui, Wolmar, dirige et contrôle de son "oeil vivant". Saint-Preux est soumis à un processus de critique et d'autocritique. Le but est de briser en lui l'égoïsme, et de l'amener à se soumettre librement à la volonté générale dont la voix est celle de Wolmar. La réussite de Wolmar devient apparente quand nous lisons la lettre que lui envoie Saint-Preux, où il l'appelle "mon bienfaiteur", "mon père" et "Dieu" même.<sup>21</sup> Dans la nouvelle de Karamzine on trouve moins de références à la vie intérieure du jeune aristocrate qui a séduit Liza, mais on peut toutefois remarquer les changements dans son caractère. Au commencement, il ne semble pas apporter beaucoup de soins à sa liaison avec la jeune paysanne et il considère cet amour comme l'une des choses ordinaires de sa vie. Ce qui change pour lui ces relations insignifiantes, c'est leur fin tragique - le suicide de la jeune-fille. On pourrait dire que ce drame provoque en lui un changement total : il ne peut plus poursuivre sa vie d'aventures sans intérêt. Vers la fin de la nouvelle, Karamzine explique que son héros s'est engagé comme volontaire dans une armée étrangère et, que comme Petchorine, le personnage principal du roman de M. Lermontov, Héros de Notre Temps, ou Vronski de Anna Karenine de Tolstoy, il ne voulait plus vivre et recherchait partout la mort pour être enfin tué quelque part loin de sa patrie.

La question sociale est fortement accentuée dans les deux oeuvres. A la base de La Nouvelle Héloïse se trouve le conflit du rang : l'amour d'un plébéien pour une aristocrate. Dans le roman de

---

<sup>21</sup> Ibid., 611-613.

Rousseau, l'héroïne appartient à une classe sociale plus élevée que celle de son séducteur. Rousseau explique la tragédie de ses héros par cette différence dans leur position sociale, car, par leur développement intellectuel, ils sont égaux et ont tous deux atteint un niveau élevé de culture et d'éducation. Tout le mal a son origine dans les préjugés sociaux des cercles aristocratiques qui séparent un héros plébéien et une héroïne aristocrate. Ce sujet était peut être basé sur l'expérience personnelle de Rousseau en tant que le secrétaire de madame de Warens et sur son amour pour l'aristocrate madame d'Houdetot. Les personnages de La Nouvelle Héloïse sont des êtres d'élite par leur caractère et leurs vertus, mais des gens ordinaires par leur existence. La Nouvelle Héloïse fut le premier roman français dans lequel les problèmes que pose l'éthique bourgeoise sont traités avec un grand sérieux; la bourgeoisie montante trouvait dans cette oeuvre de Rousseau, pour la première fois sans comique dégradant, sans aventures extravagantes et sans hypocrisie, l'expression romanesque de ses vertus familiales, de sa sentimentalité, de son goût de l'ordre et de l'économie, de son honnêteté, de son sens de la justice, de toutes ces qualités solides et réfléchies qu'elle opposera à l'aristocratie corrompue.

Chez Karamzine, la position sociale est renversée : là, le héros appartient à l'aristocratie et sa victime, l'héroïne Liza, à la classe sociale la plus basse, celle des paysans. En disant de son héroïne que "même une paysanne sait aimer", l'auteur l'élève au niveau de la tragédie. Pour la première fois, le lecteur russe comprend que cette classe "barbare" des paysans était aussi capable de sentiments, d'émotions et de souffrances que les classes plus élevées. Tout ce

qui est dit d'Eraste fait penser à la biographie du jeune Karamzine quand il vivait à Simbirsk et avant son alliance avec les Francs-maçons.

La nouvelle de Karamzine suit le développement du thème rousseauiste du mal causé par la civilisation : Eraste, représentant de la civilisation moderne, porte en lui toute sa corruption et toute sa perversité; il est opposé à Liza, l'enfant de la nature, pure et innocente. Comme dans le Contrat Social de Rousseau ou dans L'Histoire de l'Etat russe de Karamzine, la société est toujours à blâmer. C'est cet ordre de la société qui ne permettra jamais à Julie de s'unir à son bien-aimé, et la forcera à se marier avec un homme qui ressemble plus à un père qu'à un mari. C'est la société qui n'acceptera jamais le mariage d'un aristocrate avec une pauvre paysanne. C'est la société qui donne le droit aux parents tyranniques de prendre les décisions concernant les questions fondamentales de la vie de leurs enfants. Julie, en se mariant, est forcée de repayer les dettes de jeunesse de son père, et la mère de Liza, qui n'est pas aussi tyrannique ou brutale que le père de Julie, ne croit pas que sa fille puisse trouver le bonheur dans un mariage en dehors de sa classe sociale. Il est intéressant de remarquer que, dans les deux oeuvres, les personnages qui occupent la position sociale la plus favorable renoncent les premiers à leurs amours : chez Rousseau l'héroïne abandonne son amant à cause des conventions sociales et, chez Karamzine, le héros quitte Liza, pour des raisons de convenance personnelle. Dans les deux cas, ce sont les héroïnes qui meurent, Liza en se suicidant et Julie à la suite d'un accident. Chez Rousseau et Karamzine, le lac joue le rôle fatal dans leur fin tragique.

Bien avant le célèbre poème romantique de Lamartine, nous voyons chez Rousseau et Karamzine combien les sentiments des personnages sont liés à la nature. Rousseau était l'un des premiers écrivains à introduire le paysage lyrique, qui s'associe avec les sentiments et l'imagination de ses héros. Dans Les Confessions il écrivait :

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passais successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages, mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. . .  
 . Il me falloit cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon coeur n'a jamais cessé d'errer. <sup>22</sup>

Cette utilisation littéraire du paysage lyrique, qui souligne l'état émotionnel des héros et accentue les couleurs principales de l'oeuvre fut empruntée par Karamzine à Rousseau, le maître de la description du paysage. Les deux auteurs sentent les harmonies et les mystérieuses correspondances qui unissent la nature et les émotions; ainsi, le paysage qu'ils décrivent devient une sorte de réflexion de l'état d'âme de leurs héros. Les sentiments sont considérés par les deux écrivains comme "naturels" et deviennent dans leurs oeuvres une partie intégrale de cette belle nature qui entoure les personnages. C'est le printemps lorsque les héros s'aiment; c'est l'automne quand ils se séparent; ce fut en plein soleil qu'ils furent heureux; il pleut quand ils sont au désespoir. Saint-

<sup>22</sup> Les Confessions, 1 : 431.

Preux, amoureux de Julie, découvre, dans son bonheur, que la nature - les arbres, le ciel, le chant des oiseaux et le parfum des fleurs - est même plus belle que jamais :

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche et plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse, la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens; on dirait que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore et du feu qui le consume.<sup>23</sup>

Le même lien, Liza l'éprouve avec la nature, ivre d'amour et de bonheur : "Oh! Maman! Quel beau matin! Comme tout est joyeux dans les champs! Les alouettes n'ont jamais aussi bien chanté, le soleil n'a jamais brillé aussi clair, les fleurs n'ont jamais répandu une odeur si délicieuse!"<sup>24</sup> Eraste rêve de trouver en Liza cet amour idyllique "dans les bras de la nature", dont "il lisait" dans les romans et les idylles, que "si on peut en croire les poètes, tous les gens se promenaient sans souci dans les prairies, se baignaient dans des sources pures, s'embrassaient comme les oiseaux, se reposaient sous les roses et les myrtes et passaient tous leurs jours dans

---

<sup>23</sup> Julie, 116.

<sup>24</sup> "Ах, матушка! Какое прекрасное утро! Как всё весело в поле! Никогда жаворонки так хорошо не певали, никогда солнце так светло не сияло, никогда цветы так приятно не пахли!"  
Сочинения, 2 т., 1 : 512.

l'oisiveté heureuse".<sup>25</sup> Julie vit les mêmes rêves idylliques, elle pense à l'amour dans la nature vierge, où on ne sent pas la présence des humains, aux rendez-vous dans les chalets rustiques, près de la rivière, parmi les arbres, les prairies et les fleurs :

Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, et ne devrait servir que d'asile aux amants. Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets, qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour et le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches et discrètes laitières savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux et de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asiles plus déserts et plus sombres. . . . L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétants; on n'y voit partout que les tendres soins de la mère commune. C'est là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices, et qu'on peut n'écouter que ses lois. <sup>26</sup>

Les rêves sentimentaux de Julie se retrouvent dans La Pauvre Liza où l'auteur crée le même décor idyllique pour ses amants :

Eraste et Liza se rencontraient chaque soir sur le bord de la rivière, ou dans la boulaie, mais le plus

---

<sup>25</sup> ". . . Если верить стихотворцам, все люди беспечно гуляли по лугам, купались в чистых источниках, целовались, как горлицы, отдыхали под розами и миртами и в счастливой праздности все дни свои проводжали". Ibid., 510.

<sup>26</sup> Julie, 112-113.

souvent dans l'ombre des chênes centenaires. . . .  
qui entouraient l'étang profond et clair. . 27

La nature, chez Karamzine comme chez Rousseau, condamne la chute de l'héroïne. Julie se demande : "l'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute?"<sup>28</sup> De même la chute de Liza est accompagnée de l'orage "féroce", quand "la pluie tombait des sombres nuages" et quand ". . . . il semblait que la nature se lamentait que Liza ait perdu son innocence". Liza "avait peur" que le tonnerre ne la tue "comme une criminelle".<sup>29</sup>

Les héros de la nouvelle de Karamzine ressemblent à ceux de Rousseau, Saint-Preux et Julie. Pour leur description, l'écrivain russe utilise certains des procédés poétiques de Rousseau, qui étaient nouveaux pour la littérature russe. Liza est une jeune fille tendre et innocente, avec une âme pure et sensible; Eraste est un jeune homme "doué d'un intelligence peu ordinaire et d'un bon cœur,

---

<sup>27</sup> "Эраст и Лиза . . . всякий вечер виделись . . . или на берегу реки, или в берёзовой роще, но всего чаще под тению столетних дубов . . . осеняющих глубокий чистый пруд".  
Сочинения, 2 т., 1 : 513.

<sup>28</sup> Julie, 95.

<sup>29</sup> "Эраст, Эраст! -- сказала она. -- Мне страшно! Я боюсь, чтобы гром не убил меня, как преступницу!" .  
Сочинения, 2 т., 1 : 515.

il était d'un naturel gentil, mais aussi faible et étourdi".<sup>30</sup> Il est un double de Saint-Preux, le type d'un séducteur attirant, mais dangereux; tous deux prêchent l'amour pur et finissent par la séduction. Dès le commencement, Saint-Preux dit qu'il ne veut pas jouer le rôle d'un "séducteur domestique" ni d'un "misérable" Abélard. Il éprouve de la pitié pour Héloïse et condamne Abélard :

J'ai toujours plaint Héloïse; elle avait un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, et connaissant aussi peu l'amour que la vertu.<sup>31</sup>

Dans sa condamnation d'Abélard, Saint-Preux prêche à Julie l'amour sublime; il parle du danger de l'amour physique, qui mène à la désillusion et au mépris :

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourrait-elle honorer un homme qui se déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi, bientôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux

---

<sup>30</sup> "Эраст был довольно богатый дворянин, с изрядным разумом и добрым сердцем, добрым от природы, но слабым и ветренным".  
Ibid., 510.

<sup>31</sup> Julie, 85.

commerce, ils auront perdu l'honneur, et n'auront point trouvé la félicité.<sup>32</sup>

Pourtant il recommande à Julie l'amour libre :

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amants de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur première liberté, et dont aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque.<sup>33</sup>

Rousseau interrompt l'éloquence de son prêtre hypocrite par une remarque sceptique :

Malheureux jeune homme! . . . Au lieu d'instruire, il corrompt; au lieu de nourrir, il empoisonne . . . On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu, mais sa passion l'égare; et si sa grande jeunesse ne l'excusait pas, avec ses beaux discours il ne serait qu'un scélérat.<sup>34</sup>

Comme Saint-Preux, Eraste se trompe sur la nature innocente de ses sentiments pour Liza.

---

<sup>32</sup> Ibid., 86.

<sup>33</sup> Ibid.

<sup>34</sup> Ibid., 85.

Il lui semblait qu'il avait trouvé en Liza ce que son coeur cherchait toujours. "La nature m'appelle dans ses bras, vers ses purs plaisirs", - pensait-il.<sup>35</sup>

Et plus loin :

"Je vivrai avec Liza comme avec une soeur, - pensait il,- je ne ferai pas l'usage de son amour et je serai toujours heureux!"<sup>36</sup>

A l'exemple de Rousseau Karamzine interrompt les raisonnements hypocrites de son héros par la même note ironique :

Jeune homme imprudent! Est-ce que tu connais ton coeur? Est-ce que tu peux être toujours responsable de ses actions? Est-ce que la raison est toujours la reine de tes sentiments?<sup>37</sup>

---

35

Ему казалось, что нашёл в Лизе то, чего сердце его давно искало. "Натура призывает меня в свои объятия, к чистым своим радостям", - думал он.

Сочинения, 2 т., 1 : 510.

36

"Я буду жить с Лизою, как брат с сестрою, - думал он, - не употреблю во зло любви её и буду всегда счастлив!"

*Ibid.*, 513.

37

Безрассудный молодой человек! Знаешь ли ты своё сердце? Всегда ли можешь отвечать за свои движения? Всегда ли рассудок есть царь чувств твоих?

*Ibid.*

Ces digressions lyriques, empruntées par Karamzine à Rousseau, rendent sa nouvelle profondément psychologique. Avant la découverte de la psychologie moderne et grâce à leur intuition, leur esprit d'observation et leur art, les deux écrivains décrivent dans leur oeuvres des types psychologiquement exacts. Leur héroïnes, Liza et Julie, sont deux jeunes filles passionnées, au tempérament ardent. Pourtant, elles s'efforcent de réprimer "la plus belle des passions" - leurs sentiments de l'amour, ou plus exactement, elles sont obligées de le faire à cause de la morale du temps, de leur situation sociale ou du souhait de leurs parents. Comme résultat, elles ne trouvent pas la paix en elles-mêmes et ce conflit intérieur devient si aigu qu'il ne leur reste aucune raison de continuer à vivre, alors elles se laissent mourir ou se tuent, après avoir perdu tout leur ressort et leur vitalité dans cette lutte mortelle contre elles-mêmes. Les deux écrivains traitent ainsi le problème sentimental le plus grave que pose à la conscience individuelles la morale de la société moderne, et ils le traitent dans son sens au fond le plus pessimiste : on ne peut pas vivre de passion heureuse et légitime; reste la mort.

Karamzine lui-même comprenait que l'introduction des personnages de paysans dans la littérature au même niveau que ceux d'aristocrates était une idée tout à fait nouvelle et progressiste. Dans son oeuvre les paysans dépassent même les personnages traditionnels car, moralement ils sont parfois plus purs , plus

humains, plus sentimentaux : "Les paysannes aussi savent aimer"<sup>38</sup>, dit Karamzine dans La Pauvre Liza. Et pour lui, comme pour Rousseau, "aimer" veut dire "vivre". (Au début de la Seconde Promenade des Rêveries, Rousseau s'exclame : "Qu'ai-je fait ici bas? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu."<sup>39</sup>) Dans sa nouvelle Frol Silin, Karamzine va même plus loin: par contraste avec l'héroïsme classique, il donne le rôle du vrai héros au simple paysan : "Virgile peut chanter Auguste! Les flatteurs éloquents peuvent faire l'éloge de la générosité des Nobles! Je vais faire l'éloge de Frol Silin, le simple paysan et mon éloge va consister dans la description de ses actes, connus de moi".<sup>40</sup> En développant le thème de la générosité et de la philanthropie, l'écrivain décrit les beaux gestes de Frol et sa générosité envers ses voisins pendant la famine. Il peint un héros qui est "l'ami de l'humanité" ("друг человечества") et le bienfaiteur désintéressé des paysans.

Frol reste le seul personnage de sexe masculin parmi tous les paysans de Karamzine. Mais l'auteur se souvient seulement une fois, et en passant, que Frol était un esclave : "C'est sous le nom de son seigneur, qu'il a acheté deux jeunes filles, les a fait mettre en

<sup>38</sup> "И крестьянки любить умеют"  
Ibid., 507.

<sup>39</sup> Rêveries, 1004

<sup>40</sup> "Пусть Virгилий прославляет Августов! Пусть красноречивые льстецы хвалят великодушные Знатных! Я буду хвалить Фрсла Силина, простого поселянина, и хвала моя будет состоять в описании дел его, мне известных".  
Н. Греч, изд., Избранные места из русских сочинений и переводов в прозе (Москва : СПб, 1812) 435.

liberté, a subvenu à leurs besoins comme si elles étaient ses propres filles et les a mariées avec une belle dot".<sup>41</sup> Selon Karamzine, le bonheur du paysan est dans ses propres mains. Frol, par exemple, est devenu riche seulement parce qu'il était "un paysan laborieux, qui cultivait sa terre mieux que les autres".<sup>42</sup> On a parfois l'impression que l'auteur éprouve même une sorte de nostalgie pour cette époque patriarcale, où les aristocrates vivaient dans leurs châteaux comme de petits rois et gouvernaient leur esclaves comme "des pères".

L'attitude de Rousseau à l'égard de l'esclavage est tout à fait opposée. Selon lui, la nature a fait l'homme libre. Avec tout son enthousiasme et toute sa passion, il proteste contre le despotisme, l'esclavage et l'inégalité. Vers la fin du Discours sur l'Inégalité, on trouve toute une tirade sur ce thème : "puisque'il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, et qu'une poignée des gens regorge de superfluités tandis que la multitude affamée manque du nécessaire".<sup>43</sup> L'idéal de Rousseau devient la vie simple à la campagne dans la complète égalité sociale

---

<sup>41</sup> "На имя господина своего купил он двух девок, выпросил им отпускные, содержал их как дочерей своих и выдал замуж с хорошим приданым".  
Ibid, 436.

<sup>42</sup> "...трудолюбивым поселянином, который всегда лучше других обрабатывал свою землю".  
Ibid.

<sup>43</sup> Discours sur l'Inégalité, p. 194

et politique parmi les membres de la société. Il expose cet idéal dans la Vème partie de la Nouvelle Héloïse, lorsqu'il décrit les vendanges. à Clarens dans la lettre de Saint-Preux à Milord Edouard.<sup>44</sup>

Les vendages sont un travail dur, mais plaisant, c'est un "si charmant spectacle" qui a un "air de fête",<sup>45</sup> car ce n'est pas le travail d'un esclave désintéressé, mais celui d'un membre égal de la société. Selon Rousseau, seules de telles conditions démocratiques peuvent assurer l'efficacité du travail et une vie agréable, et surtout naturelle, pour tout le monde.

On retrouve ces mêmes idées se continuent dans le Contrat Social, quand l'auteur dit : "Enfin, chacun se donnant à tous ne se donne à personne; et comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce qu'on a".<sup>46</sup>

Ce sont ces idées démocratiques de Rousseau qui ont poussé Karamzine à dire que Rousseau a prévu la Révolution française.<sup>47</sup> Contrairement à Rousseau, dans sa description des paysans, Karamzine n'est pas capable de sortir des émotions d'un bon aristocrate et sa philosophie reste toujours celle d'un propriétaire convaincu. Dans ce contexte, sa peur de la Révolution Française, son

---

<sup>44</sup> Julie, 602-603

<sup>45</sup> Ibid., 604

<sup>46</sup> Contrat Social, p. 361.

<sup>47</sup> Письма русского путешественника, 461.

changement complet d'attitude envers Rousseau, qui en a résulté, deviennent plus compréhensibles.

Ulia, oeuvre écrite vers la fin du 1794, se distingue des autres nouvelles sentimentales de Karamzine par une profondeur psychologique considérable. Le lien entre La Nouvelle Héloïse de Rousseau et Ulia de Karamzine est déjà évident dans les titres (Julie et Ulia), qui portent le nom des principales héroïnes. Il apparaît également dans quelques références du texte même de Karamzine. Par exemple, quand Ulia est lasse de vivre à la campagne, elle critique le passage de la Nouvelle Héloïse qu'Arise lui a lu : "Arise a soupiré, a pris le volume de la Nouvelle Héloïse, l'a ouvert et a lu quelques pages ... sur le bonheur de l'amour réciproque. Ulia s'est arrêté de bailler, a écouté et a dit enfin : "C'est très bien! Mais tu sais, mon ami? Il me semble que Rousseau écrivait plutôt selon son imagination que selon son coeur".<sup>48</sup> Et quand elle se prépare à sa vie de mère, elle se réfère aux conseils de l'Emile : "Ulia voulait se

---

<sup>48</sup> "Арис вздохнул — взял том "Новой Элоизы", развернул и прочитал несколько страниц... о блаженстве взаимной любви. Юлия перестала зевать, слушала, и наконец сказала : "Прекрасно! только знаешь ли, мой друг? Мне кажется, что Руссо писал более по воображению, нежели по сердцу". Н. М. Карамзин, Сочинения, 2 изд., 9 т. (Москва : типография Селивановского, 1814) 6:68.

préparer au rôle sacré de la mère. Emile, ce livre unique en son genre, ne sortait pas de ses mains". <sup>49</sup>

L'analogie entre les deux oeuvres ne se limite pas à quelques références textuelles, mais elle est évidente aussi dans le choix que Karamzine a fait des thèmes. Le thème principal de la nouvelle de Karamzine est, comme chez Rousseau, le portrait négatif de la société. Pour la première fois dans la littérature russe, nous voyons apparaître dans l'oeuvre de Karamzine la représentation de l'"opinion publique" uniforme, thème qui sera développé par Griboedov. Les héros principaux de Karamzine, comme ceux de Rousseau, ont tous des âmes sensibles et exceptionnelles, et sont opposés à cette "opinion publique". Ils ont leur propre caractère, leurs traits distinctifs, leur individualité. La racine du mal dans le monde était selon Rousseau dans la vie sociale :

Enfoncé dans la forêt, j'y cherchais, j'y trouvais l'image des premiers temps, dont je traçais fièrement l'histoire; je faisais main basse sur les petits mensonges des hommes; j'osais dévoiler à nu leur nature, suivre le progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée, et, comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon âme exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevait auprès de la divinité; et, voyant de là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes,

---

<sup>49</sup> "Юлия хотела приготовить себя к священному званию матери. "Эмиль" – книга единственная в своём роде не выходила из рук её".

Ibid, 6:78.

je leur criais d'une faible voix qu'ils ne pouvaient entendre : Insensés qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux viennent de vous.<sup>50</sup>

Comme Rousseau, Karamzine développe le thème de la supériorité de la vie à la campagne comparée à la vie urbaine. Ce contraste est souligné dans la nouvelle par la description de la vie active à Moscou et celle plus paisible dans la maison de campagne d'Aris. Chez Rousseau, l'amour de la nature se traduit par l'éloge de la vie simple, rustique et patriarcale. Saint-Preux se sentait toujours heureux dans les montagnes du Valais. La description de la vie paisible de Clarens nous donne l'image d'une existence saine et naturelle.<sup>51</sup> Selon Rousseau, la nature n'a pas destiné l'homme primitif à la vie en société, mais plutôt à la vie dans l'isolement, qui était un élément essentiel de son bonheur :

L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point, semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester toujours , que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce<sup>52</sup>

<sup>50</sup> Confessions, 388-389.

<sup>51</sup> Julie, 602-611.

<sup>52</sup> Discours sur l'Inégalité, p. 171.

Ulia se distingue des autres nouvelles de Karamzine par une image plus réaliste de la vie. La nouvelle introduit le motif du contraste entre les valeurs naturelles de la vie simple et celles artificielles de la haute société. En cela, Ulia devient l'une des premières nouvelles russes dans une longue série d'oeuvres, consacrées à la vie de la haute société.

Les héros de la nouvelle évoquent différents aspects du thème. Aris est simple, tranquille, le symbole du comportement naturel, guidé dans la vie par son coeur, sa conscience et son honnêteté. Comme M. de Wolmar chez Rousseau, il représente les joies de la vie conjugale, de l'amour constant, même s'il n'est guère passionnant ou stimulant. Le Prince N\*, qui symbolise la haute société, est un habitué des salons, froid et cynique, et il proclame l'amour libre, sans attachement véritable.

Entre les deux on trouve Ulia, une héroïne typiquement sentimentale, mais plus complexe que la plupart des autres personnages de Karamzine. C'est une beauté de la haute société, calculatrice et égoïste, sans être pour cela immorale et corrompue. C'est une version féminine d'Eraste de La Pauvre Liza. Heureuse seulement pendant de courts moments, elle cherche toujours le changement et la distraction. A la manière de Julie, Ulia hésite entre le Prince et Aris, qui symbolisent dans la nouvelle la passion et la vertu. On pourrait utiliser pour Ulia la description de Rousseau, quand il dit que : "[Julie] ...était faite pour connaître et goûter tous les plaisirs, et longtemps elle n'aima si chèrement la vertu même

que comme la plus douce des voluptés".<sup>53</sup> La conversion finale d'Ulja se produit, quand, comme Julie, elle trouve enfin la l'équilibre entre la passion et la vertu et comprend qu'elle retrouvera le vrai bonheur dans son rôle de mère, vivant non pour elle-même, mais pour les autres, loin de la société et sa superficialité.

Comme chez Rousseau, l'intrigue d'Ulja se base sur le triangle éternel : Ulja -- Aris -- Prince N°. Ulja se marie avec le Prince. Quand il la quitte, le même triangle se répète, mais Ulja est maintenant la femme d'Aris. Comme chez Rousseau, le parallélisme entre ces deux étapes est souligné par les lettres que le Prince écrit à Ulja pendant la première phase, et qu'Aris lui écrit pendant la deuxième phase. Un nouveau triangle : Ulja -- son fils, Erast -- Aris, apporte un dénouement heureux et moral. Ce bonheur est possible, car Ulja se repent complètement et est capable de renoncer au Prince, symbole de la société corrompue. La passion et les sentiments qu'elle éprouve ne quitteront jamais son âme sensible, mais l'amour pour la vertu et le respect de son devoir lui permettent de résister à ces tentations. A cet égard, Ulja de Karamzine se rapproche encore plus de La Nouvelle Héloïse et devient un véritable conte moral, qui enseigne le code de la moralité conjugale.

Dans l'introduction de Pauvre Liza Karamzine écrit :

---

<sup>53</sup> Julie, 541.

Tout cela renouvelle dans ma mémoire l'histoire de notre patrie -- l'histoire triste de la période, quand, par le feu et l'épée, les Tatars et Lituaniens féroces ravageaient les environs de la capitale russe et quand Dieu seul pouvait délivrer la pauvre Moscou, veuve abandonnée, de ses désastres terribles.<sup>54</sup>

C'est vers cette période particulière que se tourne Karamzine dans sa nouvelle Natalia, la fille du boyard. Publiée pour la première fois dans le Journal de Moscou cette nouvelle reste intimement liée au credo artistique de la revue et peut être qualifiée de nouvelle typiquement sentimentale. Karamzine y écrivait :

Mais il en est ainsi du terrible amour! Cet amour est capable de transformer en criminel la personne la plus honnête! Heureux celui qui en aimant ardemment durant sa vie n'a rien fait contre sa stricte morale! Il est heureux, car il n'y avait pas de conflit entre sa passion et sa vertu; si ce n'était pas le cas, sa vertu admettrait sa faiblesse, et les larmes d'une vaine contrition couleraient comme

---

54

Всё сие обновляет в моей памяти историю нашего отечества -- печальную историю тех времён, когда свирепые татары и литовцы огнём и мечом опустошали окрестности российской столицы и когда несчастная Москва, как беззащитная вдовица, от одного бога ожидала помощи в лютых своих бедствиях.

Ibid., 507.

une rivière. Les chroniques du coeur humain nous assurent de cette triste vérité.<sup>55</sup>

Il est possible qu'en écrivant ce passage Karamzine, le grand admirateur de Rousseau, ait pensé à la Nouvelle Héloïse, l'une des plus éloquentes "chroniques du coeur humain", ? En inspirant dans la littérature russe le développement du nouveau mouvement littéraire et du genre nouveau de la nouvelle psychologique, Karamzine cherchait et trouvait dans l'oeuvre de Rousseau plusieurs méthodes artistiques applicables au sentimentalisme, qui lui permettaient de peindre le monde intérieur de ses héros d'une façon plus complète, plus révélatrice et plus touchante. Le texte de sa Natalia suggère qu'il n'était pas seulement attiré par des clichés sentimentaux, mais qu'il utilisait créativement les méthodes artistiques de Rousseau.

La Nouvelle Héloïse, roman dirigé contre le despotisme des parents et des conditions sociales, obstacles au bonheur des enfants, est inspiré par l'idée rousseauiste de l'omnipotence du sentiment de

---

55

Но такова ужасная любовь! Она может сделать преступником самого добродетельнейшего человека! И кто, любив пламенно в жизни своей, не поступил ни в чём против строгой нравственности, тот - счастлив! Счастлив тем, что страсть его не была в противоположности с добродетелию, - иначе последняя признала бы слабость свою, и слёзы тщетного раскаяния полились бы рекой. Летописи человеческого сердца уверяют нас в сей печальной истине.

Н. М. Карамзин, Избранные Сочинения ( Гослитиздат: Москва-Ленинград, 1964) 640.

l'amour, de l'union sacrée de deux cœurs, qui ne connaissent ni l'autorité des parents, ni celle de l'état, et qui n'obéissent qu'à leurs propres désirs, inspirés par Dieu lui-même. Cette idée est exprimée dans le roman par Edouard Bomston, l'ami de Saint-Preux et de Julie :

Ces deux belles âmes sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur, que, libres de déployer leurs forces et d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles et bouleverser l'harmonie des êtres pensants? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, et fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres et bien-faisants nés pour essuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagements? Oui, toutes les lois qui le gênent sont injustes, tous les pères qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste noeud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du Père commun qui sait commander aux cœurs, et qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer.<sup>56</sup>

Dans Natalia, Karamzine peint l'image du même genre d'amour, qui ne dépend ni du pouvoir royal, ni du désir des parents. Après avoir enlevé Natalia, Aleksey explique son acte par la force de sa passion dans la lettre à son père à qui il écrit : " .... Pardonnez- nous! . . . - L'amour est plus fort que tout!"<sup>57</sup> Et après le

---

<sup>56</sup> Julie, 193-194.

<sup>57</sup> ". . . прости нас! - Любовь всего сильнее!"  
Избранные Сочинения , 642.

mariage il affirme : " Nous sommes unis par la volonté de Dieu pour l'éternité, rien ne peut briser notre union."<sup>58</sup>

L'amour de Natalia et Aleksey, comme l'amour de Julie et Saint-Preux, est né d'un coup de foudre, c'est une histoire de "cette attirance mutuelle, que sentent deux coeurs qui étaient créés l'un pour l'autre!"<sup>59</sup> Le même amour presque mystique unit les héros de Rousseau. Saint-Preux est persuadé qu'il connaît mieux que Julie son propre "coeur que le ciel a fait pour le sien" et il "les sent joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort."<sup>60</sup> Julie aussi croit que, tous deux étaient "faits l'un pour l'autre"<sup>61</sup> et elle se souvient du premier moment où elle vit Saint-Preux et où elle tomba amoureuse de lui :

Il y a six ans à peu près que je vous vis pour la première fois; vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux et mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, et mon coeur fut à vous dès la première vue."<sup>62</sup>

---

<sup>58</sup> "Воля всевышнего соединила нас на веки; ничто уже не может разорвать союза нашего".  
Ibid.,645.

<sup>59</sup> "того взаимного влечения, которое чувствуют два сердца друг для друга сотворённые."  
Ibid., 634.

<sup>60</sup> Julie, 336.

<sup>61</sup> Ibid.,340.

<sup>62</sup> Ibid.

Dans sa note d'auteur, Rousseau expose son point de vue romanesque à l'égard des sentiments de Julie :

M. Richardson se moque beaucoup de ces attachements nés de la première vue, et fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer; mais comme il n'en existe pourtant que trop de cette espèce, au lieu de s'amuser à les nier, ne ferait-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre? <sup>63</sup>

Karamzine répète le même procédé littéraire en racontant comment Natalia est tombée instantanément amoureuse d'Aleksey :

... "En une minute? - dira le lecteur. - En le voyant pour la première fois et sans avoir entendu un seul mot de lui?" Cher Monsieur! Je vous raconte comment tout s'est passé : ne doutez pas de la vérité; ne doutez pas de la force de cette attirance mutuelle, que sentent deux cœurs créés l'un pour l'autre."<sup>64</sup>

Karamzine, non seulement imite les procédés artistiques de Rousseau mais, quand il s'agit de la description du monde intérieur

---

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup>

... "В одну минуту? - скажет читатель. - Увидев в первый раз и не слыжав от него ни слова?" Милостевые государи! Я рассказываю как происходило самое дело: не сомневайтесь в истине; не сомневайтесь в силе того взаимного влечения, которое чувствуют два сердца, друг для друга сотворённые.

Избранные Сочинения, 634.

de ses héros, il utilise aussi les formules linguistiques de l'écrivain français. Ainsi, comme chez Rousseau, l'amour réciproque devient "la flamme", "le feu", "la passion", "l'ivresse". En décrivant les caprices du coeur, Saint-Preux accuse son coeur, qui "a plus qu'il n'espérait, et n'est pas content!"<sup>65</sup> Karamzine souligne les mêmes traits dans le caractère de Natalia : " Mais le coeur d'une belle fille est une chose étrange : de ce qu'il est content aujourd'hui, il est mécontent demain - de plus en plus, et il n'y a pas de fin à ses désirs."<sup>66</sup>

Comme Rousseau, Karamzine décrit les silences qui se produisent entre les deux amoureux et qui sont même plus éloquents que les paroles : "La belle fille gardait le silence, seuls le coeur et les regards parlaient."<sup>67</sup> Cette description fait écho aux paroles de Julie :

Je vis, je sentis que j'étais aimée, et que je devais l'être : la bouche était muette, le regard était contraint, mais le coeur se faisait entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne sais quoi qui rend le silence éloquent, qui fait parler les yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les désirs par la crainte, et dit tout ce qu'il n'ose exprimer.<sup>68</sup>

---

<sup>65</sup> Julie, 47.

<sup>66</sup> "Но сердце красной девушки есть удивительная вещь : чем оно довольно ныне, тем недовольно завтра - всё более и более, и желаниям конца нет."  
Избранные Сочинения , 636.

<sup>67</sup> "Красавица молчала; только сердце и взоры говорили."  
Ibid., 638.

<sup>68</sup> Julie, 341.

La description du réveil de Natalia, de ses préoccupations et de ses jeux pendant la journée <sup>69</sup> font penser à la lettre de Saint-Preux où il parle des divertissements de Julie :

C'est de là qu'à travers les airs et les murs il [le "malheureux amant"] ose en secret pénétrer jusque dans ta chambre. . . . je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie : je suis de loin les diverses occupations de ta journée, et je me les représente dans les temps et les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin.<sup>70</sup>

Rousseau et Karamzine prônent l'idée de la sainteté de la vie conjugale, qui est, selon Julie, "un état de jouissance et de paix."<sup>71</sup> Dans sa lettre, elle parle à Saint-Preux de ce changement d'âme qu'elle avait eu au temple au moment de son mariage avec Wolmar :

Une puissance inconnue sembla corriger tout à coup le désordre de mes affections et les rétablir selon la loi du devoir et de la nature. L'oeil éternel qui voit tout, disais-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon coeur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche : le ciel et la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous? . . . Ces sentiments

<sup>69</sup> Избранные Сочинения , 627-629.

<sup>70</sup> Julie, 91.

<sup>71</sup> Ibid., 372.

réveillèrent mon espérance et mon courage. J'envisageai le saint noeud que j'allais former comme un nouvel état qui devait purifier mon âme et la rendre à tous ses devoirs. Quand le pasteur me demanda si je promettais obéissance et fidélité parfaite à celui que j'acceptais pour époux, ma bouche et mon coeur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.<sup>72</sup>

Il est également important aussi pour les héros de la nouvelle de Karamzine de s'unir par le mariage légitime, car selon eux "l'amour conjugal est l'amour sacré, agréable à Dieu."<sup>73</sup>

Natalia et Aleksey luttent seulement contre le despotisme des parents, car l'obstacle à leur amour n'est pas l'inégalité sociale, comme dans le cas de Julie et de Saint-Preux. Aleksey n'est pas un plébéien, comme le héros de Rousseau, mais le fils d'un noble "boyard" toutefois poursuivi par la loi pour un crime supposé. Le jeune homme est forcé d'enlever sa bien-aimée, car il est persuadé que le père de Natalia, un célèbre "boyard" cher au tzar lui-même, ne voudra jamais "donner sa fille comme épouse au fils d'un homme présumé criminel."<sup>74</sup>

---

<sup>72</sup> Ibid., 354.

<sup>73</sup> "... любовь супружеская есть любовь святая, божеству приятная."  
Избранные Сочинения, 643.

<sup>74</sup> "... выдать дочь свою за такого человека, которого отец почитается преступником."  
Ibid., 648.

Malgré sa naïveté, Natalia est plus décidée que Julie, qui est, selon Saint-Preux, une "fille trop soumise, amante sans courage".<sup>75</sup> Aleksey, à son tour, est plus ferme que Saint-Preux, et pourtant, comme lui, il reste "le séducteur" : le tzar, après avoir appris que Natalia avait été enlevée, demande au boyard "Qui est cet indigne séducteur?"<sup>76</sup> De même Julie aussi appelle Saint-Preux "un vil séducteur".<sup>77</sup>

Le projet de fuite des deux amants naît dans la Nouvelle Héloïse, quand Saint-Preux supplie Julie en ces termes : "Viens, ô mon âme! dans les bras de ton ami réunir les deux moitiés de notre être; viens à la face du ciel, guide de notre fuite et témoin de nos serments, jurer de vivre et mourir l'un à l'autre. . . Soyons heureux et pauvres, ah! quel trésor nous aurons acquis!"<sup>78</sup> Et si elle ne lui donne pas son accord, il menace de se tuer : "Vous connaissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amants malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards : la roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir."<sup>79</sup> Aleksey

---

<sup>75</sup> Julie, 336.

<sup>76</sup> "Кто этот недостойный соблазнитель?"  
Избранные Сочинения, 651.

<sup>77</sup> Julie, 42.

<sup>78</sup> Ibid., 93.

<sup>79</sup> Ibid.

répète la même menace à Natalia, si elle refuse de fuir avec lui :

"Les eaux du Fleuve Moscou seront mon cercueil."<sup>80</sup>

L'ami sincère, Edouard Bomston, offre d'aider Julie à fuir la maison paternelle, à épouser Saint-Preux en secret, et lui propose "une terre assez considérable dans le duché d'York" où est situé son ancien château, "bon et commode" qui "fut longtemps le séjour de ses ancêtres".<sup>81</sup> De même l'ami du père d'Aleksey offre au jeune homme, à l'instar de Bomston, un refuge secret dans la forêt non loin de Moscou, où le jeune amoureux amène sa Natalia. C'est ainsi que, dans sa nouvelle, Karamzine réalise l'idylle charmante du bonheur paisible des deux amants, qui enchante Julie quand elle lit la lettre de Milord Eduard.<sup>82</sup>

Le père de Julie est très sévère; Karamzine donne à Natalia "un père bon, sentimental et tendre"<sup>83</sup>, mais le conflit entre l'amour pour un homme et le devoir envers les parents reste toutefois le même chez Rousseau et Karamzine. La possibilité de fuir provoque chez Natalia et chez Julie une lutte entre des sentiments contradictoires. Julie avoue : "avilie et toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires. . . Veux-je suivre le

<sup>80</sup> "Шумящая Москва -- река будет [его ] гробом".  
Избранные Сочинения , 638.

<sup>81</sup> Julie, 199.

<sup>82</sup> Избранные Сочинения , 653-654.

<sup>83</sup> "... доброго, чувствительного, нежного отца".  
Ibid., 640.

penchant de mon coeur, qui préférer d'un amant ou d'un père!"<sup>84</sup> Pour Natalia, le plus "insupportable est de ne pas écouter le penchant de son coeur"<sup>85</sup>. Les deux héroïnes ont peur de la fuite : "Mon Dieu, que d'horreurs m'entourent! quitter furtivement son pays; déshonorer sa famille; abandonner à la fois père, mère, amis, parents et toi-même"<sup>86</sup>, écrit Julie à Claire. Natalia se sert presque des mêmes mots pour exprimer ses doutes : "Mon Dieu! . . . Mon coeur défaille. Quitter furtivement la maison paternelle? Que deviendra mon cher père? Il mourra de chagrin, et je vivrai avec un horrible péché sur le coeur."<sup>87</sup> En pensant à la fuite et à l'abandon des ses parents, Julie se qualifie de "fille ingrate et dénaturée"<sup>88</sup> Les mêmes reproches sortent de la bouche du boyard Matvey, abandonné par sa fille : ". . . Dieu le voit, comme je t'aimais, ingrate, cruelle et chère Natalia! . . . Je pleure : elle ne voit pas mes larmes; si je meurs ; elle ne fermera

---

<sup>84</sup> Julie, 201.

<sup>85</sup> "Всего несноснее противиться влечению своего сердца".  
Избранные Сочинения , 637.

<sup>86</sup> Julie, 202.

<sup>87</sup> "Боже мой! . . . Сердце у меня замерло. Уехать тихонько из дому родительского? Что же будет с батюшкой? Он умрёт с горя, и на душе моей останется страшный грех".  
Избранные Сочинения , 639.

<sup>88</sup> Julie, 202.

pas les yeux de son père, qui l'aimait comme son âme, comme sa vie! . . ."<sup>89</sup>

Dès le commencement, Julie éprouve le désir de "se jeter aux pieds" de ses parents; elle écrit à Saint-Preux : "Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon coeur coupable. . ."<sup>90</sup> Il semble que Karamzine ait beaucoup aimé cette formule de Rousseau, car il la répète trois fois dans sa nouvelle. Comme Julie, Natalia préférait tout avouer à son père : "Cher ami! Pourquoi ne nous jetons-nous pas à ses pieds? Il t'aimera, nous bénira et nous laissera lui-même nous marier à l'église". Et plus loin : "Nous nous jetterons à ses pieds, mais plus tard. Pour l'instant il ne peut consentir à notre mariage".<sup>91</sup> Natalia dit à sa servante : ". . . nous nous jetterons bientôt aux pieds de mon père. . ."<sup>92</sup>

Karamzine a également adopté une autre formule sentimentale de Rousseau. Pour exprimer son malheur, Julie écrit : ". . . je baigne

<sup>89</sup> ". . . бог видит, как я любил тебя, неблагодарная, жестокая, милая Наталья! . . . Я плачу: она не видит слёз моих - умру: она не затворит глаз отца, который полагал в ней жизнь и душу свою! . . ."

Избранные Сочинения , 651-652.

<sup>90</sup> Julie, 39.

<sup>91</sup> "Милый друг! Для чего нам не броситься к ногам его? Он полюбит тебя, благословит и сам отпустит нас в церковь". "Мы бросимся к ногам его, но через некоторое время. Теперь он не может согласиться на брак наш".

Избранные Сочинения , 639.

<sup>92</sup> ". . . мы скоро бросимся к ногам батюшкиным. . ." Ibid., 641.

mon papier de mes pleurs".<sup>93</sup> Karamzine répète cette expression deux fois. Natalia demande à Aleksey d'écrire dans sa dernière lettre à son père, que "le papier est mouillé de mes larmes".<sup>94</sup> Le boyard, Matvey, dit après avoir reçu cette lettre : "Tu pleurais, ce papier est mouillé de tes larmes".<sup>95</sup>

Dans Natalia, la fille du boyard, aussi bien que dans La Nouvelle Héloïse et La Pauvre Liza, la nature joue un rôle important; cette nature vit la même vie que les héros et elle est en harmonie complète avec leurs sentiments. Le premier printemps est venu après le mariage des héros de Karamzine, Aleksey "a cueilli la première fleur et l'a apportée à Natalia. Elle a souri, a embrassé son cher ami - et, au même instant, les oiseaux du printemps se sont mis à chanter dans la forêt". "Sais-tu, - dit Natalia à son mari, - sais-tu que, le printemps passé, je ne pouvais écouter sans tristesse le chant des oiseaux? Maintenant, il me semble que je les comprends et que je pense comme eux".<sup>96</sup> Saint-Preux, amoureux de Julie, croit

---

<sup>93</sup> Julie, 40.

<sup>94</sup> "... эта бумага мокра от слёз моих".  
Избранные Сочинения, 642.

<sup>95</sup> "Ты плакала; эта бумага мокра от слёз твоих".  
*Ibid.*, 652.

<sup>96</sup> "... сорвал первый цветочек и принёс его Наталье. Она улыбнулась, поцеловала своего друга - и в самую сию минуту запели в лесу весенние птички". "Знаешь ли ты, - сказала Наталья супругу своему, - знаешь ли, что прошедшею весною не могла я без грусти слушать птичек? Теперь, мне кажется, будто я их разумею и одно с ними думаю".  
*Ibid.*, 654.

que "le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté".<sup>97</sup>

Le nouveau mouvement littéraire du sentimentalisme, dont Rousseau et Karamzine étaient les premiers inspirateurs, demandait de nouvelles formes d'expression. Au XVIIIème siècle, pauvre en poésie lyrique, La Nouvelle Héloïse marque le renouvellement du genre. Julie est une oeuvre lyrique, non seulement par les thèmes qu'elle développe, mais aussi par l'ordonnance mesurée des phrases, qui semblent se grouper en véritables strophes selon une loi consciente. En discutant avec Rousseau la publication française de son roman, Malesherbes lui avait demandé de supprimer un "par hasard" qui pouvait sembler irrévérencieux pour le Christianisme : "S'il ne tient qu'à sacrifier ce mot-là, lui répond Rousseau, j'y consens. Qu'on en mette un autre,... pourvu que ce mot substitué...ne gâte pas l'harmonie de la phrase"<sup>98</sup>; et, dans une lettre à Coindet, à propos d'une "horrible faute d'impression" qui déparait les Sujets d'estampes de la Julie : "Je ne saurais vous dire, lui écrit-il, combien cette faute me chagrine, moins pour elle-même que parce qu'elle gâte l'harmonie d'une phrase, qui, sans cela, serait fort coulante"<sup>99</sup> Quand il s'agissait de la composition, Rousseau suivait toujours la voix de son goût inné d'harmonie et il chercha

---

<sup>97</sup> Julie, 116.

<sup>98</sup> J.J.Rousseau, Oeuvres, Notes à M. de Malesherbes à l'occasion de la Nouvelle Héloïse, 13 vol.(Hachette : Paris, 1887) 5 : 89.

<sup>99</sup> G. Streckeisen-Moultou, ed., J-J Rousseau. Oeuvres et correspondance inédites, lettre du 18 février 1761 (Lévy : Paris,1861) 380.

constamment l'équilibre de la phrase. Dans les Confessions, il décrit le processus pénible de la création littéraire :

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, et je tournois et retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables; puis quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier...<sup>100</sup>

C'est dans La Nouvelle Héloïse que se révèle surtout cette recherche douloureuse "du nombre et de l'harmonie"<sup>101</sup>, que Rousseau poursuit dans toute son oeuvre. En effet, les lettres de La Nouvelle Héloïse ressemblent plutôt à de la poésie qu'à de la prose et sont à peine logiquement justifiées chez des correspondants vivant sous le même toit. On se souvient de la méditation de Saint-Preux dans le cabinet de toilette de Julie, méditation toute lyrique, que l'on pourrait transcrire presque entière en phrases mesurées, comme les strophes d'un poème :

Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon coeur adore.... Lieu charmant.... sois le témoin de mon bonheur, et voile à jamais les plaisirs du plus fidèle et du plus heureux des hommes.  
Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il

<sup>100</sup> Confessions, 352.

<sup>101</sup> Ibid., 352.

est plein de toi, et la flamme de mes désirs s'y répand sur tous tes vestiges : oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois.... Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te sens partout, je te respire avec l'air que tu as respiré; tu pénètres toute ma substance : que ton séjour est brûlant et douloureux pour moi! Il est terrible à mon impatience. O viens, viens, ou je suis perdu.... Mon coeur, mon faible coeur, tu succombes à tant d'agitation! ah! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable! <sup>102</sup>

On connaît l'admirable invocation à la femme, que Saint-Preux envoie à Julie dans sa dernière lettre, comme son testament d'amoureux :

Femmes! femmes! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez, quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie, être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi! J'ai vécu dans l'orage, et c'est toujours vous qui l'avez excité. Mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon coeur! Celles du lac de Genève ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives et courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans

---

<sup>102</sup> Julie, 146-147

jamais former de longs cours. Mais sur la mer, tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement et loin par un flot lent et presque insensible; on croit ne pas sortir de la place, et l'on arrive au bout de monde.<sup>103</sup>

Cette invocation au dessin à la fois très libre et très défini, est un véritable poème. L'adieu de Saint-Preux aux deux cousines avant de s'embarquer est une autre poème en prose profondément lyrique :

Il faut finir, je le sens, Adieu, charmantes cousines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures et célestes âmes. Adieu, tendres et inséparables amies, femmes uniques sur la terre... Daignez vous rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existait que pour partager entre vous tous les sentiments de son âme...J'entends le signal et les cris des matelots; je vois fraîchir le vent et déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense, qui doit peut-être m'engloutir dans ton sein, puissé-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon coeur agité. <sup>104</sup>

L'élargissement progressif du mètre rend sensible l'émotion du départ, qui s'unit avec la tristesse du dernier adieu; puis, il semble que les rythmes changent pour évoquer une sensation d'incertitude inquiétante. Nombreuses sont les lettres de La Nouvelle Héloïse où l'on retrouve des rythmes analogues, réunis, comme à dessein, en groupes métriques.

---

<sup>103</sup> Ibid., 676

<sup>104</sup> Ibid., 396-397.

La prose de Karamzine, que l'on peut caractériser de réaction contre le style archaïque, diffère beaucoup de la langue de Lomonosov, qui était considéré comme le modèle des écrivains russes du XVIIIème siècle. Dans ses oeuvres originales, Karamzine crée une prose "plaisante à écouter" : le rythme, l'intonation et la mélodie de ses phrases produisent une harmonie esthétique; la musicalité du style est renforcée par l'usage d'allitérations, d'assonances et de parallélismes. Dans sa prose harmonique et haute en couleurs, Karamzine semble plutôt "chanter" que "parler". La nouvelle Natalia, la fille du boyard, comme d'ailleurs les autres oeuvres en prose de Karamzine, se distingue par sa qualité mélodieuse, qui est le résultat de l'organisation rythmique et de la musicalité du matériel linguistique et qui fait penser à la langue poétique. Le texte de Natalia, la fille du boyard est rempli de phraséologie poétique comme, par exemple "les fleurs des souvenirs", "les fleurs de l'amour", "le sujet des tendres impulsions", "les cyprès de l'amour conjugal", "le printemps de la vie", "les larmes amères de la tristesse", "les larmes douces de la tendresse" <sup>105</sup>. On y retrouve aussi, en plusieurs endroits, des "extraits" de poèmes en prose, comme par exemple : "La tristesse, l'ennui! excusez. Il n'y plus de place pour vous dans ma maisonnette solennelle. La chère Natalia

---

<sup>105</sup> "цветы воспоминаний", "цветы любви", "предмет нежных побуждений", "кипарисы супружеской любви", "весна жизни", "горькие слёзы печали", "сладкие слёзы нежности".  
Избранные Сочинения.

m'aime, la chère Natalia est avec moi".<sup>106</sup> Comme chez Rousseau, la structure linguistique de ses oeuvres -- caractérisée par des éléments et strophes poétiques (inversions, allocutions, exclamations, répétitions, métaphores, ect.) -- est plus proche de la poésie que de la prose. Quelques oeuvres de Karamzine sont écrites en pure genre de la poésie en prose, comme par exemple le sketch Village [Деревня], ainsi que plusieurs descriptions du paysage dans les Lettres du voyageur Russe. "Le don poétique [de Karamzine]" - écrit Yuriy Lotman, "se manifestait même plus dans sa prose, dans sa capacité de trouver le poétique, de rendre poétiques les sujets que personne avant lui n'osait voir de cette façon - commençant par l'amour d'une paysanne, Liza, et finissant par l'histoire de l'état russe".<sup>107</sup> Il n'est pas surprenant alors qu'on retrouve beaucoup de réminiscences des méthodes linguistiques de Karamzine dans les vers de plusieurs poètes qui le suivirent : Joukovskiy, Batyouchkov, Tyoutchev et même Pouchkine; ce qui témoigne clairement de la nature poétique de sa prose.

De ce point de vue, il s'impose d'offrir une comparaison, parmi beaucoup d'autres, entre le texte de Rousseau et celui de Karamzine.

---

<sup>106</sup> "Грусть, скука! простите. Для вас уже нет места в уединённом моём домике. Милая Наталья любит меня, милая Наталья со мною".

Ibid., 649 .

<sup>107</sup> "Поэтический дар его, может быть, даже с большей силой проявлялся в прозе, в умении находить поэтическое, превращать в поэзию сюжеты, которые до него никто не решался рассматривать с этой стороны - от любви крестьянской девушки Лизы до истории русской государственности".

Полное собрание стихотворений, 51.

Prenons comme exemple la lettre XVII de la Quatrième partie de La Nouvelle Héloïse et les deux premières pages de la nouvelle La Pauvre Liza. La lettre XVII décrit une promenade de Madame de Wolmar et de Saint-Preux au bord du lac de Genève et leurs méditations parmi les rochers de Meillerie : ces lieux qui ont vu la naissance et l'épanouissement de leur amour. De même La Pauvre Liza commence par une description des lieux romantiques où habitait Liza et qui ont vu le début et la fin de son histoire d'amour.

Les deux textes se développent en deux temps : le présent qui fait souffrir, et le passé, le temps de l'amour et du bonheur. L'accent central tombe sur les sentiments du héros lyrique (Saint-Preux chez Rousseau et l'auteur chez Karamzine). Dans ces deux exemples les "cœurs" ou les sentiments des héroïnes vibrent à l'unisson de ceux des héros et ces personnages "sentimentaux" sont unis par des liens quasi mystiques: leurs émotions et leur amour fatal.

Les deux textes débutent par la description de paysages de rêve : c'est toujours le soir et la "lune se lève", les eaux y sont "calmes", "tranquilles" et "claires" (c'est le lac chez Rousseau et la rivière chez Karamzine); le bateau glisse sur ces eaux sans rides; les "silences" sont lourds de signification muette. Les mouvements successifs traversant ces textes font penser à ceux d'une symphonie. A travers ces mouvements on peut suivre l'évolution graduelle des sentiments, jusqu'à l'orage de la crise dans le cœur des héros sentimentaux, quand ils sentent l'objet de leur amour "perdu à jamais". C'est ainsi que les souvenirs heureux font naître le désespoir qui remplit les cœurs et provoque les larmes. Mais ces larmes "n'étaient pas sans quelques plaisirs" pour Saint-Preux et

l'auteur de Karamzine lui aussi, "aime verser des larmes de tendre chagrin" ["Я люблю... проливать слёзы нежной скорби!"].

Ce genre d'introduction, empreinte de nostalgie et de tristesse, donne sa coloration mélancolique à toute la nouvelle, et prépare le lecteur au dénouement tragique de l'oeuvre. La lettre de Saint-Preux, à son tour, laisse pressentir la suite du roman et marque une sorte de division et de frontière entre deux périodes importantes dans la vie et les relations des héros principaux de Rousseau. Le langage, le rythme et la cohérence intérieure de ces deux textes dépassent les limites de la prose et transportent le lecteur dans un monde de poésie et même de musique.

C'est au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle que le plus français des écrivains russes -- Ivan Sergueievitch Tourguéniev -- écrira un poème en prose, intitulé Le matin brumeux [Утро туманное], qui fait tout de suite penser aux deux textes analysés. En se servant du langage sentimental propre à Rousseau et à Karamzine, le héros lyrique de Tourguéniev pleure l'amour perdu à jamais. Séparé de l'être aimé, sa vie n'a aucun sens ni aucun but et il ne lui reste que la nostalgie et la souffrance. Vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, V. Abaza écrira la musique pour ce poème de Tourguéniev. Cette romance semble avoir touché une corde sensible dans l'âme russe, et elle est devenue si populaire qu'on la chante souvent, même de nos jours. On peut imaginer que Léon Tolstoï, qui aimait tant les romances russes, a eu plus d'une occasion de l'entendre au cours de ses nombreuses visites dans une auberge de gitans, située près de Moscou et qui s'appelait Yar.

Novateur de la littérature nationale russe, Karamzine introduit le mouvement artistique du sentimentalisme et le genre littéraire de la nouvelle psychologique, qui demandaient tous deux de l'écrivain la création de formules artistiques et de moyens littéraires capables d'exprimer toute la complexité du monde intérieur des héros. Karamzine retrouve ces formules et ces moyens nécessaires à l'éloquence exaltée et au lyrisme de La Nouvelle Héloïse, qui devient pour Karamzine le même modèle de nouveau style psychologique et émotionnel qu'elle était pour les écrivains de l'Europe Occidentale. Grandi du point de vue artistique, Karamzine ne reste plus un simple imitateur; en introduisant les idées et les méthodes artistiques de Rousseau, il crée en même temps "la nouvelle russe", marquée par l'originalité nationale et par ses propres méthodes novatrices et son individualité artistique, tendances qui influencèrent profondément l'oeuvre de Pouchkine et des autres grands écrivains de la littérature russe à venir.

## Cinquième Chapitre

### Les Lettres d'un Voyageur russe.

1. L'histoire de la publication des Lettres;
2. Les récits de voyage dans la littérature russe et les Lettres;
3. Rousseau et Les Lettres d'un Voyageur russe.

Karamzine quitta Moscou le 17 mai 1789 pour faire un grand tour de l'Europe qui le mena en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. Il retourna en Russie en septembre 1790. Dès son retour, Les Lettres d'un voyageur russe, description épistolaire de son voyage, furent publiées sept fois au cours des trente années qui suivirent et, presque chaque fois, l'écrivain modifia le texte - parfois en changeant quelques mots seulement, d'autres fois en refaisant plusieurs pages, ce qui en modifiait le contenu. A l'heure actuelle, la critique de l'oeuvre de Karamzine est plus aisée car il est possible de suivre le travail de laboratoire de l'écrivain à l'époque cruciale de la formation de la langue littéraire russe.

Les Lettres d'un voyageur russe furent mentionnées pour la première fois le 6 novembre 1790, quand, après son retour à Moscou, Karamzine annonça dans les Nouvelles de Moscou son intention de publier Le Journal de Moscou. Il y écrivait :

L'un de mes amis, que sa curiosité avait poussé à visiter divers pays d'Europe et qui s'attachait plus à la Nature et à l'Homme qu'à autre chose, et qui avait noté tout ce qu'il avait vu, entendu, senti, pensé et tout ce à quoi il avait rêvé - veut proposer ses lettres dans mon Journal à

l'honorable public, en espérant que ce dernier y trouvera quelque chose d'intéressant.<sup>1</sup>

C'est ainsi que Karamzine - éditeur du nouveau journal - choisit de publier son oeuvre sous la forme d'une série d'articles, en dissimulant le nom du véritable auteur. Près de la moitié des Lettres furent publiées dans le Journal de Moscou, commençant par la lettre du 18 mai 1789, contenant la description du voyage de Karamzine à travers l'Allemagne et la Suisse et finissant par la description de son arrivée à Paris dans la lettre du 27 mars. Les chapitres de l'oeuvre parurent dans tous les numéros du Journal, sauf ceux de février et d'octobre 1792.

Dans le dernier numéro du Journal, en 1792, Karamzine annonce sa décision d'en cesser la publication du journal et de commencer celle de l'almanach Aglava. La publication régulière des Lettres ne reprend pas cependant dans Aglava (1794 - 1795) et on y trouve seulement deux chapitres des Lettres décrivant un voyage à

---

1

Один приятель мой, который из любопытства путешествовал по разным землям Европы - который внимание своё посвящал Натуре и Человеку преимущественно перед всем прочим, и записывал то, что видел, слышал, чувствовал, думал и мечтал - намерен записки свои предложить почтенной Публике в моём Журнале, надеясь, что в них найдётся что-нибудь занимательное для читателей.

А. Н. Неустроев, Исторические разыскания о русских повременных изданиях и сборниках за 1703-1802 гг. (Москва : СПб, 1874) 699-700.

Londres<sup>2</sup> et à Paris.<sup>3</sup> Un seul chapitre -- "Voyage à Londres" -- est intitulé "Extrait de la deuxième partie des Lettres d'un voyageur russe". Sipovskiy, qui analysa l'ordre et le choix des chapitres des Lettres dans l'almanach Aglaya conclut que : "...Karamzine a mutilé lui-même son oeuvre, car il a eu le malheur de voir ses écrits censurés ou bien craignait une telle catastrophe".<sup>4</sup>

L'année 1793 ne fut pas favorable à Karamzine. Le commandant en chef de Moscou, A.A. Prozorovskiy, inquiet de la publication et de la popularisation de livres traitant de la Révolution française décréta :

... je ne permets pas que l'on ouvre de nouvelles imprimeries, car la censure n'a aucune possibilité de lire tous les livres russes et ni même les nombreux livres étrangers qui sont apportés ici. Je trouve que la meilleure façon d'éviter l'influence des livres interdits et pervers est de ne pas permettre leur entrée de l'étranger, car après leur parution en

---

<sup>2</sup> Аглая, Т. 1. "Путешествие в Лондон. Отрывок из второй части "Писем русского путешественника". C'est extrait correspond aux lettres suivants dans le texte : "Го-Бюиссон, в 4 часа пополудни"; "Кале в час по полуночи"; "Кале, 10 часов утра"; "Пакет-бот"; "Дувр"; "Лондон".

<sup>3</sup> Аглая, Т. 2. "Париж, Апреля 29, 1790". Les parties de ce chapitre sont organisées différemment en comparaison avec le texte complet de l'oeuvre.

<sup>4</sup> В. В. Сиповский, Н. М. Карамзин, автор "Писем русского путешественника". (Москва : СПб, 1899) 160.

Russie, il devient très difficile de contrôler leur diffusion.<sup>5</sup>

Les Lettres font aussi partie de la deuxième publication du Journal de Moscou (1801-1803) et d'Aglaya (1796). En 1797, Les Lettres parurent pour la première fois dans une édition séparée de quatre volumes, et le cinquième volume ne fut publié qu'en 1801.<sup>6</sup> Le nouveau Comité de Censure de Moscou fut formé en juin 1798 et c'est à cette époque que Karamzine se plaint surtout des difficultés que l'éditeur rencontre dans son travail. Le 12 octobre 1798 il écrivait à Dmitriev :

Les censeurs locaux ont mis le "+" près de mon Epître aux femmes au moment de la nouvelle édition des Aonides. Le même sort attend Aglaya, Mes vétilles, et Les Lettres d'un voyageur russe, c'est-à-dire qu'il est possible que les censeurs veuillent tout gâter et tout changer dans les nouvelles éditions; quant à moi, je préfère tout

---

5

"... Запрещаю открытие новых типографий, т.к. у цензуры нет никакой возможности читать все русские книги и к тому же многие иностранные книги, которые привозят сюда. Я считаю, что наилучший способ избежать влияние запрещённых и развращённых книг — это не разрешать их ввоз из-за границы, т. к. после их появления в России, становится очень трудно контролировать их распространение.

V. N. Rogojin, Дела Московской цензуры в царствование Павла I. (Москва : СПб, 1902) IX-X.

<sup>6</sup> Le cinquième volume commence par la lettre de Paris, avril . . . . 1790 : "Говорить ли о Французской Революции?"

lâcher plutôt que de consentir à une opération aussi odieuse...<sup>7</sup>

C'est à cause de ces difficultés que la première publication de l'oeuvre entière s'étira sur dix années, de 1791 à 1801. Entre, 1797 et 1801 parut la deuxième variante complète des Lettres et, finalement, cette oeuvre fit partie de trois éditions des Oeuvres Complètes de Karamzine au cours de sa vie, celles de 1803, de 1814, et de 1820. Ainsi ce fut dans les pages des revues publiées par Karamzine : Journal de Moscou (1791-1792) et Aglava (1794-1795), que parurent pour la première fois les Lettres d'un voyageur russe. Du vivant de l'auteur cette oeuvre fut publiée une dernière fois dans les volumes 2 à 5 des Oeuvres Complètes de Karamzine.

Le titre même des Lettres d'un voyageur russe pour un livre consacré à un voyage européen faisait ressortir la corrélation entre la Russie et l'Europe. De ce point de vue, l'oeuvre de Karamzine se basait sur une ancienne tradition littéraire, car la littérature russe possédait déjà le genre du récit de voyages. Ce genre avait des caractéristiques concrètes qui dataient de plusieurs siècles. Le

---

7

Здесьние цензоры при новой эдиции Аонид поставили + на моём послании к женщинам. Такая же участь ожидает и Аглаю, и мои безделки, и письма Руск. Путеш., т. е. вероятно, что цензоры при новых изданиях захотят вымарывать и поправлять, а я лучше всё брошу, нежели соглашусь на такую гнусную операцию. .

Письма Н. М. Карамзина к И. И. Дмитриеву. (Москва : СПб, 1866)  
103-104.

voyage du Moyen-Age, par exemple, avait des itinéraires géographiques traditionnels. Pour se rapprocher de la sainteté, le voyageur devait aller le plus près possible des "terres saintes", qui se situaient dans l'Empire byzantin et en Palestine. En comparaison avec ces "terres", la Russie paraissait moins sainte, car les "terres du péché" se situaient à l'ouest et les terres saintes à l'est, ce qui d'ailleurs correspondait à l'orientation médiévale : le paradis - à l'est et l'enfer - à l'ouest.<sup>8</sup> Après l'arrivée des Turcs en terre sainte et la propagation de l'idée "Moscou - troisième Rome", on commença à attribuer la caractéristique de sainteté à la Russie et les pays étrangers devinrent ceux du péché. La culture russe du XVIIIème siècle, avec sa nouvelle compréhension du monde, abandonna les idées médiévales sur les distinctions géographiques. La conception d'espace resta malgré tout constante comme au Moyen-Age; seule la place du positif et du négatif changea. Le XVIIIème siècle ne chercha pas la vérité à l'est, dans les "terres saintes", mais plutôt à l'ouest, dans les pays dits "coupables". L'image de la Russie n'était pas celle d'un pays éclairé par la "vérité divine", mais plutôt d'un pays noyé dans les ténèbres. On devait y apporter les lumières du dehors, des pays qui, selon la tradition médiévale, étaient eux-mêmes dans les ténèbres. C'est ainsi que, pour le XVIIIème siècle, le voyage en Europe, et spécialement en France, devint beaucoup plus important que le voyage d'un lieu à un autre ou le déplacement dans l'espace géographique. Il fut considéré comme un vrai pèlerinage.

---

<sup>8</sup> Андрей Попов, Историко - литературный обзор древне - русских полемических сочинений против латинян. XI - XV (Москва : СПб 1875).

Cette tradition du XVIIIème siècle a subsisté pour très longtemps. Dans la célèbre introduction biographique au chapitre IV du livre За рубежом [A l'étranger] Saltykov-Chtchedrine écrivait :

Les souvenirs de ma jeunesse, c'est-à-dire des années quarante, sont inséparablement liés pour moi avec la notion de la France et de Paris. Pas seulement pour moi, mais aussi pour nous tous, jeunes hommes du même âge, ces deux mots contenaient quelque chose de rayonnant, de brillant, qui réchauffait notre vie et, en quelque sorte, définissait même son contenu.<sup>9</sup>

Et il continue :

En Russie -- surtout à Pétersbourg -- nous n'existions que physiquement, ou, comme on disait à l'époque, nous avions "l'apparence de la vie". Nous allions à notre travail, au bureau, nous écrivions des lettres à nos parents, nous mangions aux restaurant ou, plus souvent dans des cafétérias, nous nous rencontrions l'un chez l'autre pour

---

9

С представлением о Франции и Париже для меня неразрывно связывается воспоминание о моём юнышестве, то есть о сороковых годах. Да и не только для меня лично, но и для всех нас, сверстников, в этих двух словах заключалось нечто лучезарное, светоносное, что согревало нашу жизнь и в известном смысле даже определяло её содержание.

М. Е. Салтыков-Щедрин, Полное собрание сочинений (Москва : Художественная Литература, 1972) 14 : 111.

discuter ... Mais, dans notre esprit, nous vivions en France. <sup>10</sup>

Cette conception était possible, car l'Europe, et surtout la France, représentaient non pas un espace géographique réel mais plutôt un espace imaginaire idéalisé, d'où, selon Saltykov-Chtchedrine "coulait sur nous la croyance dans l'humanité" et où "brillait la certitude que le "siècle d'or" n'était pas derrière nous mais devant nous."<sup>11</sup> Ce n'est donc pas par hasard que, pour de nombreux Russes, le premier contact réel avec l'étranger devint une source de désillusions amères et, parfois, comme pour Herzen, un vrai drame personnel.

Une autre attitude à l'égard des voyages à l'ouest se forme en contraste avec la précédente. Les pays de l'ouest étaient considérés comme des lieux funestes. Les idées médiévales d'absence de foi chez les Latins avaient été préservées et s'étaient transformées : la

---

<sup>10</sup>

В России - - впрочем не столько в России, сколько специально в Петербурге - - мы существовали лишь фактически или, как в то время говорилось, имели "образ жизни". Ходили на службу, в соответствующие канцелярии, писали письма к родителям, питались в ресторанах, а чаще всего в кухмистерских, собирались друг у друга для беседований и.т.п. Но духовно мы жили во Франции.

Ibid., 112.

<sup>11</sup> "лилась на нас вера в человечество"; "воссияла нам уверенность, что "золотой век" находится не позади, а впереди нас".

Ibid.

légèreté des Parisiens, leur engouement pour la mode, leur gaspillage et leur débauche. Ces deux attitudes opposées ont un point commun : l'ouest n'est pas perçu en tant que réalité géographique, mais plutôt comme une construction idéologique, dont la vraie nature ne peut être analysée et comprise que dans son contraste avec la Russie.

Les Lettres d'un voyageur russe ont apporté des termes complètement nouveaux à la discussion "de la Russie et l'ouest"; leur auteur entraîne les lecteurs dans un monde, où la Russie et l'Ouest ne s'opposent pas, et où l'Europe n'est ni la perdition, ni le salut de la Russie. Elle devient plutôt un lieu réel, une entité physique et compréhensible. Le voyageur russe a cessé d'être le slave curieux dans l'univers inconnu de la civilisation ou le prêcheur critiquant les défauts de ce monde étranger pour lui. Le voyageur de Karamzine est érudit et éduqué; ce qu'il observe en Europe ne le surprend pas, car ce qu'il y retrouve lui est bien connu par les livres, les pièces de théâtre et les peintures qu'il a vues chez lui, en Russie. Il vient de la même tradition culturelle; pendant son voyage en Europe, il est loin d'être surpris par la découverte d'un monde neuf inconnu; au contraire, son voyage n'est pour lui qu'une autre rencontre avec tout ce qu'il sait déjà, tout ce qu'il connaît et aime. Selon Karamzine, l'Europe n'est pas séparée de la Russie, la Russie fait partie de l'Europe.

Pendant longtemps, il fut généralement admis que les Lettres d'un voyageur russe étaient basées sur la correspondance réelle de Karamzine avec ses amis à Moscou pendant son grand tour d'Europe, de 1789-1790. V. V. Sipovskiy indiqua toutefois, qu'il n'existait

aucun preuve documentaire ou biographique capable de soutenir cette thèse et, à son tour, il proposa une autre explication : pendant son voyage, Karamzine tenait une sorte du journal qui lui aurait servi de base pour son oeuvre. <sup>12</sup> Il faut cependant souligner que si cette explication est largement acceptée, un tel journal n'a jamais été retrouvé. De plus, à part les Lettres -- oeuvre littéraire ayant pour but de peindre l'image de l'Europe contemporaine pour le lecteur russe -- nous n'avons presque aucun autre compte rendu du voyage de Karamzine en Europe. C'est pourquoi il est difficile de résoudre la question de l'utilisation de faits réels et de la chronologie du texte des Lettres d'un voyageur russe. Il est clair, malgré tout, que les dates des Lettres sont des éléments de chronologie littéraire du texte, plutôt qu'une documentation réelle du voyage de l'écrivain. En outre, le choix et la description des événements sont influencés par le désir d'éviter tous conflits avec les censeurs et de dissimuler quelques moments délicats du voyage lui-même. Dans les Lettres -- collection de simples récits du voyage -- apparaît un élément de sélection. Il est possible aussi d'analyser ce qui intéresse le plus "le voyageur russe" dans la vie quotidienne, la culture des pays étrangers et la vie de ses contemporains célèbres, ce qui peut aider à dissimuler le lien entre le subjectif et l'objectif dans les Lettres.

Une revue de Hamburg, Spectateur du Nord, demanda à Karamzine de préparer pour les lecteurs français une lettre en français sur la littérature russe. Dissimulant son vrai nom,

---

<sup>12</sup> Сиповский, Н. М. Карамзин, 158-237.

Karamzine y fait le résumé des Lettres d'un voyageur russe de la façon suivante :

Cet ouvrage [Lettres d'un voyageur russe] doit en partie son succès à la nouveauté du sujet pour les lecteurs russes. Depuis assez longtemps nos compatriotes voyagent dans les pays étrangers; mais aucun d'eux, jusqu'à présent, ne s'est avisé de le faire sa plume à la main. L'auteur de ces lettres a eu le premier cette idée, et il a parfaitement réussi à intéresser le public. C'est un jeune homme, avide de voir la nature là où elle se présente sous des aspects plus riants, plus majestueux que dans notre pays, et surtout avide de voir les grands écrivains, dont les ouvrages ont développé les premières facultés de son âme : il s'arrache des bras de ses amis, et part seul avec son cœur sensible. Tout l'intéresse : les curiosités des villes, les nuances qui distinguent leurs habitants dans la manière de vivre, les monuments qui lui rappellent quelque fait d'histoire, quelque événement célèbre; les traces des grands hommes qui ne sont plus, les sites agréables, la vue des champs fertiles et celle de la mer immense. Tantôt il visite un vieux château, abandonné et en ruine, pour y rêver à son aise et se perdre avec ses idées dans la nuit des temps passés; tantôt il se présente à la porte des auteurs célèbres, sans autre recommandation que son enthousiasme pour leurs écrits; et presque toujours il en bien reçu.... Kant, Nocoli, Ramler, Moritz, Herder l'accueillent avec une aménité et une cordialité qui l'enchantent; et alors il se croit transporté dans ces temps anciens, où les philosophes aloient voir leurs semblables dans les pays les plus éloignés et trouvoient partout des hôtes hospitaliers et des amis sincères... C'est à Francfort-sur-le-Mein, qu'il apprend la nouvelle de la révolution française; il en est vivement agité; il entre en Alsace, ne voit que des troubles, n'entend parler que de vols, d'assassinats, et court en Suisse, pour y respirer l'air d'une liberté paisible; il traverse ces vallons

délicieux, où les laboureurs jouissent tranquillement des fruits de leur travail modéré... A Zurich, il dîne tous les jours avec le célèbre Lavater, dont il aime la franchise, la bonhomie, mais dont il plaint les opinions erronées. Il se plaît à Berne, à Lausanne, à Vevay; il relit à Clarens les lettres les plus passionnées de la Nouvelle Héloïse, et se fixe à Genève...L'auteur fait des excursions en Savoie, en Suisse; croit voir l'ombre de J.J. Rousseau dans l'île de St. Pierre, lui parle dans ses extases, et revient à Genève lire la suite de ses Confessions qui venoit de paroître. Il visite souvent le château de Ferney, d'où partoient autrefois ces traits de lumière, qui ont dissipé les ténèbres de la superstition en Europe; ces traits d'esprit et de sentiment, qui faisaient tantôt rire et tantôt pleurer tous les hommes.

Enfin l'auteur dit adieu au beau lac de Genève, attache à son chapeau la cocarde tricolore, entre en France, fait quelque séjour à Lyon;... il poursuit son voyage, et se fixe à Paris... D'abord, il est étourdi par le spectacle de la plus grande et la plus bruyante ville du monde...Notre voyageur assiste aux discussions bruyantes de l'assemblée nationale... Il est introduit dans quelques sociétés de Paris...il s'ennuie passablement dans leur cercles, et court, pour se délasser, aux spectacles, qui l'enchantent... Enfin l'auteur va parler de la révolution... Après un séjour de quatre mois à Paris (qui lui ont paru bien courts),... il s'embarque pour Douvres... Je passe sous silence les 10 lettres où le voyageur rend compte de son séjour à Londres,... Enfin, il se résume et dit : "...J'aime les Anglaises plus que les Anglais, parce qu'elles sont, pour la plupart, bien élevées, sentimentales et romanesques, ce qui est de mon goût. Je reviendrais avec plaisir en Angleterre, mais je la quitte sans regret."

La dernière lettre est datée de Cronstadt. La voilà pour terminer cet extrait :

"Terre, terre! je te salue, ô ma patrie! ...Suis-je content du résultat de mon voyage? Oui, je le suis; j'ai joui, et c'est assez. J'ai vu les bords fleuris du

Rhin majestueux, les Alpes superbes, le beau  
Léman, les plaines riantes de la France, les champs  
fertiles de l'Angleterre, et j'y penserai toujours  
avec bien du plaisir.<sup>13</sup>

Pendant la période de création des Lettres d'un voyageur russe, Karamzine connaissait non seulement toutes les œuvres publiées de Rousseau, mais il fit connaissance avec la littérature anti-rousseauiste, commençant par la polémique de Rousseau avec les cléricaux et finissant par ses disputes avec les encyclopédistes. Il semble que, pendant cette période, la première étape de l'évolution philosophique de Rousseau, aussi bien que les dernières étapes, sont les plus importantes pour Karamzine. On sent très bien l'influence du Discours sur l'origine de l'inégalité, et celle des Confessions dans tout le texte des Lettres. Les concepts politiques de Rousseau n'intéressaient pas Karamzine à cette époque, mais Rousseau -- le psychologue et sociologue, Rousseau -- le militant contre la misère et les richesses, l'ennemi de la ploutocratie, Rousseau, qui a pour l'idéal l'homme pauvre et indépendant, était proche de Karamzine.

Dans le texte des Lettres, la Suisse est souvent associée au nom de Rousseau : " Nous avons parlé de la Suisse, de Rousseau, du bonheur de la vie simple, et même de l'amour du point de vue métaphysique".<sup>14</sup> Commenant son récit de la Suisse, le pays "de la

<sup>13</sup> Письма русского путешественника, 458-462.

<sup>14</sup> "Мы говорили о Швейцарии, о Руссо, о щастии простой жизни, даже о любви в метофизическом смысле..."  
Ibid., 274.

liberté", "du bonheur", "de la paix" et "de la tranquillité", Karamzine nous fait savoir qu'il va décrire ce pays en se basant sur l'oeuvre et la vie de Rousseau, l'écrivain, qui fait preuve d'un sens d'actualité et d'humanisme dans la description de la vie calme des paysans suisses et qui créa une philosophie passionnante et profonde. La description de la Suisse dans les Lettres s'ouvre par une sorte d'"hymne en prose" :

Alors, me voilà en Suisse, dans le pays de la pittoresque Nature, sur la terre de la liberté et prospérité!<sup>15</sup> Il lui semble que l'air ici a quelque chose de vivifiant : ma respiration est devenue plus légère et plus libre, ma stature s'est redressée, ma tête monte haut par elle même, et je songe avec fierté à mon humanité. <sup>16</sup>

Ce n'est pas la patrie de Karamzine, la Russie, mais la Suisse, le pays étranger, qui provoque dans l'âme de l'auteur un sentiment de

<sup>15</sup> Karamzine utilise les autres épithètes pour décrire sa Suisse dans les diverses éditions des Lettres, par exemple "le pays de la liberté et du bonheur" -- "в земле свободы и счастья" (Письма русского путешественника, 1797-1801, изд 1-ое и 2-ое); "le pays de la tranquillité et de la prospérité" -- "в земле тишины и благополучия" (Сочинения, 1803); "le pays de la paix et du bonheur" -- "в земле мира и счастья" (Московский журнал, изд 2-ое, 1803 )

16

И так я уже в Швейцарии, в стране живописной  
Натуры, в земле свободы и благополучия!  
Кажется, что здешний воздух имеет в себе нечто  
оживляющее: дыхание моё стало легче и  
свободнее, стан мой распрямился, голова моя  
сама собою подымается вверх, и я с гордостью  
помышляю о своём человечестве.

Письма русского путешественника, 97.

fierté d'être le représentant de l'humanité, d'être humain.

L'influence du Discours sur l'origine de l'inégalité est apparente dans toute la description de la Suisse. Dans ces passages, Karamzine souligne le lien entre l'égalité des biens et la morale sociale -- base de l'organisation républicaine. Karamzine décrit ainsi la ville de Zurich :

Les sages législateurs de Zurich savaient bien que le luxe était toujours le cercueil de la liberté et des bonnes mœurs; alors, ils ont essayé de barricader son entrée dans leur république. Ici, les hommes ne peuvent pas porter la robe faite ni de soie, ni de velours, et les femmes -- ni des diamants, ni des dentelles; et même pendant l'hiver le plus froid, personne n'ose mettre des fourrures, car elles sont trop chères ici. Il est défendu de circuler dans des coupés en ville".<sup>17</sup>

Karamzine parle des lois économiques et sociales qui conditionnent la prospérité des Suisses : "Cet état florissant, si on peut dire, des agriculteurs suisses existe surtout parce qu'ils ne payent presque aucune taille, et ils vivent dans la liberté et l'indépendance complète, en donnant au gouvernement la dixième

---

17

Мудрые Цирихские законодатели знали, что роскошь бывает гробом вольности и добрых нравов, и постарались заградить ей вход в свою республику. Мужчины не могут здесь носить ни шёлкового, ни бархатного платья, а женщины ни бриллиантов, ни кружев; и даже в самую холодную зиму никто не смеет надеть шубы, для того что меха здесь очень дороги. В городе запрещено ездить в каретах.

Ibid., 120.

partie des fruits des champs qu'ils récoltent." <sup>18</sup> Ce n'est pas par hasard que Karamzine met dans la bouche d'un jeune homme de Zurich une chanson dans laquelle l'amour pour la patrie est lié aux idées rousseauistes :

**Ma chère Patrie! Mon sang brûle d'amour pour toi; je suis prêt à le faire couler en ta faveur, je vais mourir comme ton fils le plus tendre... Nous tous vivons dans l'union fraternelle, nous nous aimons, nous n'avons pas peur et nous respectons celui qui est sage et bon. Nous ne connaissons pas le luxe, qui transforme les hommes libres en tyrans et en esclaves. Nous n'avons pas besoin de la splendeur des arts, car la nature y brille dans toute sa beauté.<sup>19</sup>**

**Selon Karamzine, la cause du bonheur des Suisses est leur vertu; leur goût esthétique se base sur la morale**

---

<sup>18</sup> "Сие, можно сказать, цветущее состояние Швейцарских земледельцев происходит наиболее от того, что они не платят почти никаких податей, и живут в совершенной свободе и независимости, отдавая Правлению только десятую часть от собираемых ими полевых плодов."

**Ibid., 127.**

19

Отечество моё! Любовь к тебе горит вся кровь моя; для пользы твоя готов её пролить, умру твоим нежнейшим сыном. . . Мы все живём в союзе братском; друг друга любим, не боимся и чтим того, кто добр и мудр. Не знаем роскоши, которая свободных, в рабов, в тиранов превращает. На что нам блеск искусств, когда природа здесь сияет во всей своей красе.

**Ibid., 109.**

Théâtres, bals, mascarades, clubs, splendides diners et soupers! Vous êtes inconnus ici. Parfois deux, trois, quatre amies se réunissent -- parlent amicalement -- travaillent ensemble, ou lisent Gessner, Klopstock, Thomson et les autres écrivains et poètes, qui ne font pas rougir la chasteté.<sup>20</sup>

En un mot, en décrivant la Suisse, Karamzine offre l'idylle à la manière de Rousseau : il songe à "l'humanité"; décrit la vie des travailleurs libres -- des "enfants de la nature", qui "comprennent très bien le langage du coeur",<sup>21</sup> qui sont vertueux, austères, modestes et vivent dans l'union fraternelle. Il n'est pas difficile d'y reconnaître l'idéal du philosophe suisse. Sous l'influence des idées humanistes de Rousseau, Karamzine développa la passion pour les projets d'utopie mondiale, et le désir de résoudre les problèmes économiques selon les normes morales. Presque au début des Lettres, Karamzine fait une allusion au "magasins de blé". Il écrit : "L'année passée, la récolte était tellement mauvaise que le

---

20

Театр, балы, маскарады, клубы, великолепные обеды и ужину! вы здесь неизвестны. Иногда сходятся две, три, четыре приятельницы -- разговаривают дружески -- вместе работают, или читают Геснера, Клопштока, Томсона и других Писателей и Поэтов, которые не приводят целомудрия в краску.

Ibid.,120.

<sup>21</sup> "понимают язык сердца."

Ibid.,113.

gouvernement a été obligé de fournir au peuple le blé des magasins organisés."<sup>22</sup>

L'influence de Rousseau est sensible aussi dans la description de la vie des Suisses. En suivant le philosophe, Karamzine interprète les nombreux détails de la vie quotidienne du pays d'une façon théorique et philosophique. Ce que l'auteur voit à la surface de l'existence des Suisses, du peuple en particulier, est immédiatement lié à tout un groupe de problèmes humains globaux et universels. Voilà, par exemple, la description des maisons à Berne : "Les maisons sont presque identiques : faites de pierre blanche, de trois étages, et représentant l'égalité de la condition de leurs habitants, pas comme dans les autres grandes villes d'Europe ou, souvent, la petite cabane touche la terre dans l'ombre des énormes châteaux."<sup>23</sup> L'orientation humaniste est évidente dans cette description. La même attitude philosophique se retrouve dans la descriptions de certaines scènes de la vie des Suisses comme, par exemple, le récit de la visite de l'auteur "à une petite village de montagne, où les habitants mènent la vie des bergers dans toute sa

---

<sup>22</sup> "В прошедший год урожай был так худ, что правительству надлежало довольствовать народ хлебом из заведённых магазинов".  
Ibid.,15-16.

<sup>23</sup> "Дома почти все одинакие: из белого камня, в три этажа, и представляют глазам образ равенства в состоянии жителей, не так, как в иных больших городах Европы, где часто низкая хижина преклоняется к земле под тению колоссальных палат."  
Ibid.,128.

simplicité."<sup>24</sup> Karamzine pense ici à cet effet bienfaisant de l'air des montagnes, dont parlait Rousseau : "Alors, j'ai expérimenté sur moi-même la vérité de ce que dit Rousseau de l'effet de l'air des montagnes".<sup>25</sup> Il se souvient probablement de la lettre de Saint-Preux, où il décrit les montagnes de Valais : " ... je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale".<sup>26</sup> Dans ce simple village, Karamzine éprouve le désir "d'embrasser comme un frère" "le berger débonnaire" qui lui apporte l'eau. Il s'abandonne aux pensées rousseauistes sur les charmes de la vie simple, le mal de la civilisation et sur le bonheur de l'homme de la nature :

Pourquoi n'étions-nous pas nés dans les temps où tous les hommes étaient bergers et frères! C'est avec plaisir que je me passerais des nombreux comforts de la vie (que nous devons à la civilisation de nos jours), pour revenir à l'état primitif de l'homme. Tous les vrais plaisirs, les plaisirs auxquels participe notre cœur, et qui nous font vraiment heureux, en ce temps là, les hommes en jouissaient, en jouissaient même plus que maintenant... Maintenant, nos habitations et nos vêtements sont plus accessibles, mais est-ce que le cœur est plus tranquille? Mais, non! Mille soucis, mille inquiétudes, que l'homme ne

---

<sup>24</sup> "Я пришёл в маленькую горную деревеньку, которой жители ведут пастушью жизнь во всей простоте ея. . ." *Ibid.*, 137.

<sup>25</sup> "Таким образом на самом себе испытал я справедливость того, что Руссо говорит о действии горного воздуха." *Ibid.*, 134.

<sup>26</sup> *Julie*, 78-79.

connaissait pas dans son état ancien, tourmentent nos viscères.<sup>27</sup>

Pendant la période de la création des Lettres, Karamzine reste l'admirateur ardent des Confessions et de la Nouvelle Héloïse, il les relit en voyageant dans les endroits qui s'associent au nom de Rousseau en Suisse.

Il dit des Confessions : "C'est avec un plaisir qu'on ne peut décrire que je lisais à Genève ces Confessions, dans lesquelles se reflète vivement le coeur et l'âme de Rousseau.<sup>28</sup> Quelque temps après, mon imagination n'était préoccupée que par lui, même dans

---

27

Для чего не родились мы в те времена, когда все люди были пастухами и братьями! Я с радостью отказался бы от многих удобностей жизни (которыми обязаны мы просвещению дней наших), чтобы возвратиться в первобытное состояние человека. Всеми истинными удовольствиями -- теми, в которых участвует сердце и которые нас подлинно счастливыми делают, -- наслаждались люди и тогда, и ещё более, нежели ныне. . . . Теперь жилище и одежда наше покойнее: но покойнее ли сердце? Ах, нет! Тысячи забот, тысячи беспокойств, которых не знал человек в прежнем своём состоянии, терзают ныне внутренность нашу.

Письма русского путешественника, 137.

<sup>28</sup> Cette phrase apparaît en tant que "l'âme de cher Rousseau" dans les deux éditions du Journal de Moscou (1791-1792 et 1803), les deux premières éditions des Lettres (1797-1801 et 1801) et la première édition des oeuvres de Karamzine (1803).

mes rêves. Son esprit volait autour de moi."<sup>29</sup> Ce qui l'attire dans les Confessions, c'est leur psychologie. Il écrit : "Je préfère les Confessions de J.J. Rousseau... à toutes les psychologies systématiques du monde." <sup>30</sup>

Pendant son voyage en Suisse, Karamzine "voulait voir de ses propres yeux ces lieux magnifiques où l'immortel Rousseau installa ses amoureux romantiques."<sup>31</sup> Il s'y rend avec "L'Héloïse de Rousseau dans les mains."<sup>32</sup> Sensible à la nature qui l'entoure pendant sa visite, Karamzine remarque que la beauté de ces lieux devait beaucoup impressionner Rousseau aussi, et que "toutes ses descriptions sont tellement vivantes et surtout véritables".<sup>33</sup> Au moment de sa visite du lac de Genève, Karamzine n'a pas encore lu

---

<sup>29</sup> "С неописанным удовольствием читал я в Женеве сии Confessions, в которых так живо изображается душа и сердце Руссо. Несколько времени после того воображение моё только им занималось, и даже во сне. Дух его парил надо мною." Письма русского путешественника, 152.

<sup>30</sup> "Confessions de J. J. Rousseau... предпочитаю я всем систематическим Психологиям в свете." Ibid., 46.

<sup>31</sup> "Я хотел видеть собственными глазами те прекрасные места, в которые бессмертный Руссо поселил своих романтических любовников." Ibid., 149.

<sup>32</sup> "... С Руссовою Элоизою в руках..." Ibid.

<sup>33</sup> "все описания его так живы, и притом так верны." Ibid., 150.

les Confessions, qui "étaient publiées pendant son séjour à Genève"<sup>34</sup>, mais à son retour en Russie, pendant la composition des lettres consacrées à la Suisse, l'écrivain se souvient probablement d'un passage des Confessions où Rousseau raconte comment il choisit le site de la Nouvelle Héloïse :

Cette résolution prise je fis trêve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au tems de mon départ. De tous ces amusemens celui qui me plut davantage fut une promenade autour de Lac que je fis en bateau avec Deluc père, sa bru, ses deux fils, et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau tems du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, et dont je fis la description quelques années après dans la Nouvelle Héloïse.<sup>35</sup>

Il reconnaît bien le paysage, et même "l'esplanade, qui était tellement chère au pauvre Saint-Preux".<sup>36</sup> Il lui semble que, dans un moment, il va y rencontrer l'héroïne du roman de Rousseau -- Julie. Mais subitement, il comprend que c'est impossible et il s'exclame : "Oh! Cruel Rousseau! Tu as décrit un être si beau, et puis tu nous dis :

<sup>34</sup> "Тогда я не читал ещё продолжения Руссовых Признаний или Confessions, которые вышли в свет в бытность мою в Женеве." Ibid.,151.

<sup>35</sup> Confessions, 393.

<sup>36</sup> "...Равнина, которая была столь привлекательна для несчастного Сен-Прё..."  
Письма русского путешественника, 150.

il n'existe pas."<sup>37</sup> Karamzine visite Clarens, pour voir "le lieu principal du roman",<sup>38</sup> mais au lieu d'y trouver "l'habitation de Julie, qui est décrite d'une façon magnifique" <sup>39</sup> il voit le château avec ses tours, vieux et "austère"<sup>40</sup>. Il parle avec les habitants, qui "connaissent bien la Nouvelle Héloïse" et "sont contents que le Grand Rousseau ait rendu célèbre leur patrie, en la faisant le lieu de son roman".<sup>41</sup> L'un des habitants montre à Karamzine la petite forêt où Julie a embrassé Saint-Preux pour la première fois. En écoutant le vieillard, Karamzine se souvient du passage profondément sentimental, qui décrit l'état de Saint-Preux à ce moment crucial :

Mais que devins-je un moment après quand je sentis... la main me tremble... un doux frémissement... ta bouche de roses... la bouche de Julie... se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras! Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-

---

<sup>37</sup> "Жестокий Руссо! ты описал нам такое прекрасное существо, и после говоришь: его нет!"

Ibid.

<sup>38</sup> "...Чтобы видеть главную сцену романа..."

Ibid., 152.

<sup>39</sup> "...Жилище Юлиина столь прекрасно описанного..."

Ibid.

<sup>40</sup> "суровая наружность"

Ibid.

<sup>41</sup> "Многие из тамошних жителей знают Новую Элоизу, и весьма довольны тем, что великий Руссо прославил их родину, сделав её сценою своего романа."

Ibid.

même se rassemblèrent sous ce toucher  
délicieux.<sup>42</sup>

A Vevey en s'arrêtant sous l'ombre des châtaigniers  
Karamzine observe les rochers de Meillerie, d'où le pauvre Saint-  
Preux voulait se jeter dans le lac, et il cite en russe tout une partie  
de sa lettre à Julie :

Dans les violents transports qui m'agitent, je ne saurais demeurer en place; je cours, je monte avec ardeur, je m'élançai sur les rochers, je parcourus à grands pas tous les environs, et trouve partout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'aperçoit plus de verdure. l'herbe est jaune et flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard et la froide bise entassent la neige et les glaces; et toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon coeur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé, dans un abri solitaire, une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, et je m'aperçus que mon imagination donnait le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un télescope, avec lequel je vis ou crus voir votre maison; et depuis ce temps je passe des jours entiers dans cet asile à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison, je m'y rends dès le matin, et n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles et quelques bois secs que j'allume servent, avec mes courses, à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage que j'y porte même de l'encre et du papier;

---

<sup>42</sup> Julie, 64.

et j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier  
que les grâces ont détaché du rocher voisin.<sup>43</sup>

Il n'est pas surprenant que Karamzine ait choisi cet extrait, car il nous présente ici l'un des textes les plus sentimentaux de la Nouvelle Héloïse. Il peut être lu comme un poème en prose romantique, évoquant une image favorite de Karamzine, celle d'un héros lyrique qui vient dans un "lieu sauvage" pour y méditer sur ses passions. Les sentiments du héros sont le centre d'intérêt de l'auteur qui les décrit en détail. C'est un amoureux malheureux, son bonheur est impossible. Son amour fatal est associé à la mort. La nature joue le rôle d'un miroir où se reflète les sentiments du héros. C'est l'automne, l'herbe est jaune, les arbres sont dépouillés, tout est mort, car l'espérance est morte au fond de son cœur. Il fait froid, et les sentiments ardents du héros sont gelés devant l'impossibilité de réaliser son rêve de bonheur. Seule l'idée de la mort lui réchauffe l'âme, comme les arbres morts -- le bois sec -- le protègent du froid. Le héros est toujours séparé de l'objet de son amour et de ses souffrances. Eloignée, Julie devient, à distance, une sorte de symbole, un idéal mis sur un piédestal. Elle est la seule "source de la vie", et distante, elle est opposée à la mort de la nature et à la mort de l'espoir dans l'âme du héros. Elle est seule à pouvoir donner la vie et ranimer cet espoir. C'est ainsi que l'amour et l'espoir de l'amour deviennent la vie, et l'absence d'amour et de sentiments est associée à la mort. Tout le texte se base sur les

---

<sup>43</sup> Ibid., 90-91.

contrastes : c'est le contraste entre la vie et la mort, le matin et la nuit ("je m'y rends dès le matin, et n'en reviens qu'à la nuit"), entre l'absence de l'espoir et l'intensité des sentiments, entre le froid et la chaleur que donne "le bois sec" et, enfin, entre l'immobilité de la nature et les "courses violentes et constantes" du héros.

L'extrait possède cette tonalité musicale, typique de la prose de Rousseau et tellement admirée de Karamzine. Rien ne se passe, mais tout le texte, comme les émotions du héros, est caractérisé par un mouvement constant. L'extrait débute par l'énergie de l'action et de l'agitation ("Dans les violents transports qui m'agitent, je ne saurais demeurer en place..."), il expose ensuite "l'horreur" qui immobilise et enfin progresse vers l'idée du calme éternel -- la mort. Karamzine fut toujours très sensible aux qualités musicales de la prose de Rousseau. L'étude de cette prose a beaucoup influencé sa conception de la langue de l'oeuvre littéraire et sa création de la prose rythmée dans ses célèbres nouvelles sentimentales. Quand il offre à ses lecteurs cette longue citation de Rousseau en russe, il ne peut s'empêcher de changer un peu le texte du grand maître dans sa traduction. Par exemple, Karamzine traduit la phrase "Dans les violents transports qui m'agitent, je ne saurais demeurer en place..." par "Dans les violents transports et tourmenté par l'agitation profonde de mon âme, je ne saurais demeurer en place..."<sup>44</sup> Ces petites variations permettent à Karamzine de garder en russe l'effet musical de la prose rousseauiste, qu'il chérissait tant.

---

<sup>44</sup> "В ужасных исступлениях и в волнении души моей не могу я быть на одном месте..."

Письма русского путешественника, 150.

L'extrait se termine sur l'image de Saint-Preux, assis sur un rocher et écrivant la lettre à Julie.

Pendant la période de la création des Lettres, Karamzine s'identifiait au héros lyrique sentimental qu'il admirait en lisant Rousseau et les oeuvres des autres écrivains européens du genre sentimental. Ce n'est pas par hasard que Karamzine, qui admirait tant la Nouvelle Héloïse, a, lui aussi, choisi la forme épistolaire pour ses Lettres d'un voyageur russe. Les moments lyriques et émouvants sont les plus importants pour l'auteur sentimentaliste, et c'est pourquoi la forme épistolaire, qui lui donne la possibilité de décrire, plus profondément encore, le monde intérieur de ses héros, lui convient le mieux. Parlant à ses lecteurs à la première personne, l'auteur sentimental crée pour eux l'illusion de la participation, de l'intimité et de l'initiation. Pour donner de l'unité à plusieurs lettres traitant de sujets divers, Rousseau choisit l'histoire d'amour, qui définit le contenu principal de son roman. Pour Karamzine, la forme épistolaire de son récit de voyage lui donnait la liberté de passer d'un sujet à un autre, d'une description à une autre sans se soucier de l'ordre des événements ou de l'unité du style.

Comme Rousseau dans les Confessions, l'auteur chez Karamzine est toujours présent dans le texte. En écrivant les lettres, qui ressemblent plutôt à des poèmes, l'auteur joue le rôle du héros principal. Sa personnalité, le jeu de l'imagination, les différentes émotions, occupent toute l'attention de Karamzine et deviennent le thème central de son oeuvre. Son voyage actuel n'est qu'une toile de fond sur laquelle défilent ses impressions et ses sentiments. Les épisodes réels du voyage provoquent des

méditations constantes sur des thèmes divers. Il est difficile de discerner l'épisode le plus important, car les Lettres, comme les Confessions, sont caractérisées par une organisation multiforme. Il est évident, toutefois, que Karamzine s'intéresse surtout aux moments émotionnels et lyriques.

L'aspect nouveau de l'activité littéraire de Karamzine était le principe d'unité de la littérature et de la vie de l'auteur, qu'il exposait dans son oeuvre. En créant la littérature, Karamzine se crée lui-même. La littérature devient aussi pour lui le moyen de civiliser le lecteur : la finesse des sentiments, la tendresse du coeur, l'humanisme, non seulement des pensées mais aussi des émotions, deviennent les critères de la société civilisée et leur expression est le premier devoir de la littérature. L'homme sensible et civilisé s'associe chez Karamzine non pas avec "le sauvage de J. J. Rousseau",<sup>45</sup> mais plutôt avec le lecteur qui, en observant le monde réel, se souvient des lignes lues dans quelque oeuvre, où l'écrivain vit sa vie à la manière de sa propre description de cette vie. C'est ainsi que le comportement de l'auteur devient un fait culturel et semble continuer son oeuvre littéraire dans la vie réelle.

Les Lettres d'un voyageur russe ont formé Karamzine, l'écrivain, et ont influencé sa vie artistique. Le rôle littéraire du voyageur est pour lui le moyen de la découverte de soi et de son pays. Pourtant, cette image de la personnalité de l'écrivain était double, puisque dans son oeuvre Karamzine s'adressait à deux auditoires différents. En Russie, aux yeux des lecteurs russes, il

---

<sup>45</sup> Ibid., 456.

apparaissait comme un Européen outré et on avait l'impression qu'il cherchait à choquer son public. Ce n'est pas par hasard que les lettres des ses amis - Maçons sont pleines de regrets de ce que "les pays étrangers l'ont tout-à-fait changé de corps et d'âme".<sup>46</sup> Dans le cercle de ses connaissances européennes, Karamzine soulignait toutefois son rôle de "Russe". L'orientation russe des Lettres se manifesta dans le fait que c'était la seule oeuvre de Karamzine qui n'eut pas de succès auprès des lecteurs européens.<sup>47</sup>

En décrivant la Suisse, Karamzine s'avère le continuateur de Rousseau. Dans la Nouvelle Héloïse, la Lettre à d'Alembert et les autres oeuvres de Rousseau, la Suisse devient un exemple pour tous les pays, le lieu des "vertus naturelles"; elle est opposée à la France, le pays des péchés "civilisés". On ne trouve pas la même opposition chez Karamzine lui-même, qui est enchanté par la France autant que par la Suisse.

Pendant son voyage en France, l'auteur est aussi intéressé par la vie du pays. Il veut redécouvrir le théâtre, observer les moeurs des gens, visiter les villes qui parlent de l'histoire de la France, les lieux associés aux écrivains célèbres. A Paris, il apprend que

---

<sup>46</sup> Я. Л Барсуков, 86

<sup>47</sup> A. G. Cross, N. M. Karamzine. A Study of his Literary Career. 1783-1803. (London - Amsterdam : 1971) 94-95;

М. А. Арзуманова, "Перевод английской рецензии на "Письма русского путешественника" из бумаг А. С. Шишкова". XVIII век. (Ленинград, 1969 : 8); Т. А. Быков, "Переводы произведений Карамзина на иностранные языки и отклики на них в иностранной литературе. XVIII век. (Ленинград, 1969 : 8).

Rousseau a rendu fameux le Café de la Régence, où il jouait aux dames tous les jours :

La curiosité de voir le grand Auteur y amenait tant de spectateurs, que le chef de police était obligé d'ordonner la garde à la porte. Et même maintenant, les ardents jean-jacquistes s'y rassemblent pour boire le café en l'honneur de Rousseau. La chaise sur laquelle il s'asseyait est gardée comme un vrai trésor.<sup>48</sup>

En se promenant dans le jardin du Luxembourg, Karamzine pense que "...le triste Rousseau venait ici pour parler avec son coeur éloquent."<sup>49</sup> Pendant son séjour à Paris, Karamzine n'a pas oublié l'Ermitage, cette maisonnette de campagne de Mme d'Épinay, où demeurait Rousseau et où il composa la Nouvelle Héloïse . Par sa lecture des Confessions, Karamzine sait que c'est là que "l'Auteur lisait l'oeuvre à sa naïve Thérèse, qui ne savait pas compter jusqu'à cent, mais qui savait sentir les beautés de l'immortel Roman, et qui

---

48

Любопытство видеть великого Автора привлекало туда столько зрителей, что Полицеймейстер должен был приставить к дверям караул. И ныне ещё собираются там ревностные Жан-Жакисты, пить кофе в честь Руссовой памяти. Стул, на котором он сиживал, хранится как драгоценность.

Письма русского путешественника, 269.

<sup>49</sup> "...Туда приходил иногда и печальный Руссо говорить с своим красноречивым сердцем..."  
Ibid., 248.

savait pleurer.”<sup>50</sup> En écrivant ces lignes, Karamzine se souvient probablement des passages suivants des Confessions :

Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petis-Champs j'avois à l'Hôtel de Pontchartrain vis-à-vis mes fenêtres un cadran sur lequel je m'efforçais durant plus d'un mois à lui [à Thérèse] faire connoître les heures. A peine les connoit-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, et ne connoit pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire.<sup>51</sup>

Et plus loin : "Tous les soirs au coin de mon feu je lisois et relisois ces deux Parties [de la Nouvelle Héloïse] aux Gouverneuses. La fille sans rien dire sanglotoit avec moi d'attendrissement..."<sup>52</sup>

La description de sa visite de la tombe de Rousseau à Ermenonville est un autre poème en prose. Le héros lyrique -- l'auteur, comme "le vagabond gentil", vient ici pour voir "les lieux, consacrés par la présence du Génie, -- marcher le long des sentiers, qui gardent encore l'empreinte des pas de Rousseau -- respirer le

<sup>50</sup> "Я не забыл Эрмитажа, сельского дома Госпожи д'Епине, в котором жил Руссо и где сочинена Новая Элоиза; где Автор читал её своей простодушной Терезе, которая, не умев счесть до ста, умела чувствовать красоты бессмертного Романа, и плакать."  
Ibid., 305.

<sup>51</sup> Confessions, 332.

<sup>52</sup> Ibid., 436.

même air qu'il respirait jadis -- faire couler sur sa tombe les larmes tendres de la mélancolie." <sup>53</sup> Il se voit penché devant la tombe de Jean-Jacques, pensant à l'immortalité et éprouvant "l'une des plus grands jouissances de sa vie"<sup>54</sup>, quand, enfin, il s'exclame : "Jusqu'à quel point sont éloquentes les cendres de l'auteur qui touchait tellement votre coeur et à qui vous devez la plupart de vos idées les plus chères et dont l'âme est en quelque sorte coulée dans votre âme."<sup>55</sup> Selon Karamzine, "Rousseau avait plus d'admirateurs fervents qu'aucun autre auteur moderne"<sup>56</sup>; il était "modeste", "sentimental" et "débonnaire".<sup>57</sup> Tout ce qui s'associe avec Rousseau intéresse le "voyageur" : la petite maisonnette qui avait été bâtie pour lui, les arbres sous lesquels il aimait se reposer, ses

---

<sup>53</sup> "Туда спешат добрые странники, видеть места, освящённые невидимым присутствием Гения, – ходить по тропинкам, на которых след Руссовой ноги изображается – дышать тем воздухом, которым некогда он дышал – и нежною слезою меланхолии оросить его гробницу."  
Письма русского путешественника, 307.

<sup>54</sup> "...насладился не малым удовольствием в жизни."  
Ibid., 312.

<sup>55</sup> "Сколько красноречив пепел такого Автора, который сильно действовал на ваше сердце; которому вы обязаны многими из любезнейших своих идей; которого душа отчасти перелилась в вашу?"  
Ibid., 311.

<sup>56</sup> "...Руссо имел и жарких, ревностных почитателей более, нежели кто-нибудь из новых авторов."  
Ibid., 312.

<sup>57</sup> Ibid.

préoccupations pendant la journée. Il parle des promenades de Rousseau, de ses jeux avec les enfants du village et de ses conversations avec les habitants, qui l'aimaient bien, et qui "jusqu'à maintenant ne peuvent pas parler de lui sans larmes aux yeux".<sup>58</sup> Il découvre que Rousseau n'écrivait pas à Ermenonville, "le monde, la littérature et la gloire - tout l'ennuyait".<sup>59</sup> Selon Karamzine, ce fut seulement "la nature qui garda jusqu'à la fin ses droits gentils sur son coeur et sa sensibilité"<sup>60</sup> et il raconte à ses lecteur que les mots : "Comme la Nature est belle", furent les derniers de cet "unique auteur".<sup>61</sup> Le paysage sauvage d' Ermenonville, plein de beauté tranquille et de sérénité, évoque chez l'auteur les images de la Suisse, décrites par Rousseau dans la Nouvelle Héloïse, et il lui semble qu'il voit Julie et les autres personnages de cet "immortel roman", qui l'avait tellement impressionné et dont il parle souvent dans ses Lettres.

A Lyon, il se rend au théâtre pour assister à la représentation de la pièce de Rousseau, le Devin du Village. Il écoute "avec un

---

<sup>58</sup> "...По сие время не могут без слёз говорить об нём."  
Ibid.,310.

<sup>59</sup> "Свет, Литература, слава, всё ему наскучило..."  
Ibid.,310.

<sup>60</sup> "Одна Природа сохранила до конца милые права свои на его сердце и чувствительность."  
Ibid.

<sup>61</sup> Ibid., 311.

plaisir vrai la musique de ce bel opéra".<sup>62</sup>

Karamzine écrit : "Lays, Chenard, Lainé, Rousseau - ce sont là les premiers maîtres de l'opéra; et si on en croit les Français, jamais aucun pays n'en produisit de meilleurs. Ils me plaisent non seulement à cause du chant, mais aussi du jeu : deux talents qu'on ne trouve pas souvent ensemble!"<sup>63</sup> Karamzine aime aussi Grétry : "Grétry a composé la musique, elle est très jolie."<sup>64</sup> A l'exemple de Rousseau, le compositeur invoquait toujours le naturel dans son art et suivait les règles de l'accord entre la musique et les intonations de la langue parlée. Selon Rousseau et le Neveu de Rameau, présenté par Diderot, la mélodie dans la musique, aussi bien que dans la prose, était beaucoup plus importante que l'harmonie. Il fut l'un des premiers à souligner que le but de la musique, en tant qu'art imitatif, doit être de reproduire les intonations naturelles de la langue parlée. Dans la Nouvelle Héloïse il écrivait :

---

<sup>62</sup> "С живейшим удовольствием слушал я музыку сей прекрасной оперы."  
Ibid., 200.

<sup>63</sup> "Лаис, Шенар, Лене, Руссо - вот первые певцы оперы; и естьли верить Французам, то никогда и никакая земля не производила лучших. Они нравятся мне не только пением, но и самой игрой: два таланта, которые не всегда бывают вместе."  
Ibid., 233.

<sup>64</sup> "Глетри сочинял музыку: она прекрасна."  
Ibid., 239.

L'harmonie, me disait-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai les intonations; elle porte témoignage de leur justesse; et, rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, et de la grâce au chant. Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accents passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'âme."<sup>65</sup>

C'est là, au théâtre, que Karamzine imagine Rousseau pendant la première représentation de l'opéra au théâtre de Fontainebleau : "Je l'imaginai, avec sa barbe et sa perruque mal coiffée, assis dans la loge du théâtre de Fontainebleau pendant la première représentation de son opéra, se cachant des yeux du public extasié".<sup>66</sup> Il pense probablement à l'un des épisodes les plus pathétiques et "démocratiques" des Confessions :

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de tems après le Roi, la Reine, la famille royale et toute la Cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui étoit la sienne. C'étoit une grande

---

<sup>65</sup> Julie, 132.

<sup>66</sup> "Я воображал его, как он, в бороде и в непричесанном парике, сидел в ложе Фонтенеблосского театра во время первого представления оперы своей, укрываясь от взоров восхищённой публики".  
Письма русского путешественника, 200.

loge sur le théâtre vis-a-vis une petite loge plus élevée, où se plaça le Roi avec Mad. de Pompadour. Environné de Dames et seul d'homme sur le devant de la Loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eut mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal-à-mon aise : je me demandai si j'étois à ma place, si j'y étois mis convenablement? et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis, oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de n'en dédire que de la force de mes raisons. Je me dis, je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire ni mieux ni pis. Si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi; mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux ni malpropre; la barbe ne l'est point en elle-même puisque c'est la nature qui nous la donne et que selon les tems et les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe? Je dois savoir endurer le ridicule et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités.<sup>67</sup>

Visitant la France en 1790, Karamzine fut le témoin de la Révolution française; aussi il est surprenant que, dans ses Lettres, il consacre si peu de place à la description des événements politiques du pays. Il avait, évidemment, ses raisons. On ne doit pas oublier que le souvenir de la révolte de Pougachov était encore vif en Russie et que Catherine, comme son entourage, était très

<sup>67</sup> Confessions, 377-378.

inquiète des manifestations révolutionnaires en France et de l'effet qu'elles pourraient avoir en Russie. Karamzine était libre, bien sûr, de décrire tout ce qu'il avait vu en France, mais la crainte de "l'infection française" était tellement grande qu'une seule remarque étourdie pouvait bien provoquer des soupçons de la part de la censure.

Il est pourtant difficile de supposer que Karamzine restait ignorant du lien qui existait entre les idées de Rousseau et les événements de Paris au début des années 90. On se souvient des analyses critiques du livre de Mercier, Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution, ainsi que des analyses des pièces du Paris révolutionnaire consacrées à Rousseau et que Karamzine publiait dans le Journal de Moscou. Ces représentations et publications en France témoignaient clairement du culte du philosophe pendant la Révolution. Il est intéressant de noter qu'en parlant de la Révolution française dans sa Lettre au Spectateur, écrite pour les lecteurs français, Karamzine fait allusion à Rousseau en citant un extrait des Lettres d'un voyageur russe, où il dit : "La Révolution française est un de ces événements qui fixent les destinées des hommes pour une longue suite de siècles. Une nouvelle époque commence; je le vois, mais Rousseau l'a prévu. Lisez une note dans Emile, et le livre vous tombera des mains".<sup>68</sup> Cette citation ne fut cependant pas incluse dans la version russe des Lettres, publiée en Russie, et, de plus, Karamzine y

---

<sup>68</sup> Письма русского путешественника, 461.

écrivait : "Jean-Jacques s'annoncerait comme le premier ennemi de la Révolution."<sup>69</sup>

Les idées du Contrat Social n'attiraient pas , semble-t-il, Karamzine pendant la période de création des Lettres d'un voyageur russe. Il est indiscutable qu'en 1790 Karamzine connaissait cette oeuvre de Rousseau, mais dans ses Lettres elle provoqua seulement une attitude polémique. Karamzine connaissait bien la critique sévère de Pierre le Grand que Rousseau avait faite dans le Contrat Social, et qui, comme on l'a vu, visait la Grande Catherine. Il ne mentionne pas le nom de Rousseau en parlant de Pierre, mais il semble qu'il s'adresse à ce fameux passage du Contrat Social, traitant du l'aspect contradictoire de la personnalité et de l'influence du tsar :

Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avoit le génie imitatif; il n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quelques-unes des choses qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que son peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliser quand il ne faloit que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglois, quand il faloit commencer par faire des Russes; il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur persuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un Précepteur françois forme son élève pour briller un moment dans son enfance, et puis n'être jamais rien. L'Empire de Russie voudra subjuguier d'Europe et sera subjugué lui-même. Les Tartares ses sujets ou ses voisins deviendront ses

---

<sup>69</sup> "Жан-Жак объявил бы себя первым врагом Революции."  
Ibid., 312

maîtres et les nôtres : Cette révolution me paroît infallible. Tous les Rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.<sup>70</sup>

Si, pour Rousseau, Pierre "n'avait pas le vrai génie" et avait seulement "le génie imitatif",<sup>71</sup> pour Karamzine, Pierre est "le roi, qu'on avait nulle part" <sup>72</sup> Il le compare même avec Lycurgue -- le législateur mythique de Sparte -- le symbole de la sagesse politique pour Rousseau -- : "Comme la Sparte sans Lycurgue, la Russie sans Pierre ne pourrait pas s'illustrer".<sup>73</sup> En écrivant ces mots, Karamzine pensait peut-être à l'opinion de Voltaire sur Pierre le Grand : "Parmi les législateurs, il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des lois admirables sans les attribuer à Jupiter ou à Minerve. Tel fut le sénat romain... et tel de nos jours a été Pierre le Grand." <sup>74</sup> Dans l'Histoire de Charles XII et l'Histoire de la Russie, Voltaire peint le portrait du tsar en tant qu'un homme exceptionnel et réformateur de génie. A l'exemple de Voltaire, Karamzine glorifie le tsar en disant que "si Pierre était né le roi de quelque île, éloignée de toutes communications avec les autres états, il

---

<sup>70</sup> Contrat Social, 386

<sup>71</sup> Ibid.

<sup>72</sup> "Государь, которому нигде не было подобных".  
Письма русского путешественника, 253.

<sup>73</sup> "Как Спарта без Ликурга, так Россия без Петра не могла бы прославиться".  
Ibid., 253.

<sup>74</sup> Voltaire, Oeuvres Complètes (Moland : Paris, 1877-85) 11 : 156

trouverait dans sa gigantesque intelligence innée la source des utiles inventions et nouveautés pour le bien de ses sujets".<sup>75</sup> Pour Rousseau, "la plupart des choses" que Pierre fit "étaient déplacées".<sup>76</sup> Pour Karamzine, ses réformes étaient "les plus importantes et les plus utiles".<sup>77</sup> Il écrivait : "Les Allemands, les Français, les Anglais étaient en avance sur les Russes d'au moins six siècles : Pierre nous a poussés de sa main puissante et nous les avons presque rattrapés en quelques années.... " <sup>78</sup> Ce qui fait écho aux remarques de Voltaire :

Lorsque Pierre monta sur le trône, la Russie était à peu près au même état que la France, l'Allemagne et l'Angleterre au XI<sup>e</sup> siècle. Les Russes ont fait en quatre-vingts ans que les vues de Pierre ont été suivies, plus de progrès que nous n'en avons faits en quatre siècles : n'est-ce pas une preuve que ces vues n'étaient pas celles d'un homme ordinaire?<sup>79</sup>

---

<sup>75</sup> "Естьли бы Пётр родился Государем какого нибудь острова, удалённого от всякого сообщения с другими государствами, то он в природном великом уме своём нашёл бы источник полезных изобретений и новостей для блага подданных".  
Письма русского путешественника, 253.

<sup>76</sup> Contrat Social , 386.

<sup>77</sup> "важнейшие и полезнейшие".  
Письма русского путешественника, 253.

<sup>78</sup> "Немцы, Французы, Англичане, были впереди Русских по крайней мере шестью веками: Пётр двинул нас своей мощною рукою, и мы в несколько лет почти догнали их. . . ."  
Ibid., 253.

<sup>79</sup> Voltaire, 20 : 218-222.

Selon Rousseau, en voulant "civiliser" son peuple, Pierre "a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes".<sup>80</sup> Karamzine semble répondre directement à Rousseau :

Le peuple n'est rien devant l'humanité. Le plus important c'est d'être humain, mais pas Slaves. Tout ce qui est bon pour les humains, ne peut pas être mauvais pour les Russes; et ce que les Anglais et les Allemands ont inventé pour le bien, pour l'intérêt humain, m'appartient, car je suis humain.<sup>81</sup>

Ces mots de Karamzine font penser de nouveau à Voltaire et à sa polémique avec Rousseau, quand il écrivait : " Il [Pierre le Grand] sentit qu'il ne pouvait rendre sa nation puissante qu'en l'éclairant, et ce fut le principal objet de ses travaux; c'est en cela surtout qu'il a montré un véritable génie." <sup>82</sup>

En défendant les réformes de Pierre, l'auteur des Lettres dit que "Toutes les pitoyables jérémiades sur la transformation du caractère russe, ou la perte du visage moral russe, sont une

---

<sup>80</sup> Contrat Social , 386.

81

Всё народное ничто перед человеческим. Главное дело быть людьми, а не Славянами. Что хорошо для людей, то не может быть дурно для Русских; и что Англичане или Немцы изобрели для пользы, выгоды человека, то моё, ибо я человек".

Письма русского путешественника, 253.

<sup>82</sup> Voltaire, 20 : 218-222.

plaisanterie ou le résultat d'un manque de réflexion profonde".<sup>83</sup> Adeptes des lumières, Karamzine ne pouvait pas désapprouver les initiatives de Pierre. Le sens de sa polémique avec Rousseau montre que dans le Contrat Social il n'a reconnu rien de nouveau comparé aux autres traités du philosophe. Nous y voyons, au centre de cette polémique, la même discussion sur la civilisation et le progrès. Influencé par l'optimisme humaniste des lumières, Karamzine formule dans les Lettres le concept du développement ininterrompu et graduel de la connaissance humaine, qui progresse par la voie commune de l'ombre et de l'ignorance vers la conscience et la perfection. De ce point de vue, l'originalité nationale est l'une des étapes dans le développement de l'humanité. Pendant la période de création de L'Histoire de l'Empire russe, la position de Karamzine vis-à-vis de ces questions changea radicalement : il s'intéressait maintenant à l'originalité de la voie historique de la Russie dans le mouvement commun de l'humanité vers les lumières. Pendant cette dernière période de sa vie, Karamzine se reprocha de Rousseau qui écrivait dans le Projet de constitution pour la Corse : "La première règle que nous avons à suivre, est le caractère national. Tout peuple a, ou doit avoir un caractère national; s'il en manquoit, il faudrait commencer par le lui donner."<sup>84</sup>

---

<sup>83</sup> "Все жалкие Иеремиады об изменении русского характера, о потере Русской нравственной физиогномии, или не что иное как шутка, или происходят от недостатка в основательном размышлении".

Письма русского путешественника, 254.

<sup>84</sup> Projet de constitution pour la Corse, 3 : 913.

Pour les lecteurs, l'oeuvre de Karamzine commence par les Lettres d'un voyageur russe et se termine par L'Histoire de l'Empire russe : Karamzine débuta dans sa carrière littéraire en montrant à ses lecteurs l'Europe et son progrès culturel, et l'acheva en découvrant la Russie et son histoire. Les Lettres d'un voyageur russe étaient le voyage vers le futur et L'Histoire de l'Empire russe - le voyage vers le passé. Cette interprétation accentuait les aspects les plus proches, selon Karamzine, du problème de la civilisation et de son développement. Les Lettres d'un voyageur russe présentait les idées de l'humaniste, qui croyait au progrès historique. De ce point de vue, l'actualité de l'Europe représentait l'avenir de la Russie. Karamzine souligne la même idée quand il parle de "vol rapide de notre peuple vers le même but" dans sa lettre au Spectateur du Nord.<sup>85</sup>

---

<sup>85</sup> Письма русского путешественника, 460

## Sixième Chapitre

### La critique de Rousseau. Les années 1794-1803.

1. L'almanach Aglaya ("Quelques mots sur les sciences..."; Le Cadeau; Au pauvre poète: "L'auteur, de quoi a-t-il besoin?");
2. l'attitude de Karamzine envers la Révolution française et Le Messager de L'Europe;
3. Ma Confession.

Le succès énorme du Journal de Moscou a illustré l'intérêt qu'éprouvait le public russe pour l'oeuvre du jeune Karamzine. Le travail d'éditeur qui demandait un gros effort, et les restrictions de la censure forcèrent Karamzine à cesser la publication du Journal de Moscou en 1792. Mais l'arrêt de cette publication n'a pas signifié la fin des activités littéraire de l'écrivain. Dans l'épilogue au Journal de Moscou, Karamzine expose son projet de publication d'un nouvel almanach, qui serait différent du Journal de Moscou par "le choix judicieux des oeuvres" et par "le style plus pur et plus poli".<sup>1</sup> Ce nouvel almanach est intitulé Aglaya et ses deux volumes parurent en 1794-1795. Dans le nouvel almanach on ne trouve pas de traductions, mais seulement des oeuvres russes. A l'exception d'un

---

<sup>1</sup> "Таким образом, "Аглая" заступит место "Московского журнала". Впрочем, она должна отличаться от сего последнего строжайшим выбором пиес и вообще чистейшим, то есть более выработанным, слогом; ибо я не принуждён буду издавать её в срок".

Московский журнал, 8 (1792) : 336.

poème par Dmitriev et de deux par Kheraskov, toutes les oeuvres publiées dans Aglaya sont de la main de Karamzine lui-même. Dans cet almanach Karamzine continue à jouer le même rôle que dans le Journal de Moscou : celui du poète sentimental, du voyageur, du raconteur, du philosophe et d'un esprit éclairé. Ses oeuvres publiées dans les deux volumes d'Aglaya donnent un autre exemple du style poétique raffiné de Karamzine, qui n'a pas été surpassé au XVIIIème siècle; c'est là une autre preuve de ses expériences constantes dans le domaine de la forme d'une oeuvre littéraire, mais, surtout, le signe d'une période de crise profonde dans sa vie et sa philosophie.

La première partie de l'almanach contient les oeuvres écrites entre le printemps et le commencement de l'été 1793. Il fut publié au printemps 1794. L'article de Karamzine, "Quelques mots sur les sciences, les arts et les lumières" ["Нечто о науках, искусствах и просвещении"], écrit au début de 1793 et publié dans la première partie d'Aglaya, constitue le premier exemple de la prose journalistique, qui sera tellement caractéristique du Messenger de l'Europe. Karamzine y polémise avec Rousseau, en défendant les lumières contre les attaques "du citoyen de Genève", exprimées dans son Discours sur la question proposée par l'Académie de Dijon, si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les moeurs, écrit en 1749. Karamzine comprenait très bien que la portée du Discours était plus prononcée encore à sa propre époque que durant la période à laquelle il avait été écrit par Rousseau. Comme on l'a démontré en analysant le Journal de Moscou, Karamzine était conscient des liens entre les idées de Rousseau et la Révolution française, même s'il n'acceptait pas l'interprétation jacobine de la

philosophie de Rousseau et essayait toujours de préserver sa propre image du philosophe. On se souvient qu'il écrivait dans les Lettres du voyageur russe : "Jean-Jacques s'annoncerait comme le premier ennemi de la Révolution".<sup>2</sup> C'est ainsi que son article est dirigé plus contre les "ignorants", que contre Rousseau lui-même : "'Mais Jean-Jacques a quitté le monde : pourquoi, alors, déranger son sommeil?" -- Le créateur est mort, mais sa création existe; les ignorants le lisent -- les ignorants, qui ne lisent rien d'autre -- et, sous la protection du célèbre citoyen de Genève, ils critiquent les Lumières".<sup>3</sup> Selon Karamzine, adepte fidèle du progrès, il était particulièrement important non seulement de défendre les Lumières contre les forces réactionnaires, mais aussi de les séparer des forces de la révolution et de ses conséquences sanglantes. Son article, qui exprime une grande admiration pour les activités de Rousseau, est dirigé surtout contre ceux qui pourraient exploiter les arguments de ce "Grand être" dans leur critique de tout progrès et de toutes lumières, en montrant que la vraie cause des révolutions se cache dans l'éducation, les lumières et le progrès. Il oppose à ces "ignorants" une idée contraire, disant que les Lumières sont le "palladium de la sagesse"<sup>4</sup> et

<sup>2</sup> Письма Русского путешественника, 312.

<sup>3</sup> "Но Жан-Жака нет уже на свете: на что беспокоить прах его?" – Творца нет на свете, но творение его существует; невежды читают его – самые те, которые более ничего не читают – и под Эгидой славного Женевского Гражданина злословят просвещение".

Сочинения 2т., 2 : 44.

<sup>4</sup> "палладиум благонравия".  
Ibid., 2 : 58.

proclamant que la pratique des sciences et des arts rend un être paisible et satisfait :

Tout homme possédant l'âme, possède le cœur : alors, tout le monde est capable de jouir des fruits des arts et des sciences, -- et celui qui en jouit devient le meilleur et le plus calme des citoyens -- le plus tranquille. Alors, puisque'on trouve partout et en tout mille plaisirs et jouissances, on n'a aucune raison de murmurer et de se plaindre de son sort.<sup>5</sup>

Il recommande "l'amour pour les sciences" à ceux qui sont chargés "par le pouvoir supérieur de la fortune des hommes" et il dit que les sciences peuvent être utiles pour "la diffusion de la sagesse dans le monde".<sup>6</sup> Quelques mots sur les sciences les arts et les lumières est une réfutation polémique et systématique de la théorie de Rousseau que l'illumination mène au déclin de la morale.

---

5

Все люди имеют душу, имеют сердце: следовательно, все могут наслаждаться плодами искусства и науки, — и кто наслаждается ими, тот делается лучшим человеком и спокойнейшим гражданином — спокойнейшим, говорю: ибо, находя везде и во всем тысячу удовольствий и приятностей, не имеет он причины роптать на судьбу и жаловаться на свою участь.

Ibid., 2 : 58.

<sup>6</sup> "...Вы, которым вышняя власть поручила судьбу человекoв, желаете распространить на земле область добродетели, то любите науки и не думайте, чтобы они могли быть вредны". Ibid., 2 : 58.

Tout d'abord Karamzine attaque la forme du Discours, qui est, selon lui, "une collection de contradictions"<sup>7</sup>. Il continue en disant que "ce discours sur les sciences n'est qu'un chaos logique, où on voit seulement l'ordre mensonger ou l'apparence de l'ordre, et où brille un soleil mensonger".<sup>8</sup> Karamzine accuse Rousseau "d'écrire sur les sciences et les arts, sans définir ce que sont la science et l'art". "A vrai dire", continue-t-il, "s'il les avait définis avec justesse, toutes les idées principales de son discours se seraient alors évanouies dans l'air et se seraient dissipées en fumée, comme des fantômes vides".<sup>9</sup> Karamzine connaissait certainement très bien la critique du Discours par Rousseau qui le caractérisa "d'ouvrage tout au plus médiocre"<sup>10</sup> dans l'Avertissement composé probablement en 1763 et qu'on trouve dans les Confessions, que Karamzine lisait à

---

<sup>7</sup> "собрание противоречий"  
Ibid., 2 : 44.

<sup>8</sup> "Вообще рассуждение его о науках есть, так сказать, логических хаос, в котором виден только обманчивый порядок или призрак порядка, в котором сияет только ложное солнце..."  
Ibid., 2 : 44.

<sup>9</sup> "Руссо пишет о науках, об искусствах, не сказав, что суть науки, что искусства. Правда, если бы он определил их справедливо, то все главные идеи трактата его поднялись бы на воздух и рассеялись в дыме, как пустые фантомы..."  
Ibid., 2 : 45.

<sup>10</sup> Jean-Jacques Rousseau, Mélanges (Paris : Moutou-Du Peyrou, 1781) 2 : 14.

Genève "avec un plaisir qu'on ne peut décrire".<sup>11</sup> Rousseau y écrivait :

Quand ce Discours fut fait, je le montrai à Diderot qui en fut content, et qui m'indiqua quelques corrections. Cependant, cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus faible de raisonnement et le plus pauvre de nombre et d'harmonie; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.<sup>12</sup>

L'image de Rousseau que Karamzine créa dans son esprit : homme de lettres, amateur de spectacles et philosophe -- ne correspondant pas avec celle de l'auteur du Discours, qui attaque la littérature, dénonce le théâtre et les sciences. Karamzine est persuadé alors que la vraie raison derrière ce Discours avait été le désir de son auteur "d'étonner les gens" et de leur montrer son "esprit"<sup>13</sup>; c'était, selon Karamzine, "la vanité, qui peut être la faiblesse, même des plus grands esprits".<sup>14</sup>

<sup>11</sup> Письма Русского путешественника, 152.

<sup>12</sup> Confessions, 1 : 342.

<sup>13</sup> "...чтобы удивить людей и показать своё отменное остроумие".  
Сочинения 2т., 2 : 45.

<sup>14</sup> "...суетность, которая бывает слабостию и самых великих умов".  
Ibid., 2 : 45.

Karamzine parle de Rousseau qui est "bon" [Добрый Руссо!] et qui aime "la sagesse de la nature" ["мудрость природы"]. Il attaque son Discours, en montrant que c'était la nature qui donna aux humains cette "soif de connaissance". Karamzine ne croit pas au "sauvage" de Rousseau, qui est presque "une bête"; il pense qu'un tel être n'existe "ni en Afrique, ni en Amérique", et que son auteur ne décrit pas quelqu'un de réel, mais plutôt un être imaginaire : "Un homme qui vit pour la satisfaction de ses besoins physiques n'est qu'un animal. Peut-on vraiment croire, qu'en satisfaisant ces besoins on puisse être calme et heureux? Mais, non!".<sup>15</sup> Il parle du "sauvage" de Rousseau et dit que ce n'est pas seulement la "nourriture physique" qui lui est nécessaire, mais qu'il possède "l'âme" ["душа], "les sentiments" [чувства] et, ce qui est plus important, "l'intellect" [разум], "avide de sensations seulement pour agir".<sup>16</sup> Selon lui, l'homme est créé pour "la connaissance, pour la science", ce qui est déjà évident, à travers la curiosité typique de tous les bébés.

C'est ainsi que Karamzine arrive à sa première conclusion et prononce son premier aphorisme, en disant que la science existait même avant les universités et que "là où il y a la nature et l'homme,

---

<sup>15</sup> "...Что иное, как не зверь, есть тот человек, который живёт только для удовлетворения своим физическим потребностям? Неужели скажут нам, что он, удовлетворяя сим потребностям, спокоен и счастлив? Ах нет!"  
Ibid., 2 : 56.

<sup>16</sup> "...удивительная сила .... разума, которая ждала только чувственных впечатлений, чтобы начать свои действия".  
Ibid., 2 : 46.

il y a aussi l'instituteur et l'élève, donc, il y a la science".<sup>17</sup> Il utilise volontiers les aphorismes dans cet article, une forme littéraire qu'il cultivait particulièrement dans les années 90.

Karamzine accuse Rousseau d'éviter de définir l'art avant de le critiquer, et, à son tour, il interprète la définition empruntée à la formule célèbre d'Aristote : "L'art est l'imitation de la nature".<sup>18</sup> Selon lui, le "penchant naturel pour l'amélioration de la vie" a provoqué le désir de l'homme d'imiter la nature. Sa conclusion logique est alors : les sciences et les arts sont "nécessaires", car ils sont naturels et "inséparables" de l'être humain; l'être humain est en effet créé pour "les arts et les sciences".

A la thèse de Rousseau, soutenant que les sciences et les arts doivent être remplacés par la vertu, l'amour pour les parents, pour la femme, pour les enfants, pour sa patrie, Karamzine répond en disant :

Les arts et les sciences en nous montrant la beauté de la nature, élèvent notre âme, la rendent plus sensible et plus tendre, enrichissent notre cœur par la jouissance et stimulent en lui l'amour pour l'ordre, pour l'harmonie, pour la vertu, et, en conséquence, la haine pour le désordre, les

---

<sup>17</sup> "Где натура, где человек, там учительница там ученик – там наука".

Ibid., 2 : 47.

<sup>18</sup> "Что суть искусства? – Подражание натуре".

Ibid., 2 : 47.

querelles et les vices qui détruisent les liens de la communauté".<sup>19</sup>

Il défend son siècle éclairé contre les attaques de Rousseau en l'invitant à "jeter un coup d'oeil sur les chroniques anciennes et à les comparer avec l'histoire de notre temps".<sup>20</sup> Karamzine croit qu'on n'y trouverait pas la preuve de la thèse rousseauiste selon laquelle "l'illumination sert à gâter les mœurs", mais qu'on y verrait au contraire l'image de l'humanité qui "doit marcher de l'ombre causée par l'ignorance, à travers des chemins de sombres doutes, d'espoirs et d'erreurs vers la vérité lumineuse".<sup>21</sup> Croyant au progrès et aux Lumières, Karamzine est toujours optimiste sur l'avenir de

---

19

Искусства и науки, показывая нам красоты величественной природы, возвышают душу, делают её чувствительнее и нежнее, обогащают сердце наслаждениями и возбуждают в нём любовь к порядку, любовь к гармонии, к добру, следственно – ненависть к беспорядку, разгласию и порокам, которые расстроивают прекрасную связь общежития.

Ibid., 2 : 57-58.

<sup>20</sup> "Пусть заглянут в старые летописи и сличат их с историей наших времён".

Ibid., 2 : 50.

<sup>21</sup> "...из тёмной сени невежества должно идти к светозарной истине сумрачным путём сомнений, чаяния и заблуждений."

Ibid., 2 : 55.

l'humanité : "...nous arriverons à cette ravissante déesse [la vérité lumineuse], nous y arriverons en dépit de tous les obstacles..."<sup>22</sup>

Karamzine ne croit plus à ce rêve d'Arcadie, qui lui était tellement cher dans sa jeunesse :

On [Rousseau] nous parle de... l'heureuse Arcadie... Il est vrai que ce pays éternellement fleurissant ... est quelque chose de merveilleux pour l'imagination des personnes sensibles; mais soyons sincères et admettons, que ce pays heureux est seulement ... un rêve charmant, le produit de cette même imagination.<sup>23</sup>

Dans son article, Karamzine réfute sévèrement les arguments de Rousseau et proclame enfin ouvertement : "Rousseau! Je ne crois pas à ton système"<sup>24</sup>, mais il reste quand même l'admirateur de la personnalité et des activités du grand philosophe. Rousseau, pour lui, est un "grand être, qui ne sera pas oublié dans l'histoire de la

---

<sup>22</sup> "...Но мы придём к прелестной богине, придём, несмотря на всё препоны..."  
Ibid., 2 : 55.

23

Нам будут говорить ... о счастливой Аркадии... Правда, сия вечно цветущая страна... есть нечто восхитительное для воображения чувствительных людей; но – будем искренны и признаемся, что сия счастливая страна есть не что иное,... как восхитительная мечта сего самого воображения.

Ibid., 2 : 50.

<sup>24</sup> "Руссо! Я не верю твоей системе".  
Ibid., 2 : 50.

philosophie et l'histoire humaine"<sup>25</sup>. Karamzine écrit : "J'estime ton grand talent, éloquent Rousseau. Je respecte les vérités que tu as découvertes pour tes contemporains et ta postérité ... je t'aime pour la bonté de ton cœur, pour ton amour pour l'humanité..."<sup>26</sup>

"Rousseau! Rousseau! Ta mémoire est encore chère aux hommes; tu es mort, mais ton esprit est toujours vivant dans Emile, mais ton cœur est encore vivant dans Héloïse..."<sup>27</sup>

Le poème de Karamzine Дарование [Le Cadeau (1796)] est étroitement lié à son article "Quelques mots sur les sciences..." Karamzine y peint l'image de la vie des peuples primitifs, à qui manque de la culture et qui restent insensibles devant la beauté de la nature autour d'eux. Tout à coup, la Muse des Arts leur est apparue :

Mais soudain le bel Orphée est apparu  
Avec sa lyre dorée  
Avec les rayons, cadeaux du ciel  
Avec la puissance de leur charme

<sup>25</sup> "... человек великий, незабвенный в летописях философии, в истории людей".

Ibid., 2 : 44.

<sup>26</sup> "Я чту великие твои дарования, красноречивый Руссо! Уважаю истины, открытые тобою современникам и потомству.... люблю тебя за доброе твоё сердце, за любовь твою к человечеству..."

Ibid., 2 : 44.

<sup>27</sup> "Руссо! Руссо! Память твоя теперь любезна человекам; ты умер, но дух твой живёт в "Эмиле", но сердце твоё живёт в "Элоизе"".

Ibid., 2 : 56.

Il a dissipé des âmes l'ombre obscure  
 Les étincelles du sentiment ont commencé d'y briller  
 Le nouveau siècle a commencé pour tous les mortels  
 L'art a commencé de briller dans le monde,  
 L'homme était né de nouveau.<sup>28</sup>

La capacité d'apprécier l'art et la beauté développe la sensibilité chez les hommes; c'est la qualité humaine la plus importante selon la philosophie sentimentaliste de Karamzine. Le poème conclut, enfin que le plus grand bonheur pour le poète est de "vivre dans les cœurs [des hommes] pour des siècles"<sup>29</sup>. Dans le poème К бедному поэту [Au pauvre poète (1796)], Karamzine souligne que l'aspect le plus important de l'oeuvre d'art est la récréation de l'âme, des sentiments et des émotions du poète; l'art doit "charmer les cœurs par l'harmonie"<sup>30</sup>, et chercher ses thèmes

---

28

Но вдруг явился Феб прекрасный  
 С своею лирою златой  
 С лучом небесных дарований....  
 И силой их очарований  
 В душах рассеял мрак густой:  
 В них искры чувства воспылали!  
 Настал другой для смертных век;  
 Искусства в мире воссияли,  
 Родился снова человек!

Полное Собрание стихотворений, 215.

<sup>29</sup> "... веки жить в сердцах!"  
 Ibid, 227.

<sup>30</sup> "Сердца гармонией пленять!"  
 Ibid, 192.

dans la Nature : " Poète, toute la nature est à toi!"<sup>31</sup> Le poème pose la question : qui est le poète et quelle est sa création? Karamzine conclut que le but de l'art est la représentation imaginaire de la réalité :

Mon ami! La réalité est pauvre ;  
 Cultive les rêves dans ton cœur  
 Autrement, notre vie sera trop ennuyeuse.<sup>32</sup>

L'article de Karamzine L'auteur, de quoi a-t-il besoin? [Что нужно писателю?], qui précède Quelques mots sur les sciences, les arts et les lumières dans Aglaya, est étroitement lié à ce dernier. Dans cet article Karamzine continue à approfondir son idée que les arts et les sciences contribuent à la morale et enrichissent la société; il souligne de nouveau le lien entre la grande littérature et la morale. Selon lui, le talent et l'érudition ne suffisent pas à faire naître un grand écrivain; cet écrivain est d'abord obligé d'avoir un "cœur sensible". Dans L'auteur, de quoi a-t-il besoin? Karamzine clarifie son attitude envers Rousseau. "Pourquoi avec toutes ses faiblesses et ses erreurs Jean-Jacques Rousseau nous plaît-il tellement ? Pourquoi aimons-nous le lire, même quand il rêve ou se

---

<sup>31</sup> "Поэт! Натура вся твоя"  
 Ibid, 193.

<sup>32</sup>

Мой друг! существование бедно  
 Играй в душе своей мечтами,  
 Иначе будет жизнь скучна

Ibid.

perd dans des contradictions?", demande Karamzine. Et il répond lui-même aussitôt : "Parce que dans ses erreurs mêmes brille une étincelle d'humanisme passionné; parce que même ses faiblesses nous montrent un fond de gentillesse."<sup>33</sup> Et, de nouveau, nous reconnaissons là le portrait familier du "gentil" Rousseau, créé par Karamzine.

Telle était l'attitude de Karamzine envers Rousseau jusqu'au printemps de 1793, juste avant que le mouvement révolutionnaire en France produise le changement spectaculaire de son attitude à l'égard des idées du XVIIIème siècle. On remarque souvent que l'attitude de Karamzine envers la Révolution française a évolué tout au long d'une période de plusieurs années : l'écrivain commença par accepter et soutenir la Révolution et finit par la critiquer et en être complètement désillusionné. Suivant la même évolution, sa philosophie, en général évolua de l'utopisme au scepticisme.

Pendant les années de la Révolution deux concepts opposés se confrontèrent dans l'esprit de Karamzine. Le premier le poussait vers l'appréciation des succès de l'économie et de la liberté commerciale et il tenta de trouver l'assurance de la liberté et de la

---

33

Отчего Жан-Жак Руссо нравится нам со всеми своими слабостями и заблуждениями? Отчего любим мы читать его и тогда, когда он мечтает или запутывается в противоречиях? – Оттого, что в самых его заблуждениях сверкают искры страстного человеколюбия; оттого, что самые слабости его показывают некоторое милое добродушие.

Ibid., 2 : 62.

civilisation dans l'interaction des intérêts économiques. Le deuxième l'amena à considérer la liberté économique comme une anarchie égoïste s'opposant à la moralité sereine et au bien commun. Karamzine hésita entre ces deux concepts opposés de l'histoire et chercha toujours un compromis entre les deux. Vers la fin de sa carrière littéraire Karamzine commença à croire que les idées de Rousseau sur l'égalité originelle entre les hommes étaient un rêve merveilleux, mais irréalisable, et que la destinée humaine se trouvait dans son avenir, dans sa marche constante de la nuit de l'ignorance vers la lumière et le progrès.

La question de l'égalité qui bouleversa toute l'Europe pendant les années de la Révolution ne pouvait échapper à Karamzine, qui s'intéressa toujours à l'utopie républicaine de Platon. C'est à cette époque que les idéaux égalitaires commencèrent à l'attirer de plus en plus. Il développa sa propre philosophie de l'égalité : l'économie est égoïste et doit être limitée, car les limitations résultant des lois imposées à la société produisent l'égalité parmi les membres de cette société. A la lumière de cette philosophie de l'égalité, on comprend alors pourquoi, malgré son attitude profondément négative envers toute violence, les tentatives utopiques du gouvernement de Robespierre de mettre fin à l'égoïsme de l'économie bourgeoise ne provoquèrent pas, chez Karamzine, une attitude négative, mais plutôt de soutien. N. Turgeniev écrivait :

Dans sa jeunesse, Karamzine a vu l'Europe; il s'est rendu en France pendant la période de la Terreur. Robespierre inspirait en lui la vénération. Les amis de Karamzine racontaient, qu'en recevant la nouvelle de la mort du redoutable tribun, il avait

laissé couler ses larmes; dans sa vieillesse, il continuait à parler de lui avec respect, s'étonnant de son désintéressement, de son sérieux et de la fermeté de son caractère...<sup>34</sup>

C'est à travers les oeuvres de Rousseau comme, par exemple, le Contrat Social, qui commence à intéresser Karamzine à cette époque, que se fait jour l'attitude contradictoire de l'écrivain envers Robespierre.<sup>35</sup> Pour Karamzine, Robespierre n'est pas vraiment un politicien, mais plutôt "un noble rêveur". Karamzine est capable de pardonner "au grand esprit" cette violence qu'il ne pardonnera jamais à la foule, à la rue révolutionnaire car, selon lui : "Les grands hommes ne voient que le tout".<sup>36</sup> L'apparition de la dictature dans l'état d'anarchie révolutionnaire pourrait être interprétée par lui comme la limitation de l'égoïsme humain. Selon Karamzine, Robespierre essayait de contrôler la révolution qui devenait anarchique et, de ce point de vue, la dictature était le remède

---

34

В молодости Карамзин видел Европу; он прибыл во Францию в эпоху террора. Робеспьер внушал ему благоговение. Друзья Карамзина рассказывали, что, получив известие о смерти грозного трибуна, он пролил слёзы; под старость он продолжал говорить о нём с почтением, удивляясь его бескорыстию, серьёзности и твёрдости его характера...

Н. Тургенев, Россия и русские (Москва-Ленинград, 1915) 342.

<sup>35</sup> Ю.М. Лотман, "Руссо и русская культура XVIII", Эпоха просвещения (Ленинград : Наука, 1968) 271.

<sup>36</sup> Неизданные сочинения и переписка Николая Михайловича Карамзина (Москва : СПб, 1862) 202.

contre l'anarchie de la rue et on comprend que la cruauté soit nécessaire. Karamzine comprenait la politique religieuse de Robespierre, et il l'interprétait à travers la religion naturelle de Rousseau.

En suivant les événements parisiens Karamzine essaie de séparer les nobles idées progressistes et les accidents inévitables, mais, entre mai et septembre 1793, période de l'apparition des "sans-culottes" et de la Terreur où la Révolution devient une guerre civile, Karamzine subit une crise profonde et il est forcé de rejeter sa croyance dans les idées du progrès humain. Son pessimisme est plus accentué encore par la politique ouvertement réactionnaire du gouvernement russe à l'intérieur du pays. Ses amis, Novikov, Tourgeniev et les autres Maçons étaient ouvertement opprimés par le gouvernement russe. Son ami le plus proche, Petrov était mort. Les difficultés financières qui tourmentaient la famille de Plescheev et la maladie d'Anastasia Ivanovna rendirent son humeur plus sombre encore.

Entre 1794 et 1800, Karamzine connaît toute une série de bouleversements et de désillusions, alternant pour de courts instants, avec de nouveaux espoirs, mais l'influence en fut marquante sur son état d'esprit général.<sup>37</sup> Les sentiments pessimistes de Karamzine et son désillusionnement profond devant les événements en France sont apparents dans la deuxième partie d'Aglaya, publiée en 1795. On retrouve déjà quelques réminiscences

---

<sup>37</sup> Г. Макогоненко, "Литературная позиция Карамзина в XIX веке", Русская литература, №1(1962)78-79.

de son inquiétude dans Quelques mots sur les sciences. Il y dessinait, malgré tout, une image assez optimiste et enthousiaste de la société et du progrès humain. Les oeuvres publiées dans la deuxième partie d'Aglaya sont caractérisées précisément par ce manque d'optimisme et par une attitude profondément sceptique sur le triomphe de la vertu et du bon sens dans la société. La nature bienveillante de l'homme, sa capacité de répandre le bien dans le monde et d'atteindre aux Lumières, deviennent pour Karamzine des hypothèses douteuses.

En mars 1801, Paul 1er fut assassiné et son fils Alexandre 1er, petit-fils de Catherine la Grande, monta sur le trône. La majorité des Russes accueillit cet événement avec grand enthousiasme et optimisme. N. I. Gretch écrivait :

Au milieu de notre vie quotidienne, au-dessus de nos têtes, a retenti un coup de tonnerre -- la mort de l'empereur Paul, -- mais cela ne nous a pas effrayés, au contraire, nous avons été stimulés par l'annonce que l'air s'était purifié de l'ombre et de remugle, qui le remplissaient depuis plus de quatre ans.... Personne ne pensait même à feindre.... Non seulement en paroles, mais aussi dans la correspondance, dans la presse, et en particulier

dans la poésie, on exprimait des sentiments joyeux de libération.<sup>38</sup>

Karamzine aussi partageait ce sentiment de joie qui s'empara de tout le pays; des années plus tard, en revivant cette époque pendant la composition des Mémoires sur la Russie ancienne et moderne [Записки о новой и древней России] il écrivait : "Qui fut plus infortuné que Paul! Les larmes sur sa mort ne coulèrent que dans sa propre famille".<sup>39</sup> Les premières années du règne d'Alexandre furent très favorables à toutes sortes d'activités littéraires. Karamzine fut l'un des premiers à s'en apercevoir et, en 1802, il se tourne à nouveau vers le journalisme et commence à publier la nouvelle revue intitulée le Messageur de l'Europe [Вестник Европы]. Cette revue occupa une place importante dans les activités littéraires de l'écrivain pendant la première période du règne

---

38

Среди этого быта раздался над головами у нас громовой удар – смерть императора Павла, – но не устрошил нас, а напротив, оживил, возвестив, что воздух очистился от мглы и затхлости, которыми был преисполнен в течении слишком четырёх лет.... Никто не думал притворяться.... Не только на словах, но и на письме, в печати, особенно в стихотворениях, выражали радостные чувства освобождения.

Н. И. Греч, Записки о моей жизни (Москва-Ленинград, 1930) 190.

<sup>39</sup> "Кто был несчастнее Павла! Слёзы о кончине его лились только в его семействе".

N. M. Karamzine, A Memoir on Ancient and Modern Russia. The Russian Text (Cambridge : Mass., 1959) 125.

d'Alexandre; elle représente le point culminant de la dernière étape de l'oeuvre de Karamzine, avant qu'il n'abandonne le domaine littéraire et se consacre entièrement à son travail d'historien. Comme dans le cas des autres revues littéraires, Karamzine fut l'éditeur et le collaborateur principal du Messenger de l'Europe; et comme dans le passé, il laissa sa marque originale sur chaque aspect du contenu et de la présentation de la revue. Dans les revues précédentes, Karamzine avait joué en général, un rôle de d'homme de lettres; pendant la période de publication du Messenger, il joua aussi celui d'historien et de journaliste politique.

La nouvelle revue fut divisée en deux parties : littérature et politique. La partie littéraire du Messenger continua en gros les traditions du Journal de Moscou, mais les oeuvres que Karamzine choisit pour la publication et les traductions de cette partie de la revue sont moins intéressantes et moins variées que celles du Journal de Moscou. Malgré l'orientation vers la littérature étrangère que Karamzine souligne dans sa lettre aux lecteurs à la fin de 1802, c'était la collaboration de ses amis russes : Dmitriev, Derjavine, Kheraskov, Neledinskiy-Meletskiy, Zhukovskiy, qui constitua l'intérêt principal de la revue. Comme dans le Journal de Moscou, on trouve dans les pages du Messenger de l'Europe plusieurs poèmes par Karamzine lui-même, mais ce fut sa prose, qui marqua l'étape finale significative de son oeuvre créatrice : Chevalier de notre temps [Рыцарь нашего времени], Ma confession [Моя исповедь], Le sensible et le froid [Чувственный и холодный].

Dès le début, il est évident que la politique domine la revue. En général, le rédacteur du Messenger de l'Europe exprime une attitude

ouvertement négative à l'égard des événements contemporains en France. L'opinion que la monarchie est une forme de gouvernement plus désirable que la république et la Terreur domine les pages de la revue. Déjà, dans le premier numéro du Messenger de l'année 1802, Karamzine publie "L'histoire de la Révolution française tirée des oeuvre des écrivains latins" ["История французской революции, избранная из латинских писателей"]. Cette publication est très représentative des attitudes de l'écrivain quant aux diverses périodes de la Révolution. Karamzine exprime une opinion extrêmement négative envers la dictature jacobine et il dit que le 21 janvier 1793 restera toujours "un jour sombre dans l'histoire de la France"<sup>40</sup> Il appelle les Jacobins des vilains et des insensés et il les critique sur la Terreur, l'assassinat du roi et l'absence de vertu. Selon lui, les règles "dangereuses et insensées"<sup>41</sup> de la tyrannie de Robespierre ont tourné toute l'Europe contre la France. On trouve des idées analogues sur la Révolution dans d'autres articles de la revue : "Commentaire général" ["Всеобщее обозрение"]<sup>42</sup>, "Sur la puissance de l'Angleterre" ["О силе Англии"]<sup>43</sup>, "Les idées, les espérances et les désirs des temps modernes" ["Приятные виды, надежды и желания нынешнего времени"]<sup>44</sup>, "Quelques mots sur la nouvelle

<sup>40</sup> "... сей навеки чёрный день во французской истории".

<sup>41</sup> "... опасные и безрассудные".

<sup>42</sup> Вестник Европы I №1 (1802) : 72.

<sup>43</sup> *Ibid.* II №7 (1802) : 256.

<sup>44</sup> *Ibid.* III №12 (1802) : 314.

constitution française" ["Несколько слов о новой французской конституции"],<sup>45</sup> "Le rétablissement triomphal de la religion catholique en France" ["Торжественное восстановление католической религии во Франции"]<sup>46</sup>. Entre 1802 et 1803, Karamzine ne se contente pas seulement de critiquer la Révolution française, mais il adopte aussi une attitude ouvertement sceptique envers toute méthode révolutionnaire de changement social. Selon lui, une telle méthode est trop dangereuse, car elle cause des milliers de victimes inutiles et le résultat de ces révolutions, selon Karamzine, est le retour à une société injuste et à un manque d'égalité entre les citoyens, quand le pouvoir royal est remplacé par un autre pouvoir absolu, c'est-à-dire par l'établissement d'une autre despotisme :

La France, après un long voyage, est retournée à la place où elle se trouvait auparavant, avec la seule différence que le pouvoir royal est limité par le Parlement et l'assemblée, mais tout le monde est

---

<sup>45</sup> Ibid. VI N°21 (1802) : 52.

<sup>46</sup> Ibid. III N°9 (1802) : 89.

obligé de se soumettre en silence au pouvoir du consul.<sup>47</sup>

L'analyse de plusieurs articles du Messenger de l'Europe consacrés à la Révolution française, souligne le résultat politique de la Révolution; l'établissement de la dictature de Napoléon intéresse Karamzine beaucoup plus que les conséquences sociales et économiques. Karamzine parle souvent de l'égoïsme comme faisant partie intégrale de la nature humaine, les pratiques cyniques du gouvernement pendant la dictature de Napoléon, qui ne se base pas sur la bonté des hommes, mais sur la force, deviennent acceptables pour lui à cette époque.

Dans cet état d'esprit, commence la dernière discussion de Karamzine avec Rousseau. La nouvelle Ma Confession, parue dans le Messenger de l'Europe en 1802, est dirigée contre la philosophie rousseauiste. Le titre de la nouvelle et les mots : "... le siècle coterain peut-être appelé le siècle de la sincérité"<sup>48</sup> devaient

---

47

Франция после долговременного странствования возвратилась опять на то место, где была прежде, с той разницей, что королевская власть ограничивалась парламентами и собраниями, а воле консульской должно всё покоряться в безмолвии.

Н.М. Карамзин, "Несколько слов о новой французской конституции", Вестник Европы VI №21 (1802) : 52.

<sup>48</sup> "Нынешний век можно назвать веком откровенности..."  
Сочинения 2т. 1 : 534.

faire penser aux Confessions de Rousseau. Mais la nouvelle est dirigée plus encore contre Emile.

Ma Confession est l'histoire de la vie du comte N.N., racontée par lui-même. La nouvelle est un récit de l'éducation et de la formation du héros. Fils d'une famille riche et aristocratique, il reçut une éducation à la mode : "J'ai appris le français, mais je ne savais pas ma langue maternelle... A quinze ans, je n'avais aucune idée des devoirs d'un homme et d'un citoyen".<sup>49</sup> Pour continuer son éducation, il est envoyé à l'étranger, accompagné de Gofmeister Mendel, que Karamzine caractérise de professeur ignorant, se préoccupant beaucoup plus de son propre intérêt que de l'éducation de son élève. Comme Rousseau, il croit à la perfectibilité de la nature humaine : "Cher comte", dit-il à notre héros, "la nature et la fortune ont décidé de faire de toi un exemple de gentillesse et de bonheur".<sup>50</sup> Son seul trait positif -- "l'amour pour la sincérité"<sup>51</sup>, paraît sous la plume de Karamzine comme une qualité exagérée et peu séante. Karamzine souligne que Mendel est "génévois". Comme

---

<sup>49</sup> "Выучился по-французски – и не знал народного языка своего! ... В пятнадцать лет не имел идеи о должностях человека и гражданина".  
Ibid., 1 : 535.

<sup>50</sup> "Природа и судьба уговорились сделать тебя образцом любезности и счастья".  
Ibid., 1 : 535.

<sup>51</sup> "...Он любил искренность".  
Ibid., 1 : 535.

Rousseau, il est "né dans une république et déteste la tyrannie".<sup>52</sup> La même année, dans sa note concernant la traduction d'un article sur Lavater, Karamzine avait écrit : "Lavater était, au commencement, très enthousiaste à propos de la Révolution française, comme étaient tous les Suisses; mais il a changé d'avis assez vite".<sup>53</sup> Le héros de Ma Confession a passé trois ans à Leipzig, où il a dormi pendant les cours à l'université, fait la cour aux femmes et donné des dîners et des soupers luxueux.

La nature était le seul professeur de notre héros. Eduqué dans les principes des Lumières il devient malgré tout un égoïste. Il revient en Russie "n'ayant dans la tête aucune idée claire, ni dans le cœur aucun sentiment, sauf l'ennui".<sup>54</sup> Cela ne l'empêche pas de devenir "l'arbitre des élégances de la capitale" ["истинным законодателем столицы"], dont "toutes les tendances étaient copiées et reproduites avec une authenticité frappante".<sup>55</sup> Le comte continue à avoir du succès auprès des dames; on sait qu'il avait

---

<sup>52</sup> "Я родился в республике и ненавижу тиранство".  
Ibid., 1 : 535.

<sup>53</sup> "Вначале Лаватер, как и все швейцарцы, был энтузиастом французской революции, но очень скоро он изменил своё мнение".  
Вестник Европы III №2 (1802) : 109-110.

<sup>54</sup> "Наконец я возвратился в отечество.... В голове моей не было никакой ясной идеи, а в сердце – никакого сильного чувства, кроме скуки".  
Сочинения 2т., 1 : 537.

<sup>55</sup> "...Все мои движения были срисованны и повторены с величайшею верностью".  
Ibid., 1 : 537.

brouillé "plusieurs couples"; quand il se marie enfin "sans amour" avec une femme très gentille mais pauvre, il ne change guère ses habitudes et continue à mener la vie d'un polisson à la mode. Les bals, le théâtre et les diners luxueux ruinent finalement le comte qui menacé par ses créanciers vend tout son bien, mais risque la prison. Mais, comme toujours, il a de la chance. Un riche prince tombe amoureux de la femme du comte et lui offre de payer toutes ses dettes s'il consent à divorcer. Le comte, manquant à tous les principes, signe le document nécessaire et, après le divorce, il s'installe dans la maison du prince, qui lui offre sa protection et un foyer. Mais, au lieu d'être reconnaissant, notre comte nourrit d'autres idées dans son coeur : il séduit sa femme dans la maison du prince et la force à quitter son deuxième mari. Après s'être réconcilié avec sa femme, il continue cependant à lui être infidèle et, apparemment il n'est même pas touché par sa mort : "...Etant près de mourir [Emilia] me disait des paroles à me faire dresser les cheveux sur la tête, si j'avais eu, par hasard, la moindre étincelle de morale; mais je l'écoutais avec froideur et je me suis endormi tranquillement".<sup>56</sup> Enfin l'auteur nous dit que le comte a fini sa vie dans le rôle d'un usurier et d'un souteneur, reçu de nouveau dans plusieurs "maisons aristocratiques". Mais ce qui est le plus frappant, c'est ce que notre héros "est entièrement satisfait de sa

---

<sup>56</sup> "...При смерти своей [Эмилия] говорила мне такие вещи, от которых волосы мои стали бы дыбом, если бы, к несчастью, была во мне хотя искра совести; но я слушал холодно и заснул спокойно."

Ibid., 1 : 542.

situation ... et sa vie n'a pas été assombrie une seule minute par un triste repentir".<sup>57</sup>

Ma Confession de Karamzine est une satire de la morale du monde et de l'existence vide des membres de la société. Mais, contrairement aux autres nouvelles, la voix de l'auteur en est absente, le héros principal y joue le rôle d'un critique qui accuse, et essaie même de montrer comment le milieu l'a influencé. Il n'est ni simple ni primitif, il voit toute la vulgarité du monde qui l'entoure, mais il n'est pas capable de s'opposer à ce monde; la seule chose qui lui reste est de s'adapter à cette société qu'il méprise. Il doit payer toutefois pour ce confort, et le prix en est l'ennui qui est souvent mentionné dans le texte. Cet ennui est le résultat de toutes les méchancetés qu'il a commises pour se divertir, sans s'apercevoir du malheur qu'il a causé autour de lui.

Dans Ma Confession, Karamzine critique l'éducation noble, qui mène à une renonciation à tout ce qui est russe y compris la langue maternelle. La nouvelle n'est pas seulement une parodie transparente des Confessions et d'Emile de Rousseau, elle est aussi dirigée contre l'idée de la bonté innée chez l'homme, contre la valeur intrinsèque de la personne humaine. La nature humaine est décrite comme remplie d'égoïsme et de méchanceté. Selon Karamzine, l'homme ne peut pas apprendre la morale naturellement, car son penchant naturel est antisocial et anti-humain. Séparé de toutes choses spirituelles : morale, religion, traditions nationales, liens familiaux, il est

---

<sup>57</sup> "...Я доволен своим положением... и ни одной минуты в жизни моей не омрачил горестным раскаянием".  
Ibid., 1 : 543.

condamné non seulement à l'absence de sentiments chaleureux, mais aussi à l'ennui éternel.

Karamzine ridiculise les auteurs qui décrivent "les mystères du coeur", thème qui lui était jadis si important; il critique le subjectivisme et la préoccupation exagérée des hommes de leur propre personnalité :

Combien de livres sont publiés sous les titres : "Mes expériences", "Le journal mystérieux de mon coeur"! Chaque plume produit une confession sincère. Depuis qu'il n'existe plus chez l'homme la honte démodée et barbare, il est plus facile d'être l'auteur de confessions. On ne doit pas se casser la tête; il faut se souvenir de ses propres espiègleries, et voilà, le livre est prêt.<sup>58</sup>

C'étaient ces mêmes principes qu'il exposait dans ses oeuvres du programme des années 90 quand, dans son article L'auteur, de quoi a-t-il besoin, il écrivait :

Quand tu veux peindre ton portrait, regarde-toi d'abord dans un miroir : est-ce que ton visage peut être le sujet d'une oeuvre d'art, qui doit reproduire uniquement de belles choses, décrire la beauté et

---

58

... Сколько выходит книг под титулом: "Мои опыты", "Тайный журнал моего сердца"! Что за перо, то за искренное признание. Как скоро нет в человеке старомодного варварского стыда, то всего легче быть автором исповеди. Тут не надобно ломать головы; надобно вспомнить проказы свои, и книга готова.

Ibid., 1 : 535.

l'harmonie et diffuser des sensations agréables. Si la nature créatrice t'a donné naissance pendant une minute de négligence, un moment de discorde avec la beauté, sois sage, ne gâte pas le pinceau de l'artiste, -- laisse ton intention. Tu prends en main la plume et veux être auteur -- demande-toi, seul, sans témoins, sincèrement : comment suis-je? puisque tu veux peindre le portrait de ton âme et de ton cœur. 59

Karamzine donne à son héros plusieurs traits personnels, qui pourraient être interprétés comme autobiographiques. Il termine ses Lettres du voyageur russe en disant : "Et vous, mes amis, préparez pour moi bien vite une cabane propre, où je pourrai, en toute liberté, jouir de ces ombres chinoises de mon imagination...".<sup>60</sup> Ce sont les mêmes paroles qu'il met dans la bouche du héros négatif

---

59

Когда ты хочешь писать портрет свой, то посмотришь прежде в верное зеркало: может ли быть лицо твоё предметом искусства, которое должно заниматься одним изящным, изображать красоту, гармонию и распространять в области чувствительного приятные впечатления. Если творческая натура произвела тебя в час небрежения или в минуту раздора своего с красотой: то будь благорозумен, не безобразь художниковой кисти, – оставь своё намерение. Ты берёшься за перо и хочешь быть автором – спроси же у самого себя, наедине, без свидетелей, искренно: каков я? ибо ты хочешь писать портрет души и сердца своего.

Ibid., 2 : 61.

<sup>60</sup> "А вы, любезные, скорее приготовьте мне опрятную хижину, в которой я мог бы на свободе веселиться Китайскими тенями моего воображения..."

Письма русского путешественника, 338.

de Mes Confessions, quand il décrit le monde : "Le monde entier me semble une jeu en désordre d'ombres chinoises...".<sup>61</sup> On se souvient de la critique du voyage de Karamzine à l'étranger par plusieurs de ses amis Maçons. Dans la nouvelle, c'est le héros négatif qui, à la place de l'auteur, offre la même critique :

Aujourd'hui, les gens voyagent, non pour connaître et pour décrire véritablement les autres pays, mais pour avoir occasion de parler d'eux mêmes; aujourd'hui chaque auteur de roman se hâte de donner, le plus vite possible, son avis sur les choses importantes et non importantes.<sup>62</sup>

C'est ainsi qu'en contestant les thèses de Rousseau, Karamzine critique sa propre oeuvre des années précédentes. Comme Yuriy Lotman le souligne souvent, toute l'oeuvre de Karamzine démontre que son attitude envers Rousseau était l'une des formes de la définition de l'auteur de sa propre position philosophique et artistique.

---

<sup>61</sup> "Весь свет казался мне беспорядочною игрою китайских теней..."

Сочинения 2т. , 1 : 537.

<sup>62</sup>

Ныне люди путешествуют не для того, чтобы узнать и верно описать другие земли, но чтобы иметь случай поговорить о себе; ныне всякий сочинитель романа спешит как можно скорее сообщить свой образ мыслей о важных и неважных предметах.

Ibid., 1 : 534.

## **CONCLUSION**

L'année 1803 fut un moment critique dans la carrière littéraire de Karamzine. Pendant les vingt années précédentes il avait produit et publié toute une série d'oeuvres originales qui ont permis au public russe de suivre le développement graduel de son style, de ses préoccupations et de ses idées.

Karamzine était né pendant la période historique où la civilisation russe ne cessait de s'inspirer des idées politiques, sociales et culturelles de la France. Il fut un des produits les plus brillants de l'ambiance stimulante des cercles universitaires de Moscou qui étaient orientés vers les nouveaux goûts littéraires venant de l'Europe occidentale.

Le sentimentalisme était déjà apparent dans les oeuvres de quelques écrivains et poètes russes comme, par exemple, Kantemir, Sumarokov, Kheraskov, Joukovskiy et Radichtchev. Mais c'est dans l'activité littéraire de Karamzine que le sentimentalisme russe se cristallisa et acquit son expression la plus complète et son immense popularité. Karamzine fut le premier à formuler les principes théoriques du sentimentalisme et à en donner les exemples littéraires les plus caractéristiques. C'est ainsi qu'il joua le rôle de créateur et de chef du courant artistique nouveau qui influencera l'oeuvre de Pouchkine et des autres grands écrivains futurs de la littérature russe. Erudit, intellectuel et versé en littérature mondiale, Karamzine resta un grand admirateur de Rousseau à travers toute sa carrière littéraire. C'est la conception rousseauiste du sentimentalisme au contenu social qui laissa son empreinte la

plus profonde sur toutes les idées littéraires et philosophiques de Karamzine.

Les idées psychologiques et sociales de Rousseau habitaient la pensée de Karamzine lorsqu'il écrivit les Lettres du voyageur russe. L'influence de Rousseau se fait sentir dans la description de la France et de la Suisse et de leurs habitants. Pendant la période de composition des Lettres, Karamzine reste le grand admirateur de La Nouvelle Héloïse et d'Emile. Dans le lyrisme de La Nouvelle Héloïse, Karamzine trouve les formules et les moyens nécessaires à la création d'un nouveau genre littéraire : la nouvelle psychologique. Ses nouvelles sentimentales, Pauvre Liza et Natalia, la fille du boyard, sont marquées par l'originalité nationale mais, en même temps, elles sont nourries de l'éloquence exaltée et du style émotionnel de Rousseau.

Les années 90 marquèrent un changement dramatique dans l'attitude de Karamzine à l'égard des idées du XVIIIème siècle qui étaient influencées par le mouvement révolutionnaire en France. Mais l'écrivain continua de créer, même pendant la période réactionnaire. Ses oeuvres publiées entre 1791 et 1803 exposent publiquement et ouvertement sa crise personnelle, sa critique des événements européens de l'époque et son changement d'attitude envers Rousseau.

Le 31 octobre 1802, Karamzine fut désigné par l'Empereur pour écrire l'Histoire de l'Empire russe, tâche d'historiographe que l'écrivain poursuivit jusqu'à sa mort, le 22 mai 1826. Au cours de la vingtaine d'années comprises entre 1802 et 1826, parurent douze volumes, le dernier inachevé, sur l'histoire de la Russie. Aujourd'hui,

presque cent cinquante ans après, cette oeuvre monumentale reste toujours l'exemple classique du genre historique russe. Au cours des années où il composa l'Histoire, la plupart des attitudes que Karamzine chérissait pendant sa jeunesse, avaient changé, et l'influence de la littérature et des auteurs étrangers est moins apparente dans son oeuvre historique que dans son oeuvre littéraire.

Il apparaît que les tendances européennes et l'influence de Jean-Jacques Rousseau sur l'oeuvre de Karamzine que nous avons soulignées à travers notre étude occupent une place importante dans l'histoire de la littérature russe. Bien que le cosmopolitisme des années de jeunesse de l'écrivain ait fait place à une attitude plus conservatrice, l'indépendance de Karamzine dans le domaine culturel, sa fidélité à Rousseau même dans des circonstances politiques peu favorables, ses convictions quant à l'héritage commun entre la Russie et l'Europe occidentale -- tout cela explique sa position libérale pendant sa période historique. Il n'a jamais été un révolutionnaire, mais il fut un homme des lettres éclairé. Belinskiy fut probablement le premier critique qui donna la définition objective de la place de Karamzine dans l'histoire de la littérature russe. Il écrivit :

L'activité de Karamzine était celle du littérateur plutôt que du poète ou du savant. Il a créé le public russe qui n'existait pas avant lui... Avant Karamzine il n'y avait rien à lire en russe, car le petit nombre d'oeuvres créées avant lui, malgré leur côté positif, étaient tellement lourdes et pathétiques qu'elles

convenaient aux "savants", mais pas au grand public. Karamzine a réussi à stimuler l'intérêt pour la lecture des livres russes... Ce n'est pas la langue nouvelle créée par lui qui l'a aidé dans ce sens, mais surtout les tendances françaises, auxquelles obéissait Karamzine... Toute la période de Karamzine à Pouchkine doit être appelée "karamzinienne".<sup>1</sup>

Grâce à Karamzine et aux autres écrivains russes de l'époque, l'héritage littéraire et philosophique de Rousseau devint une partie intégrale du développement de la culture russe. La question de l'interprétation, de l'assimilation ou de la réfutation des idées rousseauistes demeurera présente en Russie pendant toute la fin du XVIIIème siècle. C'est d'ailleurs en Russie que l'influence de Rousseau reste la plus durable, car elle est visible dans les oeuvres

---

1

Деятельность Карамзина была по преимуществу деятельность литератора, а не поэта, не учёного. Он создал русскую публику, которой до него не было... До Карамзина нечего было читать по-русски, потому что всё немногое, написанное до него, несмотря на свои хорошие стороны, было ужасно тяжело и торжественно, и годилось для одних "учёных", а не для общества. Карамзин умел заохотить русскую публику к чтению русских книг... В этом помог ему не новый, созданный им язык, а французское направление, которому подчинился Карамзин... Весь период от Карамзина до Пушкина следует называть карамзинским.

В. Белинский, Полное собрание сочинений 12(Москва : Академия Наук, 1955)7:13

de deux géants de la littérature russe et mondiale -- Tolstoï et Dostoïevski. C'est à travers leurs oeuvres que se dessine l'attitude russe à l'égard de toute une série de graves problèmes de l'actualité du XIXème siècle. La résolution de ces problèmes ne peut être entièrement comprise si on ne tient pas compte de l'influence énorme qu'a exercée l'oeuvre de Rousseau sur la pensée de la période "karamzinienne".

## BIBLIOGRAPHIE

### LES SOURCES PRIMAIRES

#### EN FRANÇAIS

Correspondance complète de Rousseau. Banbury, Oxfordshire :

Cheney&Sons Ltd, 1978.

Correspondance générale de J.-J. Rousseau. Paris : Colin, 1924.

Recueil des lettres de M. de Voltaire et de l'Impératrice de Russie

Paris : Kehl, 1785.

Rousseau, Jean-Jacques. Oeuvres Complètes. Paris : Gallimard,

1959.

Streckeisen-Moultou, G.ed. J-J Rousseau. Oeuvres et correspondance

inédites. Lévy : Paris,1861.

Voltaire, F-M A. Oeuvres Complètes. Moland : Paris, 1877-85.

#### EN RUSSE

Герцен, А. Н. Собрание Сочинений. Москва : Академия Наук,

1959.

Грот, Иа, сост. Переписка Карамзина с Лафатером.

Сант-Петербург, 1894.

-----, сост. Письма Н. М. Карамзина к И. И. Дмитриеву

Сант-Петербург, 1866.

Карамзин, Николай Михайлович. Избранные Сочинения. 2т.

Москва-Ленинград: Госиздат Художественной литературы,  
1964.

----- Полное Собрание Стихотворений. Москва - Ленинград :  
Советский писатель, 1966.

----- Письма русского путешественника. Ленинград : Наука,  
1984.

----- Сочинения. 2 т. Ленинград : Художественная  
Литература, 1984.

----- Сочинения. 3 т. Санкт-Петербург:  
А Смирдин, 1848.

----- Сочинения. 2 изд., 9 т. Москва : 1814.

**Karamzine, N. M. A Memoir on Ancient and Modern Russia. The Russian  
Text. Cambridge : Mass., 1959.**

Неизданные сочинения и переписка Николая Михайловича

Карамзина. Москва : СПб, 1862.

Пушкин, А. С. Полное Собрание Сочинений. Москва - Ленинград :  
Академия Наук СССР, 1950.

Радищев, А.Н. Полное собрание сочинений. Москва - Ленинград :  
Академия Наук СССР, 1952.

Салтыков-Щедрин, М. Е. Полное собрание сочинений. Москва :  
Художественная Литература, 1972.

Сумароков, А. П. Полное Собрание Сочинений. Москва :  
Типография Новикова, 1782.

Фонвизин, Д. И. Полное Собрание Сочинений. Москва –

Ленинград: Художественная Литература, 1959.

LES SOURCES SECONDAIRES

EN ANGLAIS

Babbitt, I. Rousseau and Romanticism. Boston : 1919.

Barran, Thomas. "How Russians Read Rousseau." Diss. Columbia University, 1986.

Beck, Leonard N. "Rousseau in Russian : Additions to Senelier." Modern Languages Notes 67 (1952) : 247-249.

Buchner Marg. L. A Contribution to the Study of the Descriptive Technique of J.-J. Rousseau. Diss. Baltimore, 1937. J. Hopkins Studies, 30.

Carmody, Fr. J. "Rousseau's Confessions : Notes on the Style." French Review. 30(1950-57) : 358-65.

Choulguin, A. The Secret of Rousseau's Influence. Paris : Prazi, 1930

Cross, A. G. N. M. Karamzin. A Study of His Literary Career. Southern Illinois University Press, 1971.

- - - - - . "Problems of Form and Literary Influence in the Poetry of Karamzin." Slavonic Review. Vol 27. No 1. (March 1968) : 39-48.

- - - - - . "N. M. Karamzin's Messenger of Europe (1802-1803)." Forum for Modern Languages Studies 5. 1(1969) : 1-25.

Darnton Robert. The Business of Enlightenment: A Publishing History of the Encyclopedia, 1775-1800. Cambridge : Belknap, 1979.

Grimsley, Ronald. "Subjective and Objective Elements in

- Rousseau's Rêveries." French Studies. 7(1953) : 1-17.
- Hammarberg, Gitta. "Poor Liza, Poor Erast, Lucky Narrator." Slavic and East European Journal. 31(1987) : 305-322.
- Krieger, Leonard. Kings and Philosophers. New York : Norton, 1970
- Marker, Gary. "Merchandising Culture : the Market for Books in Late XVIII-th Century Russia." Eighteenth - Century Life. 8NS1 (oct. 1982) : 46-71.
- MacDonald, J. Rousseau and the French Revolution. London : 1965.
- McArthur, Gilbert H. "Freemasonry and Enlightenment in Russia : The Views of N.I. Novikov. " Canadian - American Slavic Studies. 14 No 3 (Fall 1980) : 361-75.
- McConnell, Allen. "Rousseau and Radischev." Slavic and East European Journal. 8 No 3 : 253-82.
- Miller, Arnold. "Rousseau and Russia : Some Uses of the Contrat Social." Essays in Literature. 5 No 1 (Spring 1978) : 119-27.
- Nebel, Henry M. N. M. Karamzin a Russian Sentimentalist. Paris : Mouton & Co, 1967.
- Politzer, Robert L. "A Detail in Rousseau's Thought : Language and Perfectibility." Modern Languages Notes. 72 (1957) : 42-47.
- Raef, Marc, ed. Catherine the Great : a Profile . World Profiles. New York: Hill and Wang, 1972.
- , ed. Russian Intellectual History : an Anthology. Harbrace Sec. in Russian Area Studies. New York: Harcourt, Brace and World, 1966.
- Rice, Rich. Ashley. "Rousseau and the Poetry of Nature in XVIII Century France." Smith College Studies. 6 (1925) : 11-96.

Temmer, Mark J. "Art and Love in the Confessions of J. J. Rousseau." PMLA. 73(1958) : 215-20.

Williams, D. "The Influence of Rousseau on Public Opinion, 1760-1795." English Historical Review. London : 1933.

### EN FRANÇAIS

Babbitt, I. "Rousseau et les Auteurs de Voyages en Suisse." Bulletin de l'Institut National Genevois. 46(1924).

Bocquet, Léon. "Le Jean - Jacques Rousseau des Rêveries." Ermitage. 2(1902) : 42-57, 122-27, 210-16.

Bouvier, B. "Les Confessions de J. J. Rousseau et l'Artiste Littéraire au XIX<sup>ème</sup> siècle." Bibliothèque Universelle. 66(1912) : 449-77.

Bridoux, André. "Rousseau et le sentiment de la nature." Éducation Nationale. 12 (1956) : 1-3.

Brunot, Ferdinand. Histoire de la langue française des origines à nos jours. Paris : A. Colin, 1933 - 1953.

Buffenoir, Hippolite. "J.- J. Rousseau et les Auteurs de Voyages en Suisse, ou le Romantisme en Marche." Bulletin de l'Institut National Genevois. 66(1925).

Cherbuliez, V. "Le Coeur sensible." Dans : L'Idéal Romanesque en France. Paris, 1911. 121-62.

Chinard, Gilbert. "L'Influence des récits de voyage sur la philosophie de J.-J. Rousseau." PMLA. 26(1911) : 476-95.

Courtois, L. - J. "Le Promeneur Solitaire." Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 17 (1926) : 7-11.

Del Grosso, M. S. J.-J. Rousseau et les descriptions de la nature : "Paysage Helvétiques". Pompei, 1937.

- Dorbec, Porsper. "La Sensibilité plastique et picturale dans la littérature du XVIIIème Siècle." Revue Histoire Littéraire de France. XXVI (1919) : 374-95.
- Godechot, J. "Le Contrat Social et la Révolution Occidentale de 1762 à 1789." Études sur le Contrat Social. Paris : 1964. 393-403.
- Larivière, Charles de. La France et la Russie au XVIIIème Siècle. Paris : 1909
- - - - - . "Jean-Jacques Rousseau et la Russie." Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 20 (1931) : 191-213.
- Lirondelle, A. "L'Influence française en Russie au XVIIIème siècle." Revue Pédagogique. 15 IX (1910) : 252-74.
- Masson P. - M. "Contribution à l'étude de la prose métrique dans la Nouvelle Héloïse." Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 5 (1909) : 25-72.
- Miskiewicz, A. "Jean-Jacques Rousseau accepté comme modèle par les Poètes Lyriques Russes." Les Slaves. 2 (1866).
- Monnier, M. "Jean-Jacques Rousseau à l'Étranger." Bibliothèque Universelle et Revue Suisse. (Juillet 1878)
- Mooser, R. Alloys, "Pygmalion et Le Devin du Village en Russie au XVIIIème Siècle." Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 30 (1943-1945) : 133-41.
- Mornet, Daniel. La Pensée française au XVIIIème siècle. Paris: Librairie Armand Colin, 1969.
- - - - - . "L'Influence de Jean-Jacques Rousseau au XVIIIème Siècle." Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 8 (1912) : 33-67.

- Maurois, André. "J.-J. Rousseau, Confessions." Dans : Lecture. Mon Doux Plaisir. Paris, 1957. 57-73.
- Orlov, O. V. "Jean-Jacques Rousseau dans la littérature russe de la fin du XVIIIème siècle : Principaux Aspects de la Question." Rousseau et Voltaire en 1978 : Actes du Colloque International de Nice (Juin 1978) Sec. C : "Etudes Diverses" Vol. 1. Geneve : Slatkine, 1981. 240-49.
- Osmont, R. "Contribution à l'Étude Psychologique des Rêveries du Promeneur Solitaire. La vie du Souvenir, le Rythme Lyrique." Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. 23 (1934) : 7-135.
- Pire, G. "J.-J. Rousseau et les relations de voyages." RHLE. 56 (1956) : 355-78.
- Raymond, M. "Lecture du Premier Livre des Confessions. Thèmes et Structure." Dans : Lettres d'Occident. Paris : Neuchâtel, 1958. 171-94.
- Shtorange, M. "Jean-Jacques Rousseau et ses contemporains russes." Annales Historiques de la Révolution Française. 34 (1962) : 515-28.
- Starobinsky, Jean. Jean-Jacques Rousseau. La Transparence et l'obstacle. Paris : Gallimard, 1971.
- Trahard, Pierre. Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIème siècle. Genève : Slatkine Reprints, 1967.
- Voisine, J. "L'Influence de J.-J. Rousseau sur la sensibilité littéraire à la fin du XVIIIème siècle : Goethe, Werther, Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie." Information Littéraire. 12 (1960) : 38-41.

EN RUSSE

- Айзеншток, И. "Французские Писатели в Оценке Царской Цензуры." Литературное Наследство (1939) : 769-858.
- Алексеев, М. П. "К Литературной Истории Одного из Романсов в Дон Кихоте." Сервантес. Статьи и материалы. Ленинград : Ленинградский Университет, 1948. 113-23.
- Анушин, Д. "Столетие Писем Русского Путешественника." Русская Мысль. 7(1891) : 1-31; 8(1891) : 59-77.
- Белинский, В. Г. Собрание Сочинений 3т. Москва : Гослитиздат, 1948.
- Боброва, Е. "Жан-Жак Руссо в России : к 250-летию со Дня Рождения." Книжные Новости 12 (1937) : 6-9.
- Буслаев, Ф. И. "Письма Русского Путешественника." Мои Досуги. Москва : 1896. 167-86.
- Быков, Т. А., и М. М. Гуревич. "Книги на Иностраных Языках Напечатанные в России в 1708 - 1725." Описание Изданий Гражданской Печати 1708 - январь 1725 г. Сост. П. Н. Берков. Москва - Ленинград: 1955. 625.
- Вернадский, Ж. В. Русское Масонство в Царствование Екатерины II. Санкт-Петербург : 1917.
- Виноградов, В. В. Проблема авторства и теория стилей. Москва : 1961.
- Глебов, И. "Два Наблюдателя Европейской Жизни. Письма из-за Границы Фонвизина и Карамзина." Наблюдатель. 6(1898) : 74-94.
- Греч, Н. И. Записки о моей жизни. Москва-Ленинград, 1930.
- Гудзий, Н. К. Французская Буржуазная Революция и Русская

- Литература. Москва : Московский Университет, 1944.
- Гуковский, Григорий. Очерки по истории русской литературы и общественной мысли XVIII века. Ленинград : Гослитиздат, 1938.
- Дмитриев, Иван Иванович. Взгляд на мою жизнь. Москва : Типография В Готье, 1866.
- Западов, В. А. "Державин и Руссо." Проблемы Изучения Русской Литературы XVIII Века. Ленинград : Государственный Педагогический Институт им. Герцена, 1974. 55-65.
- Канунова, Ф. З. "К Эволюции Сентиментализма Н. М. Карамзина." Учённые Записки Томского Государственного Университета 50. Томск : 1965.
- . " Эволюция Сентиментализма Н. М. Карамзина. Моя Исповедь." XVIII Век 7. Москва-Ленинград : 1966.
- Кобейко, Д. Ф. "Екатерина II и Жан-Жак Руссо." Исторический Вестник 12 VI (июнь 1883) : 603-17.
- Кочеткова, Н. Д. "Идейно-Литературные Позиции Масонов 80-90х Годов XVIII Века и Н. М. Карамзин." XVIII Век. Сборник 6. Москва - Ленинград : Наука, 1964. 176-96.
- . " Поэзия Русского Сентиментализма. Н. М. Карамзин - И. И. Дмитриев." История Русской Поэзии в Двух Томах. т. 1. Ленинград : Наука, 1968. 163-87.
- Крятимская, И. А. "Театрально - Критические Статьи Н. М. Карамзина в Московском Журнале." XVIII Век. Сборник III. Москва : Академия Наук СССР, 1958. 262-75, 309-05.
- Лотман, Юрий М. "Руссо и Русская Культура XVIII века." Эпоха Просвещения. Сост. М. П. Алексеев. Ленинград: Наука, 1968.

208-81.

- . "Руссо и Русская Культура XVIII Века - Начала XIX Века." Жан-Жак Руссо. Общественно-политические трактаты. Москва : 1969. 555-604.
- . "Восприятие Идей Руссо в Русской Литературе Конца XVIII - Начала XIX века." Тезисы Конференции Посвящённой 250-летию со Дня Рождения Жан-Жак Руссо. Одесса : 1962. 78-80.
- . " Эволюция Мирозрения Карамзина (1789-1803)." Учебные Записки Тартуского Университета. Выпуск 51. Тарту : Государственный Университет, 1957. 122-66.
- . "Пути Развития Русской Просветительской Прозы XVIII Века." Проблемы Русского Просвещения в Литературе XVIII Века. П. Н. Берков, сост. Москва - Ленинград : Академия Наук, 1961. 79-106.
- . "Просветительство и Реализм." Проблемы Русского Просвещения в Литературе XVIII Века. П. Н. Берков, сост. Москва - Ленинград : Академия Наук, 1961.158-62.
- . "Отражение Этики и Тактики Революционной Борьбы в Русской Литературе конца XVIII Века." Труды по Русской и Славянской Филологии 8(167). Тарту, 1965.
- Макогоненко, Г. "Литературная позиция Карамзина в XIX веке". Русская литература, №1(1962) 78-79.
- Орлов, П. А. "Литературная Програма Московского Журнала Н. М. Карамзина." Филологические Науки I No. 2 (1966) : 136-46.
- . "Республиканская Тема в Журнале Карамзина Вестник Европы. К Вопросу об Эволюции Мирозрения Писателя."

- Филологические Науки. 3(1969) : 15-25.
- Плотников, И. П. "Бедная Лиза Карамзина Как Типичное Произведение Сентиментального Стиля." Русский Язык в Школе 2 (1923) : 122-25.
- Резанов, В. И. Из Розысканий о Сочинениях В. А. Гуговского. Вып. 2. Москва: 1916.
- Роботи, Т. "Литература Путешествий." Русская Проза. Ленинград : Академия Наук СССР, 1926. 42-73.
- Розанов, М. Н. Жан-Жак Руссо и Литературное Движение Конца XVIII и Начала XIX Века. Очерки по Истории Руссоизма на Западе и в России. Москва : 1910.
- Розова, З. "Новая Элоиза Руссо и Наталья Боярская Дочь Карамзина." Русская Литература 4 (1966).
- Сакулин, П.Н. Русская литература. Москва : 1928.
- Селин, А. Карамзин и Его Предшественники. Санкт-Петербург : Эдуард Прац, 1847.
- Сиповский, В. В. Карамзин - Автор Писем Русского Путешественника. Москва-Ленинград, 1899.
- Очерки из истории русского романа. Спб. : 1909.
- Скипина К. "Чувствительная Повесть." Русская Проза. Ленинград : Академия Наук СССР, 1926. 13-41.
- Стеллецкий, В. И. "Перевод Слова о Полку Игореве Н. М. Карамзина." Труды Отдела Древне Русской Литературы. т. 8. Москва - Ленинград : Академия Наук СССР, 1957. 68-70.
- Тургенев, Н. Россия и Русские. Москва : 1915.
- Фёдоров, В. И. "Историческая Повесть Н. М. Карамзина Марфа Посадница." Учённые Записки Московского Педагогического

Института имени В. П. Потёмкина 67. 6(1957) : 109-29.  
Шамрай, Д. Д. "К Истории Цензурного Режима Екатерины II."  
XVIII Век. 3 (1958) : 187-206.